BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
162(2
NAPOLI

Skull: Palat. Fig. 26.

Digitized by Google

BN
65018

POESIES

ET

CANTIQUES SPIRITUELS

SUR DIVERS SUJETS

QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,

OU

L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

PAR MADAME J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME II.

A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

Que ne puis-je en tous lieux crier à tout le monde,
Qu'on ſe rend malheureux, qu'on doit Vous ſeul aimer;
Que cette Beauté ſans ſeconde
Eſt ce qu'on doit ſeul eſtimer!

TABLE

DES CANTIQUES

ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANT. I. *VOULOIR indifféremment ce que Dieu veut.* Pag. 1

II. *Aimer Dieu ſeul.* 3

III. *Adorer Dieu en eſprit & vérité.* 5

IV. *Dieu ſeul aimable.* ibid.

V. *Dieu eſt le reſtaurateur de l'ame.* 6

VI. *Le ſeul Amour de Dieu eſt ſubſiſtant.* 7

VII. *Jéſus ſeul aimable.* 8

VIII. *Voies & conduite de Dieu, aimables.* 9

IX. *Ou Dieu, ou Soi-même.* 10

X. *Aimer ou périr.* ibid.

XI. *Dieu n'eſt point connu ni aimé.* 12

XII. *Cœurs ingrats appellés à l'Amour.* 14

XIII. *Ce que Dieu exige de ſes Enfans.* 15

XIV. *La puiſſance eſt à Dieu ſeul.* 16

XV. *Toute gloire à Dieu ſeul, & rien à l'homme.* 17

XVI. *Notre* rien *adore le* tout *de Dieu.* 18

XVII. *Repoſer en Dieu.* 20

XVIII. *Contre l'amour intéreſſé.* ibid.

XIX. *Sur le même ſujet.* Pag. 21
XX. *Contre les ruſes de l'amour propre.* 22
XXI. *L'amour propre & la Vérité, incompatibles.* 23
XXII. *La Vérité & l'Amour pur, rebutés & acceptés, de qui.* 24
XXIII. *Devotion propriétaire.* 25
XXIV. *L'œil malin, & l'œil ſimple.* 26
XXV. *Vraie dévotion du pur Amour.* 27
XXVI. *Contre la ſageſſe des prudens du ſiecle.* 29
XXVII. *Contre la fauſſe prudence.* 30
XXVIII. *Folie des gens du monde.* 31
XXIX. *Aimer Dieu, ſe haïr ſoi-même.* 32
XXX. *Aimer la petiteſſe.* 33
XXXI. *Se laiſſer dénuer & ſe renoncer.* 34
XXXII. *Imiter Jéſus-Chriſt par l'abandon à la force de Dieu.* 35
XXXIII. *L'amour pur & d'abandon.* 36
XXXIV. *Le cœur ſouple & enfantin.* 38
XXXV. *Changement des cœurs par l'abandon à Dieu.* 40
XXXVI. *Rareté de l'abandon à Dieu.* 41
XXXVII. *Souffrir & s'abandonner à Dieu.* 42
XXXVIII. *Pour être à Dieu il faut aimer la croix.* 44
XXXIX. *Ne ſe ſouſtraire à la peine.* 45
XL. *Les opprobres & les ſouffrances ſont les plaiſirs des amants de Jéſus.* 46
XLI. *Juſtice de Dieu, aimable.* 47
XLII. *Juſtice divine, aimable pour Dieu.* 48
XLIII. *Converſion ſouhaitable du pécheur obſtiné par les rigueurs de la juſtice divine.* 49

XLIV. *Heureux ceux que la Juſtice Divine purifie!* Pag. 50
XLV. *L'Amour déſintéreſſé.* 52
XLVI. *Sur le même ſujet.* 53
XLVII. *Aimer Dieu pour Dieu même.* 54
XLVIII. *Aimer Dieu purement.* 55
XLIX. *L'Amour doit outrepaſſer tout.* 57
L. *Amour d'unité & de conformité.* 59
LI. *Unité d'amour.* 60
LII. *L'Amour conſtant.* 61
LIII. *L'Amour ſuffit.* 62
LIV. *L'Hirondelle, emblême de l'ame amante.* ibid.
LV. *Hors de l'Amour tout eſt menſonge.* 64
LVI. *Exhortation au pur & ſimple Amour.* 65
LVII. *Voie au pur Amour.* ibid.
LVIII. *Attraits & communications de l'Amour.* 66
LIX. *Effets victorieux de l'Amour divin.* 68
LX. *Nulle liberté que dans l'Amour pur.* 69
LXI. *L'Amour ſans crainte, mais non ſans humilité.* 71
LXII. *Excellence de l'Amour pur.* 74
LXIII. *Généroſité du véritable Amour.* 75
LXIV. *Glorieux martyre d'amour.* 77
LXV. *Sacrifice de la raiſon à la foi.* 78
LXVI. *L'Amour eſt vain ſans l'eſprit de foi.* 79
LXVII. *Conduite ſûre de la foi & de l'amour.* 81
LXVIII. *Bonheur de la vie de foi.* 83
LXIX. *Ténèbres de la foi.* 84

LXX. *Obſcure nuit de la foi.* Pag. 86
LXXI. *La foi aveugle & nue.* 87
LXXII. *S'anéantir devant Dieu.* 88
LXXIII. *L'Amour impitoyable contre le* moi. 89
LXXIV. *Perte de tout dans le néant.* 91
LXXV. *Bonheur du néant.* 92
LXXVI. *Sainte Solitude.* 93
LXXVII. *Divine ſolitude de l'ame quitte du* moi. 94
LXXVIII. *Témoignage de l'adoption divine.* 96
LXXIX. *Enfance Chrétienne.* 97

SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXX. *Oraiſon de Contemplation.* Pag. 99
LXXXI. *Cantique intérieur & ſans bruit.* 100
LXXXII. *La Parole intérieure.* 101
LXXXIII. *L'Ame ravie de la beauté de Dieu.* idid.
LXXXIV. *Réſolution d'aimer Dieu.* 103
LXXXV. *Bonheur à aimer Dieu.* 104
LXXXVI. *Dieu ſeul aimable.* 105
LXXXVII. *Aimer Jéſus conſtamment.* ibid
LXXXVIII. *L'Amour, agiſſant envers l'homme.* 106
LXXXIX. *Solitude heureuſe : malheur des hommes.* 108
XC. *Jéſus la joie de l'ame.* ibid.
XCI. *Quitter tout pour trouver Dieu.* 110
XCII. *Aimer Dieu ſans égard au monde.* 111
XCIII. *L'Amour ſans retour ſur ſoi.* 112
XCIV. *Sur le même ſujet.* ibid.
XCV. *Aſpiration de l'ame languiſſante d'amour.* 113
XCVI. *Amour de reconnoiſſance, & pur.* 115
XCVII. *Jéſus trouvé.* 116
XCVIII. *Aſpirer après la ſolitude.* 117
XCIX. *L'Amour divin ſuffit.* 118
C. *Qu'il faut aimer la croix.* 119
CI. *Suivre Jéſus-Chriſt ſouffrant.* 120

CII. *Amour du mépris ; mépris de la gloire.* Pag. 121
CIII. *Déſir des ſouffrances : déſir de rien que de Dieu.* 122
CIV. *Joie de ſouffrir pour Dieu.* 124
CV. *Préférer la croix aux douceurs.* 125
CVI. *Qui a perdu le* moi *ne craint plus de ſouffrir.* 126
CVII. *Qui eſt tout à Jéſus-Chriſt, n'a plus rien à craindre.* 128
CVIII. *L'ame amante trouve Dieu par-tout.* 129
CIX. *L'amour fort au milieu des ſouffrances.* 130
CX. *Procédé de l'Amour pour faire venir l'ame à l'abandon & acquieſcement abſolu.* 131
CXI. *Correſpondance de l'ame aux rigueurs du divin Amour.* 133
CXII. *La croix purifie l'amour.* 134
CXVIII. *Il faut mourir pour revivre.* 135
CXIV. *S'abandonner à Dieu dans ſes miſeres.* 136
CXV. *Bonheur du dépouillement.* 137
CXVI. *Plaintes dans l'extrêmité des épreuves intérieures.* 138
CXVII. *Conſolation & réſignation dans les peines ſpirituelles.* 140
CXVIII. *Juſtice de Dieu, non cruelle.* 142
CXIX. *Aimer la divine Juſtice.* 143
CXX. *Amour pur de la juſtice de Dieu & de ſa gloire.* 144

CXXI. *L'Ame épriſe de pur Amour s'offre à la juſtice de Dieu.* Pag. 145
CXXII. *L'ame dévouée à la divine Juſtice.* 146
CXXIII. *Sur le même ſujet.* 148
CXXIV. *Aveu de notre néant.* 150
CXXV. *Ne s'appuyer ſur ſoi-même.* 151
CXXVI. *Le pur amour ôte la préſomption.* 153
CXXVII. *L'Amour ſans ſécurité.* ibid.
CXXVIII. *Captivité Chrétienne ſous l'Amour.* 155
CXXIX. *Perte de l'ame par l'amour.* 157
CXXX. *Sur le même ſujet.* ibid.
CXXXI. *L'Amour d'abandon.* 158
CXXXII. *Abandon de l'Amour pur à la volonté de Dieu.* 159
CXXXIII. *Ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu.* 161
CXXXIV. *L'ame amante & abandonnée à Dieu.* 162
CXXXV. *Soupleſſe du pur amour.* 164
CXXXVI. *Amour enfantin, mais ſincere.* 165
CXXXVII. *Amour de l'enfance Chrétienne.* 166
CXXXVIII. *Comment l'humble agit avec Dieu.* 168
CXXXIX. *Bien de la petiteſſe.* 171
CXL. *Etat d'enfance Chrétienne.* 173
CXLI. *Sur le même ſujet.* 174
CXLII. *Soupleſſe de l'ame dans l'état d'enfance Chrétienne au milieu des ſouffrances.* 176
CXLIII. *Indifférence d'une ame ſimple.* 177
CXLIV. *Déſir d'une ame enfantine de voir Dieu aimé.* 178
CXLV. *Bonheur du pur Amour.* 180
CXLVI. *Sur le même ſujet.* 182

CXLVII. *Désir de quitter le* moi *pour passer en Dieu.* Pag. 183
CXLVIII. *Amour véritable après la perte du moi.* 185
CXLIX. *Heureuse perte du* moi. 187
CL. *Heureux oubli de soi.* ibid.
CLI. *Bonheur de l'ame morte à soi.* 189
CLII. *Abandon dans l'état de perte.* 191
CLIII. *Vie nouvelle après la mort.* 192
CLIV. *Routes par lesquelles Dieu mene une ame à la Vie Apostolique.* 193
CLV. *L'Amour tout seul.* 196
CLVI. *Soumission à la volonté de Dieu.* 197
CLVII. *Aimer Dieu pour Dieu même.* 198
CLVIII. *Repos dans le seul Amour-Dieu.* 200
CLIX. *Perte en Dieu.* 202
CLX. *Se perdre en Dieu. Amour du prochain.* 204
CLXI. *Je ne vis plus; mais Jésus vit en moi.* Gal. II. v. 20. 206
CLXII. *Dieu seul.* 207

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLXIII. *Dieu veut notre cœur tout entier.* 210
CLXIV. *Bonheur d'aimer Dieu avec foi & obéiſſance.* 211
CLXV. *Vivre pour aimer.* 213
CLXVI. *Toute puiſſance non ſoumiſe à l'Enfant-Dieu, n'eſt rien.* 214
CLXVII. *Pauvreté enfantine & Chrétienne.* 215
CLXVIII. *Vœux pour l'Amour déſintéreſſé.* 216
CLXIX. *Perte du* moi. *Dieu ſeul.* 217
CLXX. *Ne regarder que Dieu, & non ſoi-même.* 218
CLXXI. *L'Amour pur, dégagé & ſecret.* 220
CLXXII. *L'Amour imperceptible & perdu en Dieu.* 221
CLXXIII. *Simplicité & largeur de l'Amour.* 223
CLXXIV. *Se réſoudre à vivre.* 224
CLXXV. *Conduite d'abandon à Dieu.* 225
CLXXVI. *Abandon à la Juſtice de Dieu.* 227
CLXXVII. *Soupleſſe de l'amour.* 228
CLXXVIII. *Exhortation à l'abandon.* 230
CLXXIX. *Se laiſſer conduire à la Sageſſe divine.* 231
CLXXX. *Abandon ſans nul retour ſur ſoi.* 232
CLXXXI. *Abandon pur & déſintéreſſé.* 234
CLXXXII. *Bonheur & ſûreté de la perte en Dieu.* 236
CLXXXIII. *Pureté d'amour dans une ame morte à ſoi.* 239

CLXXXIV. *L'enfance ſpirituelle.* Pag. 240
CLXXXV. *Sur le même ſujet.* 242
CLXXXVI. *Aimer en enfant.* 243
CLXXXVII. *Etat d'enfance ſpirituelle accompagné de croix.* 244
CLXXXVIII. *Sur le même ſujet.* 246
CLXXXIX. *Simplicité enfantine avec Dieu.* 247
CXC. *Souffrances de Jéſus-Chriſt & celles d'une ame choiſie.* 249
CXCI. *Plaiſir à ſouffrir pour Dieu.* 250
CXCII. *Priere pour les enfans de Dieu.* 252
CXCIII. *Priere pour ſoi & pour le prochain.* 253
CXCIV. *Recevoir l'épanchement du cœur.* 255
CXCV. *Indifférence à aider aux ames.* ibid.
CXCVI. *Indifférence à tout ſous la conduite de Dieu.* 256
CXCVII. *Plaintes ſur le peu de correſpondance des bons mêmes.* 258
CXCVIII. *Délicateſſe de l'amour divin.* 260
CXCIX. *Croix de la Vie Apoſtolique.* 261
CC. *Croix de la Vie Apoſtolique.* 262
CCI. *Douleur du refus qu'on fait de la conduite de l'Amour.* 264
CCII. *Douleur de ne voir pas Dieu aimé, & qu'on n'enſeigne pas bien à l'aimer.* 267
CCIII. *Déſir que tous aiment Dieu.* 268
CCIV. *Inſtances à Dieu, pour qu'il ſe faſſe des amants.* 269
CCV. *Réſignation d'une ame Apoſtolique.* 270
CCVI. *On ſe rebute de la ſimplicité.* 271
CCVII. *L'ame demande ſecours pour l'Egliſe.* 272

CCVIII. *Dieu loué par les enfans.* Pag. 274
CCIX. *Plainte ſur le déchet des bons.* 275
CCX. *Souffrances pour le peu de correſpondence des bons même.* 276
CCXI. *Vœu pour la converſion des hommes.* 279
CCXII. *Complainte de ne pas voir fructifier à ſouhait la vérité.* 280
CCXIII. *Amour maternel pour les ames.* 282
CCXIV. *Sur le même ſujet.* 284
CCXV. *Sur le même ſujet.* 285
CCXVI. *Sur le même ſujet.* 287
CCXVII. *Enfans de Dieu inconnus au monde & à eux-mêmes.* 289
CCXVIII. *Comment profiter des inſtruments dont Dieu ſe ſert pour le bien des ames.* 290
CCXIX. *Croire par-deſſus les ſentimens.* 292
CCXX. *L'amour pur peu ſuivi.* 293
CCXXI. *Indifférence pour être employé à aider aux ames ou non.* 294
CCXXII. *Le malheureux* moi, *obſtacle à l'amour de Dieu.* 296
CCXXIII. *L'amour pur n'eſt point goûté.* 298
CCXXIV. *Ne point s'égarer des voies de l'amour pur.* 299
CCXXV. *Prieres ardentes pour le prochain.* 301
CCXXVI. *Sur le même ſujet.* 302
CCXXVII. *Sur le même ſujet.* 303
CCXXVIII. *Sur le même ſujet.* 305
CCXXIX. *Douleur ſur la perverſité des hommes.* 306
CCXXX. *L'ennemi cherche à ſemer la zizanie parmi le bon grain.* 307
CCXXXI. *Sur le même ſujet.* 308

CCXXXII. *Préſens efforts de Satan contre l'Amour.* Pag. 310
CCXXXIII. *Dieu réſiſte au ſuperbe & donne ſa grace à l'humble.* 312
CCXXXIV. *Vraie liberté. Etat du néant.* 315
CCXXXV. *Rareté des vrais enfans de Dieu.* 317
CCXXXVI. *Souhaits pour le régne de l'Amour.* 320
CCXXXVII. *Déſir, que Dieu ait & ſe raſſemble des Amateurs, par le moyen de l'oraiſon.* ibid.
CCXXXVIII. *Déſir ardent pour le régne de J. Chriſt.* 322
CCXXXIX. *Sur le même ſujet.* 324
CCXL. *Sur le même ſujet.* 325
CCXLI. *Jéſus-Chriſt viendra punir les méchans.* 327
CCXLII. *L'amour-propre ſera détruit.* 328
CCXLIII. *Venue de Jéſus-Chriſt vers ſon peuple.* 331

POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANTIQUE PREMIER.

Vouloir indifféremment ce que Dieu veut.

AIR : *Branle de Metz*; ou, *Un berger tendre & ſincere.*

POURQUOI tant d'impatience
Dans la moindre affliction ?
Il faut entrer tout de bon
Dans la ſainte indifférence :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Quand on veut ce qu'il ordonne,
Notre plaiſir fait le ſien ;
Riche & content de ſon bien,
Toute choſe on abandonne :

Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Son bien n'eſt que pour lui-même,
Nous n'en voulons rien pour nous;
Comme careſſes ſes coups
Sont reçus du cœur qui l'aime :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Je prends plaiſir qu'il poſſéde
Tous les biens, & moi les maux :
Mes douceurs ſont les travaux;
Tout autre bien je lui céde;
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Il eſt grand, ſaint, adorable;
Et je ſuis un pur néant;
Je fais mon contentement
D'un état ſi miſérable :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Dieu toujours eſt immuable
Son bonheur ne peut changer;
Je ne cours aucun danger
Quoique mon ſort ſoit muable :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Je ſerai toujours conſtante
Dans ſon amour, dans la foi,
Si je ne veux rien pour moi,
Si de ſon amour contente,
Je ne cherche d'autre bien
Que de n'être & n'avoir rien.

Enfin qu'eſt-ce qui nous manque ?
N'avons-nous pas tout en Dieu !
Foible & pauvre en ce bas lieu
Tout mon bien eſt à la banque;

Je ne cherche aucun appui :
Il eſt ce qu'il eſt pour lui.

Si vous voulez quelque choſe
Ailleurs, allez le chercher ;
Si mon Dieu ne vous eſt cher,
Vous-même en êtes la cauſe :
Vous ne trouverez qu'en lui
Votre force & votre appui.

Que mon cœur t'eſt redevable !
Tu l'inſtruis dans le ſecret :
Notre ame eſt le cabinet
D'un tréſor ineſtimable :
Le monde n'en connoît rien ;
Et c'eſt ce qui fait ſon bien.

L'ame l'ignore elle-même :
On l'ouvre certain moment,
On le ferme promptement ;
Car la Sageſſe Suprême,
Fait ſon jeu de le montrer,
Comme de le reſſerrer.

II.

Aimer Dieu ſeul.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

UN faux amour tient dans nos cœurs la place
De l'amour pur & déſintéreſſé :
Nous ne laiſſons point de lieu pour la grace ;
Le cœur eſt plein, l'eſprit embarraſſé.

Toi qui fais le bonheur du cœur qui t'aime,
Tu n'as preſque point de fidele amant :
Chacun eſt plein de l'amour de ſoi-même
Et ne cherche que ſon contentement.

On n'en trouve point, Majeſté Supréme,
Qu'en ſe donnant totalement à toi :
Les faux plaiſirs ſont l'amertume même ;
On ne trouve le vrai que dans ta loi.

Un Dieu ſi grand, tout parfait, tout aimable,
Ne ſauroit-il donc fixer ton amour !
Que ton état, hélas ! eſt déplorable
En préférant la nuit à ce beau jour !

Brillant Soleil, l'homme fuit ta lumiere ;
Il ne ſauroit ſouffrir la vérité :
Comme un hibou il ferme ſa paupiere
Et ne peut l'ouvrir qu'en l'obſcurité.

Il nomme jour ſes profondes ténebres,
Se cache & ſe dérobe à ton beau jour :
C'eſt ainſi que ſont les oiſeaux funebres
Et l'homme qui mépriſe ton amour.

Amour ſacré, que ta délicateſſe
Charme celui qui te connoît un peu !
Tu ne ſaurois ſouffrir cette baſſeſſe
Qui préfére une idole à ce beau feu.

Tu veux chez nous la place toute entiere ;
Tu ne ſaurois ſouffrir de concurrent :
Il eſt juſte que la Beauté Premiere
Poſſéde ſeule le cœur de l'amant.

Peut-on en t'aimant aimer autre choſe !
Celui qui le fait, ne te connoît pas :
Et ſon amour propre eſt l'unique cauſe
Qui l'empêche de goûter tes appas.

O faux amour, ſource de toute peine,
Quand ſeras-tu banni de tous les cœurs ?
Quand n'auront-ils pour toi que de la haine ?
Je verrai lors la fin de mes douleurs.

III.

Adorer Dieu en eſprit & vérité.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

VENEZ mes chers Enfans, venez à la fontaine
Que mon divin Époux vous prépare en ce jour :
Vous pouvez y puiſer ſans peine
Et la petiteſſe & l'amour.

Ne vous arrêtez point aux citernes rompues,
Qui ne peuvent garder ni contenir les eaux ;
Celles de Jéſus-Chriſt dénuent
Elles adouciſſent les maux :

Il les promit, ces eaux, à la Samaritaine ;
Lui diſant que des flots jailliroient de ſon ſein,
Et qu'elle puiſeroit ſans peine
Dans les tréſors du Souverain.

Ce Dieu ſaint, pur Eſprit, veut que l'eſprit adore :
On ne peut l'adorer que dans la vérité.
Chercher d'autre moyen encore,
Seroit une témérité.

IV.

Dieu ſeul aimable.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire.*

DIEU mérite lui ſeul nos vœux & nos louanges,
C'eſt uſurper ſes droits que vouloir être aimé ;
On veut de tous du moins être eſtimé :
Mon Dieu ſait bien comme on ſe venge.

Vous ſeul êtes puiſſant, juſte, ſaint, immuable;
Nous voulons occuper votre place en autrui:
C'eſt ce que fait l'homme rempli de lui.
Ingrat, dis moi, qu'as-tu d'aimable!

Toi, ſépulcre blanchi, ne couvrant qu'un ſquelette,
Chez qui la pourriture a détruit tous les traits.
Mon Dieu poſſéde ſeul tous les attraits,
Ingrat, qu'eſt-ce que tu ſouhaites!

V.

Dieu eſt le reſtaurateur de l'ame.

AIR: *Ami ne paſſons pas Creteil.*

SOURCE de lumiere & d'ardeur,
Venez dans le fond de mon cœur;
Daignez conſumer l'ame
De votre petit ſerviteur,
Par votre douce flamme.

Venez, ô mon Souverain Bien,
Venez, & faites de mon rien
Tout ce qui peut vous plaire;
Je ſuis ſans force & ſans ſoutien
Dans l'extrême miſere.

O mon Seigneur, vous ſavez bien
Que l'homme en ſoi-même n'a rien
Qui ne lui ſoit nuiſible:
Votre pouvoir eſt ſon ſoutien,
En maniere inviſible.

Rempliſſant l'intime du cœur
Vous verſez une douce ardeur,
Bienheureuſe lumiere,
Vous qui détruiſez le pécheur
Au juſte êtes proſpére.

Vous l'échauffez dans ſa froideur,
Et vous guériſſez ſa langueur,
Vous lavez ſa ſouillure ;
Dans le froid vous êtes chaleur,
Dans ſa ſoif une eau pure.

C'eſt vous qui tariſſez ſes pleurs,
Le conſolez dans ſes douleurs ;
Mort, vous êtes ſa vie :
Vous recompenſez ſes malheurs,
Rendant l'ame ravie.

VI.

Le ſeul Amour de Dieu eſt ſubſiſtant.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

ENTONNONS le cantique
D'amour, de ſimple foi ;
Quittons la fauſſe politique,
Qui fait qu'on s'occupe de ſoi.

Tout eſt paſſé, tout paſſe,
Et paſſera toujours ;
Il n'en reſtera plus de trace,
Si ce n'eſt celles de l'amour.

Aimons, cher petit frere,
Aimons Dieu ſeulement :
Tout autre amour eſt téméraire,
Et même indigne d'un amant.

VII.

Jéſus ſeul aimable.

AIR : *Creuſons-nous un tombeau.*

AIMONS tous le Sauveur,
Puiſqu'il eſt ſeul aimable :
Donnons-lui notre cœur,
Rien n'eſt plus équitable ;
Qu'il mérite d'honneur,
Et qu'il eſt adorable !

Jéſus eſt glorieux,
Ah ! que j'en ſuis contente !
Quoiqu'il ſoit dans les Cieux,
Il ſouffre ſa ſervante :
Ses dons ſont précieux,
Ils paſſent mon attente.

Il poſſéde tout bien,
Et moi toute miſere :
Je n'ai point de ſoutien,
Je ne m'en ſoucie guere :
De reſter dans mon RIEN
Eſt mon unique affaire.

Je ne prens de plaiſir
Que dans ſa ſeule gloire :
Je n'ai point de déſir,
Si j'ai bonne mémoire ;
Vers lui vont mes ſoupirs,
Du moins j'oſe le croire.

Je vois ſa Majeſté
Brillante de lumiere ;
J'adore ſa beauté

Dans la ſource premiere ;
Et dans ſa vérité
J'ai ce qui peut me plaire.

VIII.

Voies & conduite de Dieu, aimables.

AIR : *On n'aime plus en nos forêts ;* ou, *Vous croyez faire un grand effort.*

MON petit Maître a mille appas ;
Je vous le dis en confiance :
Vous devez marcher ſur ſes pas,
Avec lui faire une alliance
Qui ſubſiſte éternellement ;
Vous agirez fort prudemment.

Le lâche me dit, je ne peux
Suivre ſa conduite adorable :
Je lui réponds, ſi tu le veux
Tu la trouveras fort aimable :
Elle n'a jamais de rigueur,
Si ce n'eſt pour un lâche cœur.

Le cœur amoureux de ſon Dieu
Trouve ſa rigueur ſi charmante
Qu'il veut tout brûler de ſon feu :
Et ſi cet amour le tourmente,
Son tourment eſt ſi ſavoureux
Que ce feu le rend bienheureux.

O vous qui venez dans ces lieux
Quittant un climat tout de glace,
Vous ne ſerez jamais heureux
Qu'en vous délaiſſant à la grace,
Qui conduira ſi bien vos pas
Que vous n'aurez plus d'embarras.

L'homme eſt toujours embarraſſé
Lorſqu'il veut ſe guider ſoi-méme:
Du premier pas il eſt laſſé,
Sa peine lui paroît extrême:
Celui qui donne à Dieu ſon cœur
Eſt plein d'une nouvelle ardeur.

IX.

Ou Dieu, ou ſoi-même.

AIR: *Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire.*

JE te livre en ce jour à mon cher petit Maître,
Tu le verras bientôt armé contre le MOI;
Il ne veut plus qu'on te trouve chez toi:
Choiſis, car tu ne dois plus être.

Tu recevois jadis des douceurs, des louanges;
Mais avant qu'il ſoit peu tout va s'évanouir:
S'il fait du bien, il ſait auſſi punir
L'ingrat ſur lequel il ſe venge.

Si tu veux être à lui, va, quitte toi toi-même;
Il ne ſauroit ſouffrir un partage, un milieu:
Il faut quitter ou toi-méme, ou ton Dieu:
Choiſis, ce ſont les deux extrêmes.

X.

Aimer ou périr.

AIR: *Mon cher troupeau cherchez la plaine.*

QUE je plains le cœur inſenſible
Qui ſe dérobe à ta bonté!

Qu'il eſt à ſoi-même nuiſible,
S'écartant de ta volonté !

C'eſt lui qui ſe rend miſérable
Quand tu voudrois le rendre heureux :
Que ſon état eſt déplorable,
Quittant ton feu pour d'autres feux !

O feu tout rempli de délices !
O feu centre de notre cœur !
On te préfére des ſupplices
Qui me font trembler de frayeur.

Il faut, il faut que le cœur brûle
Du feu d'enfer, ou de l'amour :
Celui qui de l'amour recule,
Trouve l'enfer pour ſon ſéjour.

Si je diſois ce que je penſe ;
Je ne connois qu'un ſeul enfer,
Ni n'eſtime aucune ſouffrance,
Seigneur, que de ne pas t'aimer.

Fai de moi ce que tu veux faire ;
Je te veux aimer conſtamment :
Que l'amour pur ſoit mon ſalaire ;
Qu'il ſoit lui-même mon tourment.

Qu'à jamais ſon feu me dévore,
Quelque mal qu'il faille ſouffrir :
Je bénis l'amour, je l'adore ;
Que lui ſeul daigne me punir.

Doux amour, ma béatitude !
Divin amour, mon ſeul tourment !
Tourment qui ne peut être rude
Pour un tendre & fidèle amant.

Homme, qui te cherches toi-même,
Et qui ne cherches point ton Dieu,
Tu ne connois pas comme on aime :
Tu bruleras d'un autre feu.

Le feu que je veux & déſire,
Le ſeul que tu m'as préparé,
Brûle dans ton divin Empire :
Ah! qu'ailleurs il eſt ignoré !

C'eſt, cher Epoux, ce qui m'afflige :
Ta gloire eſt l'unique flambeau
Qui me conduit, & qui m'oblige
A montrer un pays nouveau.

Je parle amour; & l'on t'ignore :
Que ne reformes-tu les cœurs !
Qu'on t'aime & que chacun t'adore,
C'eſt le but où tendent mes pleurs.

Acheve, acheve de détruire
Ce qui s'oppoſe à ton amour :
Ah! daigne les eſprits inſtruire ;
Fais luire ſur eux un beau jour.

XI.

Dieu n'eſt point connu ni aimé.

AIR : *l'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

VENEZ petits oiſeaux ſous ce ſombre bocage ;
Et chantons à l'envi les louanges de Dieu :
Je cherche quelque antre ſauvage ;
Dieu n'eſt connu dans aucun lieu.

Les hommes d'apréſent lui font même la guerre ;
Ils ne peuvent ſouffrir qu'il ſoit l'unique appui :
J'ai parcouru toute la terre,
Pour trouver un cœur tout à lui.

On dit qu'on veut l'aimer, en aimant autre choſe ;
C'eſt beaucoup de ne pas les aimer plus que lui :
L'homme en cet amour ſe repoſe ;
En ſon œuvre il met ſon appui.

Je ne ſaurois donc plus vivre parmi les hommes ;
O mes chers oiſillons, vous me plaiſez bien plus :
L'amour dans le ſiécle où nous ſommes,
S'il eſt pur, paroît un abus.

Mon Dieu qui vous créa pour chanter ſes louanges,
Trouve en vous ſes deſſeins parfaitement remplis :
Uniſſons-nous au chœur des Anges ;
Louons-le avec ces purs Eſprits.

Je veux toujours aimer & bénir l'Amour-méme ;
Je le veux célébrer ſans fin par mes chanſons,
Et préférer l'amour ſuprême
A toutes leurs fauſſes raiſons.

Que n'ai-je mille cœurs, ô Seigneur de mon ame !
Je les employerois afin de vous bénir :
Si vous entretenez ma flamme,
Pourroit-elle jamais finir ?

L'amour pur & divin rend la flamme immortelle ;
L'objet eſt trop parfait pour ceſſer de l'aimer :
Ah ! elle devient éternelle,
Quand un Dieu nous a ſçu charmer.

Ceſſons de nous aimer nous trouverons la vie ;
Car notre propre amour nous conduit dans la mort :
Que notre ame ſoit affranchie
Du MOI par un ſi noble effort !

Que ne puis-je en tous lieux crier à tout le monde,
Qu'on ſe rend malheureux, qu'on doit vous ſeul aimer ;
Que cette Beauté ſans ſeconde
Eſt ce qu'on doit ſeul eſtimer !

Mais on ne me croit pas : que le cœur eſt volage !
On court inceſſamment après la vanité :
Ce n'eſt qu'en ce petit bocage,
Que je goûte la vérité.

XII.

Cœurs ingrats appellés à l'amour.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

L'Eclat de vos bontés, & celui de vos graces,
Devroit, mon cher Epoux, enlever tous les cœurs,
Mais ils redoublent leurs audaces,
Quand vous redoublez vos faveurs.

Cœurs ingrats, ſerez-vous à Dieu toujours rebelles?
Ne vous rendrez-vous point à ſon attrait vainqueur?
Vous étes ſans ceſſe infideles,
Et ſuivez l'eſprit ſéducteur.

Faites de l'oraiſon l'heureuſe expérience,
Ecoutez Dieu parlant au fond de votre cœur;
Par une ſimple obéiſſance
Vous parviendrez au vrai bonheur.

Lors découvrant en Dieu mille adorables charmes,
Qui font tout le bonheur de ſes Saints dans les Cieux,
Vous lui rendrez bientôt les armes:
Homme aveugle, ouvre un peu tes yeux!

Contemple ſa bonté, ſa longue patience:
Il te ſupporte, il t'aime, il te prévient d'enhaut;
Tu le payes d'indifférence;
Cœur ingrat, qu'eſt-ce qu'il te faut?

Percée de douleur, je languis, je ſoupire
De voir qu'un Dieu ſi bon n'eſt preſque pas aimé.
Ah! range-toi ſous ſon empire;
Et tu ſeras bientôt charmé.

XIII.

Ce que Dieu exige de ſes Enfans.

AIR : *Songes agréables.*

MON cher petit Maître
Qui me donne à vous,
M'apprend qu'il faut être
Humble, ſimple & doux;
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans!

La foi, la ſoupleſſe,
Eſt tout ce qu'il veut:
Que la petiteſſe
Nous rend bienheureux!
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans.

Vertu trop ſévére,
Tu n'es pas pour nous;
Notre divin Pere
Se montre jaloux
De ſes enfans,
Qu'ils ſoient obéiſſans.

Car le ſacrifice
Lui plait beaucoup moins:
L'ame ſans malice
Attire ſes ſoins.
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans!

Mais chacun veut vivre
Suivant ſon vouloir:
On ne ſauroit ſuivre

Ce divin pouvoir.
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans.

XIV.

La puiſſance eſt à Dieu ſeul.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts*, ou ; *Que ces bergers vivent contens.*

A Dieu ſeul la gloire & l'honneur,
L'empire, la force & puiſſance !
Nous lui devons tout notre cœur,
Une parfaite obéiſſance,
Comme au ſeul & ſouverain Bien ;
Car notre partage eſt le RIEN.

Vivez, régnez, mon cher Epoux,
Etendez par tout votre empire :
Qu'on n'adore & n'aime que vous,
Que pour vous notre cœur ſoupire.
Vivez & régnez, mon Seigneur,
Dans notre ame & dans notre cœur.

La force ſe renferme en vous ;
Tout le reſte n'eſt que foibleſſe :
L'empire n'eſt dû qu'à l'Epoux :
Notre ame devient larronneſſe,
Quand elle prétend autre bien
Que vivre & mourir en ſon rien.

La puiſſance eſt au ſeul Seigneur,
Et je bénis mon impuiſſance :
Car bien loin d'être uſurpateur,
Je me plais dans mon indigence ;
Et je n'aſpire à d'autre bien,
Que de n'être & ne vouloir rien.

Dieu

Dieu ſeul eſt grand, ſaint & parfait ;
Et l'homme n'eſt rien que miſere :
Il eſt à celui qui l'a fait ;
Mais par un déſir téméraire,
Il ſort bien ſouvent de ſon rien,
Afin d'uſurper quelque bien.

XV.

Toute gloire à Dieu ſeul, & rien à l'homme.

AIR : *La jeune Iris :* ou, *Gardez-vous bien, trop aimable jeuneſſe.*

J'AIME mon Dieu cent fois plus que moi-même ;
Je crois encor ne l'aimer point aſſez :
Pour aimer comme on doit l'Etre Suprême,
Il faut que tous les ſens ſoient ſurpaſſés.

Gloire de Dieu, tu parois étrangere ;
L'homme ne fait aucun compte de toi :
Lui le premier, toi toujours la derniere ;
C'eſt renverſer la raiſon & la foi.

La raiſon veut qu'étant cauſe premiere,
On te rende le plus ſublime honneur :
La foi s'aveugle auprès de ta lumiere
Faiſant, Seigneur, connoître ta Grandeur.

Cependant l'homme aveugle & téméraire,
Dément ſa foi, ſon eſprit, ſa raiſon ;
Il veut que ſa gloire aille la premiere,
Oſant faire avec Dieu comparaiſon.

Néant, néant, apprends à te connoître :
Dieu ſeul eſt tout ; tout le reſte n'eſt rien :
Quand il faudra vers ce grand Tout paroître,
En toi tu ne trouveras aucun bien.

O gloire, ô Dieu, puiſſance ſouveraine,
Quand viendras-tu montrer tout ton pouvoir!
Quand viendras-tu terraſſer l'ame vaine!
Alors elle connoîtra ſon devoir.

Que je paſſionne, ô Seigneur, ta gloire!
Si j'ai pour elle un zéle trop preſſant,
Je le dois, Amour, à cette victoire
Que tu remportas jadis ſur mes ſens.

Mes ſens, ma raiſon trouvent équitable,
D'être tous employés à ton honneur:
J'eſpère de n'être jamais capable
D'uſurper tes droits, ô Dieu, mon Seigneur.

O mon ame demeure anéantie;
Ne penſe jamais à ton intérêt:
N'aye plus de bien, d'honneur ni de vie;
Que Dieu faſſe de toi ce qu'il lui plaît.

Adore le décret de ſa Juſtice,
Aime ce qu'il ordonnera de toi,
Renonce à tout, demeure en ſacrifice;
C'eſt là le reconnoître pour vrai Roi.

XVI.

Notre rien *adore le* tout *de Dieu.*

AIR: *Les Folies d'Eſpagne:* ou, *Je ne ſaurois offrir à ma bergere.*

DIEU trois fois ſaint que tout mon cœur révere,
Ma miſere admire ta Sainteté:
Le foible, en toi trouve l'appui d'un Pere
Malgré ſon rien, s'il hait l'iniquité.

Mes ténebres font briller ta lumiere;
Mon menſonge fait voir ta vérité:

Même le corps redevenu pouſſiere
Rend ſon hommage à ton Eternité.

Ma pauvreté ſe perd en ta richeſſe,
Mon impuiſſance auprès de ta grandeur :
Ta force eſt le ſoutien de ma foibleſſe,
Et ton amour le plaiſir de mon cœur.

Il eſt content lorſque tout l'abandonne ;
Plus il eſt dépouillé, plus il eſt bien :
Tout ce qu'il a, de bon cœur il le donne ;
Il a tout ſitôt qu'il ne veut plus rien.

Je laiſſe aux grands la grandeur, la ſageſſe ;
Car ta Sageſſe, ô mon Dieu, me ſuffit :
Toute grandeur céde à la petiteſſe,
Sitôt qu'un peu l'on connoît Jéſus-Chriſt.

Toute ſcience eſt un flux de penſée
Qui rend mauvais, loin de rendre meilleur :
L'ame n'en eſt que plus embarraſſée,
Et plus ſujette à tomber dans l'erreur.

Dieu ſaint, Dieu fort, c'eſt ta Toute-puiſſance,
Qui ſoutient ton foible & petit enfant :
Toi ſeul enfermes la magnificence ;
Le reſte n'eſt qu'un ſonge décevant.

Tu renfermes le véritable Empire,
Tu poſſédes la Souveraineté ;
L'orgueil eſt une ſource de martyre :
En toi le RIEN eſt plein de dignité.

C'eſt dans le RIEN qu'on te rend l'humble hommage
Que l'homme vain voudroit te dérober :
Si le NÉANT ne devient ſon partage,
Du plus haut faîte on le verra tomber.

Le RIEN n'appréhende point de deſcendre ;
Il reſte dans l'étage le plus bas :
Tout l'Univers ſeroit réduit en cendre,
Que ſon cœur ne s'en ébranleroit pas.

XVII.

Repoſer en Dieu.

AIR *nouveau.*

HEUREUX qui, loin de tout le monde,
Goûte ſon Dieu dans une paix profonde !
Qui l'écoute, & parle à ſon tour
De la douceur de ſon amour !

Heureux qui s'oubliant ſoi-même,
Peut s'abîmer dans cet Etre Suprême !
Qui borne en lui tous ſes déſirs ;
Et dont lui ſeul fait les plaiſirs !

Heureux qui mort à toute choſe,
Vit en ſon Dieu, dans ſon ſein ſe repoſe ;
Sans avoir aucun ſoin pour ſoi,
S'abandonnant tout à ſon Roi !

O vous qui connoiſſez ma flamme,
Laiſſez toujours ainſi dormir mon ame,
Gardez-vous bien de l'éveiller,
Si mon Dieu la fait ſommeiller.

XVIII.

Contre l'amour intéreſſé.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

JE ne veux de mon Dieu ni faveurs ni bienfaits ;
Je ne puis vouloir que lui-même :
Il produit les déſirs parfaits ;
Le cœur penſe ainſi quand il aime.

Qui veut les biens de Dieu, n'eſt pas digne de lui :
Ce grand objet veut toute l'ame.
Ah, qui s'abandonne aujourd'hui !
Et qui veut brûler de ſa flamme !

Chacun veut de l'amour la paix & la douceur ;
On en abhorre l'amertume :
Point d'amour s'il n'eſt ſans douleur ;
A ſouffrir nul ne s'accoutume.

Mon Dieu mérite tout, tu ne fais rien pour lui ;
Et ſi tu veux la récompenſe.
„ Je ne puis marcher ſans appui ;
„ Je laiſſe là la Providence ".

Je ne puis plus ſouffrir ce diſcours inſolent :
Si j'étois maître de la foudre,
Je la lancerois à l'inſtant,
Pour réduire ces cœurs en poudre.

O vous, aimable Objet de mes chaſtes déſirs,
Ah, donnez-moi des cœurs dociles !
Qui finiſſent mes déplaiſirs,
Et rendent mes douleurs tranquilles.

XIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Quatrains de Pibrac.*

DE l'intérêt chacun a de la honte ;
Si je vous ſers, dit-on, c'eſt par amour :
Mais pour mon Dieu l'on donne un autre tour ;
Cédez, amour ! que l'intérêt ſurmonte !

Aveuglement de tous tant que nous ſommes !
L'intéreſſé vers nous, paroît ingrat ;
Le pur amour vers Dieu, rend ſcélérat :
L'intérêt pour Dieu, l'amour pour les hommes !

De vous ſervir m'eſt une récompenſe,
C'eſt le diſcours qu'on tenoit autrefois :
L'homme animal pour l'homme a fait ces loix ;
Mais pour mon Dieu l'on veut qu'il s'en diſpenſe.

Les belles loix qu'invente le caprice !
Tout à mon Dieu je dois, à l'homme rien ;
Je l'aimerai comme ſouverain bien ;
Et Dieu qu'autant qu'il me ſera propice !

Il faut aimer juſqu'à l'ennemi même,
Quoiqu'il ne m'ait jamais fait que du mal :
Ne puis-je pas, par un amour égal,
Sans intérêt, dire à Dieu : Je vous aime ?

Non, d'intérêt mon cœur n'eſt pas capable ;
J'aimerai Dieu pour Dieu ſeul purement :
Que je périſſe en ce même moment,
Si d'intérêt je ſuis jamais coupable !

XX.

Contre les ruſes de l'amour-propre.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

N'ABANDONNE pas ta pauvre colombe
Entre les griffes du faux épervier ;
Ne permets pas que le ſimple ſuccombe,
Qu'il ne ſoit pas ſurpris du lévrier.

Ah ! défend-nous des cornes des licornes ;
Préſervez-nous des dents des lionceaux,
De ceux de qui la noirceur eſt ſans bornes ;
Défend des loups tant de petits agneaux.

Hélas ! mon cœur eſt comme à la torture
Lorſque je vois certains déguiſemens !
Le propre amour ſe met en cent poſtures,
Pour faire valoir tous ſes ſentimens.

XXI.

L'amour-propre & la Vérité, incompatibles.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

UN monſtre affreux eſt venu des bocages,
Qui m'a rempli de honte & de terreur :
Tous les oiſeaux ſuſpendant leurs ramages,
Etoient tranſis, & tomboient de frayeur.

Qu'eſt-ce qui peut vous cauſer ces allarmes,
M'a dit tranquillement un ſaint vieillard ;
Soyez en paix, & tariſſez vos larmes ;
Venez ſervir Dieu, Venez à l'écart.

Retirez-vous de l'embarras du monde ;
Ces monſtres-là ne vous feront plus peur :
Ayez pour Dieu cet amour ſans ſeconde
Qui le rendra maître de votre cœur.

Le croiriez-vous, que ce monſtre effroyable,
N'eſt que l'amour que vous gardez pour vous ?
Aimez le beau, l'uniquement aimable ;
N'ayez pour vous que haine & que courroux.

Vous ne verrez rien qui vous épouvante ;
Tout fleurira dans ces vaſtes déſerts :
Votre ame alors en paix & bien contente
Bénira Dieu, lui chantant de ſaints airs.

Que les plaiſirs de cette ſolitude
Ont de douceur & de tranquillité !
C'eſt là qu'on fait cette admirable étude
De contempler la ſimple vérité.

Elle ſe découvre à nous elle-même,
Elle ſe montre dans ſa nudité :
Rien ne nous cache ſa beauté ſuprême ;
Le cœur qui la goûte en eſt enchanté.

O vérité, que par-tout l'on ignore,
O vérité, délices de l'eſprit,
O vérité, que j'aime & que j'adore,
Reçois mon cœur & ce petit écrit.

XXII.

La Vérité & l'amour pur, rebutés & acceptés, de qui.

AIR : *Enfarinez bien votre tête :* ou, *L'autre jour je m'apperçus en ſonge.*

O PUR Amour que l'on ignore,
O chaſte & ſimple vérité,
Que l'homme a de témérité
De vous combattre ! Et plus encore,
Il vous étouffe entierement :
Ah, le menſonge eſt triomphant !

D'où vient, ô Vérité Suprême,
Qu'ayant même force que Dieu,
Vous ne trouvez preſque aucun lieu
Où l'on vous écoute & vous aime ?
C'eſt que vous n'entrez dans le cœur
Qu'avec l'opprobre & la douleur.

Le mépris qui vous accompagne,
Fait que tout le monde vous fuit ;
Le cœur par la gloire ſéduit
Ne veut point de cette compagne :
Ah, l'amour pur coûte trop cher,
Perſonne n'en veut approcher !

Que mon cœur lui ſerve de trône
Malgré les ennuis, les douleurs,
Malgré ſa foibleſſe & ſes pleurs,
Malgré le tourment qui l'étonne,

Et ſans jamais ſe rechercher
Quoique l'amour lui coute cher.

XXIII.

Dévotion propriétaire.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

ON ne te traite point en Dieu,
Souverain Auteur de mon ame :
On ne brûle point de ton feu ;
Si quelquefois on te reclame,
Ce n'eſt que pour nos intérêts,
Pour ta ſeule gloire jamais.

Ou l'on t'offenſe impudemment,
Ou bien dévôt propriétaire
Entêté de ſon jugement,
De ſa pratique volontaire :
Cet or n'eſt pas de bon aloi,
Il eſt indigne de mon Roi.

Nulle ſimplicité de cœur,
Aucun déſir de la ſouffrance,
Point de charité, de douceur,
Ni de repos de conſcience ;
Le trouble & l'agitation
Compoſent la dévotion.

XXIV.

L'œil malin, & l'œil ſimple.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

Vous vous laſſez, Seigneur, & votre patience
Dans ce tems de péché va changer en fureur;
Au crime on donne récompenſe,
Et pour la vertu la douleur.

Tous les cœurs corrompus ne ſongent qu'à nous nuire,
Meſurant vos enfans ſur leur corruption;
Ils leur font ſouffrir le martyre
Par leur fauſſe accuſation.

Le cœur ſimple ne voit que du bien dans ſon frere,
Il n'imagine pas qu'il veuille faire mal;
Et le jugement téméraire
Eſt loin de ce cœur tout royal.

Mais le cœur corrompu corrompant toute choſe,
Aux bonnes actions donne un très-mauvais tour:
Les maux que ſa malice cauſe,
Tomberont ſur lui quelque jour.

Un œil bien épuré voit toute choſe pure,
Un œil ſimple & candide eſt toujours lumineux;
En fuyant l'humaine nature
Il a la lumiere des Cieux.

Hélas! que l'œil malin cauſe de peine aux autres!
Ainſi que la vipére il verſe ſon venin.
Enſeignez-nous comme aux Apôtres,
Ce que c'eſt que cet œil malin.

La ſource de tous maux & de toute injuſtice,
Qui nous fait approuver en nous tous les péchés,
Pour en trouver avec malice
En ceux qui ſont plus détachés.

Si, comme dit Jéſus, on ſe jugeoit ſoi-même,
Que nous ſerions touchés de notre propre erreur,
Implorant la Bonté Suprême
Pour l'attirer ſur notre cœur!

Nous ne ſongerions plus à juger notre frere,
N'ayant que du mépris pour ce que nous faiſons;
Et connoiſſant notre miſere
Sous lui nous nous abaiſſerions.

La vraie humilité fait cas de tout le monde,
Elle ne voit que ſoi digne de tout mépris;
Et ſi l'on l'abîmoit dans l'onde,
Son cœur n'en ſeroit pas ſurpris.

Croyant tout mériter, de rien il ne ſe fâche,
Il eſt toujours rempli de reſpect pour autrui;
Jamais ſon cœur ne s'y attache
Que pour s'édifier en lui.

Il n'y voit que du bien regardant toutes choſes
De ce côté parfait dont l'humble charité
Enviſage toutes les cauſes:
Il eſt alors en vérité.

XXV.

Vraie dévotion du pur Amour.

AIR: *La jeune Iris*; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

O cher Époux, je me livre ſans feinte
A tous les coups qui tomberont ſur moi:
Ils ne ſauroient donner aucune atteinte
Qui ne plaiſe à l'amant de mon grand Roi.

Un vrai amant ne compte point pour peine
Les tourmens même les plus rigoureux:
S'il fuit la croix, que ſon amour eſt vaine!
S'il l'aime, il peut bien ſe dire amoureux.

Quand on ſe plaint de la moindre ſouffrance,
Que notre cœur eſt indigne de Dieu !
On le poſſéde par la patience :
Qui ſouffre bien, ah que pur eſt ſon feu !

Tous les dévots pleins de délicateſſe
Comptent pour beaucoup les moindres travaux :
Quoique zélés, ils font voir leur molleſſe ;
En ſe laiſſant abattre aux moindres maux.

Leur propre vouloir qui toujours ſubſiſte,
Donne le branle à leur dévotion ;
Auſſi pour peu qu'à quelqu'une on réſiſte
Vous les voyez tout en émotion.

Il faut aller à toutes les Egliſes ;
Être dévots, c'eſt courir en tout lieu :
Qui ne fait pas comme eux les ſcandaliſe :
Ils ſe croient les ſeuls amis de Dieu.

O pur amour, que ce que tu (*a*) fais faire
Eſt éloigné de ces dévotions !
Tu nous conduis par une route amere ;
Et tu combats nos inclinations.

La propre volonté n'eſt point admiſe ;
Tout ce qui vient par elle te déplaît :
Une dévotion ſimple & ſoumiſe
Sera pour toi toujours pleine d'attraits.

Ne rien vouloir que ce que Dieu nous donne,
Ne rien avoir & demeurer contents,
Qu'à tout ſouffrir notre cœur s'abandonne ;
C'eſt le caractere des vrais amants.

Sans intérêt ſervir ce que l'on aime,
Qu'on ſoit récompenſé par la douleur,
Qu'on ſe haiſſe & mépriſe ſoi-même ;
Ah ! c'eſt l'amant digne de ſon Seigneur !

(a) *ou* fais.

XXVI.

Contre la ſageſſe des prudens du ſiecle.

AIR : *La paix & la ſolitude.*

ON croyoit me rendre ſage,
On l'auroit aſſez voulu :
Mais c'eût été grand dommage,
C'eſt pourquoi l'on ne l'a pû.
Que je ſuis bien !
Je veux reſter dans mon rien !

Je n'envie point la ſageſſe,
Qu'on me laiſſe mon butin !
L'enfance & la petiteſſe
Sont à préſent tout mon bien :
Je ne veux rien,
Que chacun garde le ſien !

Un jour la ſage Michole
Diſoit au ſaint Roi David :
Avec votre danſe folle
Vous vous mettez en crédit :
Ah ! qu'il fait bon
Voir un Roi comme un boufon !

David lui dit : Je veux être
Encor cent fois plus petit,
Je veux devant tous paroître
Mépriſable & ſans eſprit :
Ah ! le grand bien
Que Dieu ſoit TOUT & moi RIEN !

En connoiſſant ma baſſeſſe
Je réhauſſe ſa grandeur :
Je veux, par ma petiteſſe,

Par l'humilité du cœur,
N'être plus rien;
Afin qu'il ſoit tout mon bien.

„ Des ſervantes mépriſables
„ A découvert vous ont vu;
Devant l'Arche redoutable
Je veux bien paroitre nud,
Et n'être rien;
Dieu ſeul deviendra mon bien.

Ton orgueil inſupportable
Détruira tes deſcendans;
Jamais autour de ta table
Tu ne verras tes enfans:
Ta vanité
Fera ta ſtérilité.

XXVII.

Contre la fauſſe prudence.

AIR: *Songes agréables.*

O fauſſe prudence,
Folle vanité!
Quelle eſt ta ſcience!
La témérité!
O quel appui
Le ſage trouve en lui!

Il s'eſtime ſage;
Et je n'en crois rien:
Tout ſon avantage
Eſt l'ombre du bien.
O cher Époux,
Arrache-nous de nous!

Cent fauſſes démarches
Fait l'homme prudent :
Mais ſi tu ne marches
Non plus qu'un enfant,
Tu n'en fais pas,
Dieu te porte en ſes bras.

Hommes téméraires,
Que vous êtes fous,
Si vous oſez croire
De vous garder tous !
Un petit vent
Abat l'homme prudent.

L'enfant ſe dégage
De ſes mauvais pas ;
Il a l'avantage
D'être entre les bras
De ſon Amant,
Et ſe rit du prudent.

XXVIII.

Folie des gens du monde.

AIR : *Mon cher troupeau :* ou, *Reveillez-vous.*

JE veux ce qui te glorifie :
Pour moi je ne puis rien vouloir :
En tout tems je me ſacrifie,
Et me ſoumets à ton pouvoir.

Si quelquefois je m'intéreſſe
Aux événemens d'ici bas ;
C'eſt qu'ils démontrent ta Sageſſe :
Hors de là je n'y penſe pas.

Je regarde comme mon frere
Celui qui ſuit ta volonté ;

Je n'ai de patrie & de mere,
Qu'où je trouve de l'équité.

Lorſque les hommes ſe déchirent,
Que je plains leur aveuglement!
Voulant accroître leur empire,
Ils ſe creuſent un monument.

Je ſuis touché de leur folie:
Au lieu de ſe donner à toi,
Ils ſuivent en tout leur manie;
Et leur fureur leur ſert de loi.

La vanité qui les gouverne
A commencé dès le berceau;
Les dominant en ſouveraine
Elle les conduit au tombeau.

Toujours pleins de leur propre gloire,
Ne ſongeant qu'à leurs intérêts,
Lorſqu'ils remportent la victoire
Ils s'en donnent tout le ſuccès.

Loin de voir ta main vengereſſe,
Qui punit par eux nos forfaits;
On attribue à ſa ſageſſe
De nous avoir ainſi défaits.

XXIX.

Aimer Dieu, ſe haïr ſoi même.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

DIVIN Amour, doux centre de ma vie,
Sans toi, ſans toi je reſte dans la mort:
C'eſt toi qui m'as de douleur affranchie,
Et c'eſt toi qui dois terminer mon ſort.

Si je ne meurs d'amour, fais que j'en vive;
Je ne puis être un inſtant ſans t'aimer:

Fais

Fais qu'en tout tems, en tous lieux je te ſuive,
Par tout ce que la juſtice a d'amer.

O pur amour, tout le monde t'ignore!
On ne connoît que le propre intérêt:
Celui qui t'aime & qui ſe hait, t'adore;
C'eſt, mon Seigneur, le culte qui te plaît.

Aimer Dieu & s'aimer eſt tromperie:
L'amour ſuppoſe le renoncement;
Ne pas aimer Dieu, c'eſt idolâtrie,
Et c'eſt s'aimer ſoi-même ſeulement.

Seigneur, qui t'aime en vérité t'adore;
Qui s'aime trop, s'idolâtre à ſon tour:
Te dirai-je ce que je penſe encore,
L'homme ne s'aime pas d'un bon amour.

Pour s'aimer il faut ſe haïr ſoi-même;
C'eſt là le ſeul moyen de ſe ſauver;
Après ſoi l'on traîne un malheur extrême,
Que l'on ne verra que pour l'éprouver.

Rend à ton Dieu ce que l'amour exige;
Et tu verras qu'il doit ſeul être aimé;
Je regarde l'homme comme un prodige,
Qui s'eſt lui-méme à tous maux condamné.

Tous biens ſont renfermés dans l'amour même;
Tous les malheureux ſont privés d'amour:
Souffrir par amour eſt le bien ſupréme
Un jour ſans amour eſt un mauvais jour.

XXX.

Aimer la petiteſſe.

AIR: *Taiſez-vous ma muſette.*

AIMONS la petiteſſe;
Elle nous porte en Dieu:

Dieu, ſeul; nous, pauvreté, foibleſſe:
Le RIEN eſt notre propre lieu.

Mais l'ame audacieuſe
Veut ſe faire valoir:
Dieu contre cette ame odieuſe
Semble armer ſon divin pouvoir.

D'abord il la terraſſe;
Elle ne paroît plus:
Il détruit d'un coup ſon audace,
Et tant de vouloirs ſuperflus.

Le RIEN rien n'appréhende;
Il ne peut plus tomber:
Le RIEN jamais rien ne demande;
Car il n'a rien à demander.

XXXI.

Se laiſſer dénuer & ſe renoncer.

AIR: *La bergere Nanette.*

JE voudrois faire entendre
A tous mes chers enfans,
Qu'ils ne doivent plus tendre
Qu'au parfait dénûment.
Sitôt que la ſéchereſſe
De près les preſſe,
Bientôt deſſus leur pas
Ils retournent, hélas!

Toujours dans l'inconſtance,
Aucune fermeté;
Une fauſſe prudence
Tient leur cœur arrêté;
On craint, ſi l'on ſe délaiſſe
A la Sageſſe,

De perdre ſon appui :
C'eſt le mal d'aujourd'hui.

Chacun a pour ſon œuvre
Un grand attachement ;
Nul ne veut être pauvre,
On craint le dénûment :
On veut poſſéder & vivre ;
Mais il faut ſuivre
Jéſus nud ſur la croix,
Juſqu'aux derniers abois.

Renoncez-vous vous-méme,
Nous a dit Jéſus-Chriſt :
C'eſt le ſigne qu'on m'aime ;
Et que le Saint Eſprit
Poſſéde toute votre ame,
Et que ſa flamme
Conſumera bientôt
Vos plus ſecrets défauts.

XXXII.

Imiter Jéſus-Chriſt par l'abandon à la force de Dieu.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

JÉSUS eſt le chemin, la vérité, la vie,
Qu'il faut ſuivre par-tout, & toujours l'écouter,
Il doit auſſi lui ſeul nous animer.
Grand Dieu, c'eſt mon unique envie.

Quittez tout, dit Jéſus, renoncez à vous-même,
Chargez-vous de la croix, & marchez après moi :
Mon joug eſt doux, agréable eſt ma loi
Pour qui ſe hait autant qu'il m'aime.

Si j'ai quitté les Cieux & le ſein de mon Pere,
Pour venir épouſer les mépris, les douleurs ;

Si je me ſuis chargé de tes langueurs,
Dis-moi, qu'eſt-ce que tu dois faire ?

Il eſt juſte, Seigneur, qu'à toi l'on s'abandonne ;
Qu'on aime le mépris, qu'on ſouffre la douleur :
Mais tu connois le foible de mon cœur,
Grand Dieu, fais ce que tu m'ordonnes.

Je me connois, Seigneur, c'eſt pourquoi j'appréhende
De m'égarer croyant accomplir ton vouloir ;
Car notre cœur ſe laiſſe décevoir :
Grand Dieu, fais ce que tu demandes.

Tu nous donnes, Seigneur, le vouloir & le faire :
Que pouvons-nous ſans toi que tomber chaque jour ?
Oſons-nous bien compter ſur notre amour ?
Grand Dieu, c'eſt à toi de tout faire.

XXXIII.

L'Amour pur & d'abandon.

AIR : *Ah, que l'amour paroît charmant !*

QUE mon divin Maître eſt charmant !
Ne lui viendra-t-il point d'amant ?
Si j'en ai de l'empreſſement,
Ce n'eſt que pour ſa gloire ;
Car je ne veux aſſurément
Qu'elle pour ma victoire.

Ah, que l'homme a peu de raiſon
Lorſqu'il condamne l'abandon !
S'il en avoit goûté le don,
Qu'il ſeroit à ſon aiſe !
Il n'eſt rien que cela de bon :
Tout le reſte nous peſe.

Le néant, le mépris de ſoi,
Le pur amour, la ſimple foi,

Le feroient vivre comme un Roi,
Même dans la ſouffrance :
Mais il ne connoît d'autre loi
Que ſon indépendance.

Lorſqu'il croit être en liberté,
Il eſt dans la captivité ;
Il ne ſent pas la vérité,
O l'horrible eſclavage !
Reçois en toi la charité,
Si tu veux être ſage.

Point d'amour, point de liberté ;
Sans Dieu tout eſt captivité :
On goûte en lui la vérité ;
O bienheureux échange !
Car la divine charité
D'un Démon fait un Ange.

Quand on aime Dieu purement
On goûte un doux raſſaſîment :
Tout y plaît, même le tourment.
Adorable juſtice !
Vous changez en contentement
Le plus affreux ſupplice.

Vous avez peu de ſerviteurs,
Que n'enlevez-vous tous les cœurs !
Faites-vous des adorateurs
Par l'effet de vos charmes :
Triomphez promptement des cœurs,
L'amour n'a que trop d'armes.

XXXIV.

Le cœur ſouple & enfantin.

AIR : *Songes agréables.*

QUE veut ta Sageſſe (*a*),
De mon pauvre cœur ?
Je veux la ſoupleſſe,
Et non la roideur :
C'eſt à ce prix
Qu'on connoît qui je ſuis.

Je hais la prudence,
La ſévérité :
Que j'aime l'enfance
Et la pauvreté !
C'eſt à ce prix
Qu'on connoît qui je ſuis.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
Fais que la foibleſſe
Ne t'étonne pas.
Ah, la roideur
Ne peut plaire à mon cœur !

Que l'obéiſſance
Soit tout ton bonheur :
Car la réſiſtance
Me fait de l'horreur.
Ah, la roideur
Ne peut plaire à mon cœur !

Une vie auſtere
Te paroît un bien :

(*a*) *Autrement* Hauteſſe.

Elle a ſon ſalaire ;
Et je n'en dis rien :
Mais un enfant
Fait mon contentement.

Une eau congelée
Ne s'écoule pas ;
Une ame fixée
Ne ſe répand pas.
Ah, pour l'amour
Il faut qu'elle ait ſon cours.

L'amour ne poſſéde,
Et n'eſt le vainqueur
Que de qui lui céde
Son ame & ſon cœur :
C'eſt à ce prix
Qu'on connoît qui je ſuis.

La Bonté ſuprême
Porte entre ſes bras
Un enfant qui l'aime :
Sitôt qu'il eſt las,
Il trouve en lui
Sa force & ſon appui.

Que l'homme eſt à plaindre
Qui croit m'honorer
A force de craindre,
Et ſe tourmenter !
Un pauvre enfant
Me plaît infiniment.

Je veux qu'à ma mode
On ſache m'aimer ;
Toute autre méthode
Ne me peut charmer :
Un pauvre enfant
Me plaît infiniment.

Dans le nouvel âge
La ſimplicité

Aura l'avantage
Sur l'auſtérité :
Le Paradis
C'eſt d'être bien petits.

Nous doutons peut-être
Quel eſt le vouloir
De mon divin Maître ?
Il nous l'a fait voir :
Soyez enfans,
Dit-il, en tous les tems.

Il a voulu naître,
Ce divin Epoux,
Il voulut paroître
Enfant avec nous,
Pour nous montrer
Qu'il falloit l'imiter.

Fi de la ſageſſe,
Fi de la grandeur !
Chere petiteſſe,
Tu charmes mon cœur :
Le Paradis
C'eſt d'être bien petits.

XXXV.

Changement des cœurs par l'abandon à Dieu.

AIR : *Roulette.*

VEUX-TU de l'oraiſon
Faire l'expérience,
Du parfait abandon,
De l'amoureux ſilence ;
L'eſprit ſe ferme,

Le cœur s'ouvre entierement :
Alors la foi ſera ferme,
L'aimé poſſédant l'amant.

Mon Seigneur & mon Dieu
Que j'aime & que j'adore,
Cherchez donc quelque lieu
Où l'on vous aime encore :
Mon petit Maître,
Faites-vous des cœurs nouveaux,
Où l'on vous puiſſe connoître
Et vous aimer ſans défauts.

Ne ſoyez plus qu'un cœur,
Qu'un eſprit, & qu'une ame ;
Vous n'avez qu'un Seigneur,
Vous brûlez d'une flamme :
La petiteſſe
Vous donnera l'union ;
La véritable ſageſſe
Fera votre liaiſon.

Différens ſentimens
Altérent la tendreſſe,
Et les raiſonnemens
Détruiſent la ſageſſe :
Mon divin Maître
Peut lui ſeul vous la donner ;
Et changer votre propre être
Afin de le dominer.

XXXVI.

Rareté de l'abandon à Dieu.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

OU ſont les enfans, cher Epoux,
Qui ſe livrent à vous ſans feinte ;

Qui ſe ſoumettant à vos coups,
Ne forment pas même une plainte;
Et qui ſous le poids des douleurs
Trouvent le repos de leurs cœurs?

„ Ce ſont ceux qui n'aiment que moi,
„ Sans s'intéreſſer pour eux-mêmes,
„ Me ſuivant dans l'aveugle foi:
„ Ce ſont ceux qui m'adorent, m'aiment
„ Sans rechercher leur intérêt,
„ Ne penſant qu'à ce qui me plaît".

Hélas! on ſe cherche toujours,
On craint toujours de ſe méprendre,
On ne ſuit point le même cours,
On remonte, on veut ſe défendre;
Loin de s'abandonner à Dieu,
On veut retourner en ſon lieu.

Si l'on ſavoit s'abandonner,
Et qu'on eût un peu de courage,
Dieu viendroit en peu couronner
Notre abandon & ſon ouvrage;
Il nous conduiroit par la main
De l'amour pur & ſouverain.

XXXVII.

Souffrir & s'abandonner à Dieu.

AIR: *Les bergeres de Maintenon.*

JE ne ſaurois m'empêcher de vous dire,
Mon cher ami, que le plus dur martyre,
Eſt le vrai bien pour quoi mon cœur ſoupire.

On craint la croix; on la ſuit avec peine:
Certains dévôts n'ont pour elle que haine;
Le moindre mal les accable & les gêne.

Mais, cher ami, ne faiſons pas de même :
Souffrons, mourons ſous le Vouloir Suprême ;
Lors nous ſaurons ce qu'on peut quand on aime :

L'amour ſacré donne au cœur la conſtance,
Lorſqu'il veut bien l'accabler de ſouffrance :
Car la douleur produit la patience.

Il faut ſouffrir ce que l'homme barbare
D'un cœur malin en ſecret nous prépare :
Supportons-nous lorſque l'eſprit s'égare.

Il faut ſouffrir nos extrêmes miſeres,
Dans notre eſprit mille choſes contraires,
De notre cœur les déſirs téméraires.

En reprimant conſtamment ſon audace,
N'attendons rien de nous, mais de la grace :
Diſons, Seigneur, que faut-il que je faſſe ?

Il faut ſouffrir de Dieu la dure abſence,
Qu'il éprouve en tout tems notre conſtance,
Attendre de lui la perſévérance.

Il faut ſouffrir ſouvent notre impuiſſance,
Malgré nos maux vivre dans l'eſpérance,
Et ſe tenir dans l'humble dépendance.

Nous ne pouvons que gâter ſon ouvrage :
C'eſt nous qui faiſons chez nous le dommage ;
L'eſprit malin y fait moins de ravage.

Divin Amour, renverſe toute choſe,
Fais qu'en toi ſeul toujours le cœur repoſe,
Perds-nous enfin dans la Premiere Cauſe.

Divin Amour, ah ! daigne nous inſtruire :
Sans toi le cœur peut ſe laiſſer ſéduire ;
Il s'égare lorſqu'il veut ſe conduire.

Il ſe croit bien aux mains de ſa prudence ;
Il ne veut point ſuivre la providence :
Auſſi n'a-t-il point la perſévérance.

On marche bien ſitôt qu'on s'abandonne :
Dieu dont l'amour ne délaiſſe perſonne,
Veut que le cœur entierement ſe donne.

Celui qui prend encor ſoin de ſoi-même,
Se donne-t-il à cet Etre Suprême ?
Sait-il aſſez comment Dieu veut qu'on l'aime ?

Apprenez-nous, mon cher Maître, de grace,
Comment on doit éviter cette audace ?
» Il faut un cœur où je me ſatisfaſſe.

» Je ne me plais que dans la ſimple enfance,
» La pauvreté & l'humble obéiſſance :
» Je ne ſaurois ſouffrir la réſiſtance.

» Je veux qu'on ſoit petit, ſimple & ſincere ;
» Qu'on ſe repoſe ; & qu'on me laiſſe faire :
» Sitôt qu'au cœur je parle on doit ſe taire.

» C'eſt moi qui ſeul veux agir dans les ames ;
» C'eſt moi qui les trouble, puis qui les calme :
» Je veux enfin les brûler de ma flamme ".

Ah ! fais, Amour, fais ce que tu commandes :
Je ne puis rien : que ma foibleſſe eſt grande !
Ah, donne-moi ce que tu me demandes !

XXXVIII.

Pour être à Dieu il faut aimer la croix.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

MON petit Maître a mille & mille charmes :
Que ne puis-je être à lui juſqu'au trépas ?
Qui pourroit ne lui pas rendre les armes,
Sinon celui qui ne le connoît pas ?

Il veut un cœur petit, humble, ſincere ;
Que ſon amour n'ait aucuns intérêts :

Et que toujours occupé de lui plaire
Il ſoit ſoumis en tout à ſes arrêts.

Si l'on veut être en tout au petit Maître,
On fait trop peu pour qu'il nous prenne à ſoi,
Si l'on ne laiſſe détruire ſon être ;
Que notre ame eſt indigne de mon Roi !

Pour être ainſi quittez votre ſageſſe,
Livrez-vous à jamais au pur néant :
Cher N. vous aimez trop votre richeſſe,
Et ne pratiquez point le dénûment.

La voix de Dieu s'eſt faite aſſez entendre
Dans le ſecret au fond de votre cœur :
Mais pour la mort vous n'avez rien de tendre ;
Et la croix vous a rempli de terreur.

XXXIX.

Ne ſe ſouſtraire à la peine.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

SI dans la peine plus étrange
Vous ne trouvez nulle douceur,
Ne prenez point le change ;
Ce ſeroit une erreur,
A l'amour qui ſe venge
De dérober ſon cœur.

En vain l'on change de demeure,
Eſpérant de trouver un port :
La loi qui veut qu'on meure
Doit conduire à la mort :
La ſouffrir tout-à-l'heure
Eſt le plus heureux ſort.

Si cette loi vous ſemble dure,
Si vous n'y pouvez conſentir,

Si chez vous la nature
Pouſſe quelque ſoupir,
En vain à la foi pure
Croyez-vous parvenir.

Celui qui veut Dieu pour lui-même,
Regarde comme un attentat
Dans ſa douleur extrême
De changer ſon état :
La volonté ſuprême
Veut un FIAT ; FIAT.

XL.

Les opprobres & les ſouffrances ſont les plaiſirs des amans de Jéſus.

AIR : *Ah ! que l'amour paroît charmant.*

IL eſt vrai, mon divin Epoux,
Que les hommes qui ſont à vous
Sont haïs, rebutés de tous ;
On n'en fait aucun compte ;
On les regarde comme foux,
Et chacun en a honte.

C'eſt ce que vous avez prédit,
Ce que l'Evangeliſte écrit,
Que les Apôtres nous ont dit :
Ils étoient tout de même ;
Mépriſés, ſans aucun crédit,
Dans un rebut extrême.

Mais le Roi de tous les amans
N'eſt-il pas mort dans les tourmens,
Contredit du peuple & des grands,
Traité comme un infâme ?
Ce fut là les contentemens
Du Sauveur de mon ame.

Il faut donc faire nos plaiſirs
De ce qui combat nos déſirs :
Abîmé dans les déplaiſirs
On goûte des délices ;
On rit en pouſſant des ſoupirs
Au milieu des ſupplices.

Je ne veux plus penſer à moi,
Je ne veux penſer qu'à mon Roi :
Car c'eſt le propre de la foi,
De s'oublier ſoi-même ;
Et de n'avoir plus d'autre loi
Que le Vouloir Suprême.

XLI.

Juſtice de Dieu, aimable.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

L'HOMME ſe plaint en vain, grand Dieu, de ta rigueur :
Ta Juſtice n'eſt point ſévere :
Elle fait charmer le bon cœur,
Qui la reçoit comme d'un Pere.

On ne ſouffriroit rien, ſi loin de réſiſter
On s'abandonnoit ſans réſerve ;
Et qu'on voulût bien la porter
Sans ſe donner aucune trêve.

Mais notre propre amour attire ſon courroux :
Celui qui la ſert ſans feintiſe,
Trouve qu'en elle tout eſt doux :
Plus tu frappes, plus on la priſe.

On ſait qu'elle punit pour nous combler de biens ;
C'eſt par ſon ſoin qu'on reſtitue
A Dieu tant d'indignes larcins,
Qu'on vouloit cacher à ſa vue.

Toujours fidele à Dieu, tu punis le pécheur,
Pour le tirer de ſon offenſe :
Tu tâches de changer ſon cœur,
En inſpirant la pénitence.

Lorſqu'on eſt arrêté par la proprieté,
Tu redoubles tes pures flammes :
Tu fais ſentir ta dureté,
Afin de purifier nos ames.

L'amour-propre ne peut compâtir avec toi ;
Il faut qu'il te céde la place.
Tu le punis, mais en grand Roi,
Meſurant aux douleurs ta grace.

Si je quitte le MOI, je trouve ſa faveur ;
Elle eſt alors béatitude :
Elle charme & remplit le cœur ;
Pour nous elle n'a rien de rude.

Juſtice, tout mon cœur ſe ſoumet à tes coups ;
Quand on aime ils ſont adorables :
Tu fléchis de Dieu le courroux ;
Eſt-il rien de plus délectable ?

XLII.

Juſtice divine, aimable pour Dieu.

AIR : *Petite abeille ménagere.*

JUSTICE de mon divin Maître,
Qui te nourris de tes rigueurs,
L'amour par toi nous fait connoître
Ce qu'on doit au Souverain Etre.
Honorons-le par les douleurs,
Car il mépriſe les douceurs.

Tu trouves, divine Juſtice,
Chaque jour un nouveau tourment :

Je

Je ne vois ſorte d'exercice,
Juſques au plus affreux ſupplice,
Que tu n'inventes à tout moment
Afin d'affliger ton amant.

Plus aimable qu'on ne peut dire;
Plus obſtinée en ta rigueur,
Sans que ton douloureux martyre
Faſſe déſerter ton empire:
C'eſt à qui donnera ſon cœur,
Pour l'immoler à ta fureur.

XLIII.

Converſion ſouhaitable du pécheur obſtiné, par les rigueurs de la juſtice divine.

AIR: *De Birene*; ou, *Où êtes vous Birene mon ami.*

C'EST à ce jour, cher Époux, cher Amant,
Que l'on verra ta divine juſtice
Par un ſévére & ſoudain châtiment
Renverſer le pécheur avec ſon vice.

C'eſt à ce jour que l'homme ſcélerat
Aura recours à ta miſéricorde:
Son cœur ſoumis ſous la main qui l'abat,
Ne verra plus dans ſon ſein de diſcorde.

On ne te connoit, on ne t'aime point,
Toi dont l'amour eſt plein de tant de charmes,
Frappe, frappe, & chacun ſera témoin
De ſa douleur ainſi que de ſes larmes.

Tu marques trop de bonté, de douceur,
Le cœur ingrat ſans t'aimer en abuſe:
Fais-lui ſentir l'excès de ta fureur
Qu'il reſte accablé ſans chercher d'excuſe.

Comment peut-il excuſer ſes forfaits,
Lui qui cent fois ta grace a mépriſée!
Fais-voir de cet hypocrite les faits,
Que ſa honte ſerve à tous de riſée.

Ah reduis-le dans le dernier mépris,
Que ſa crainte devienne ſalutaire,
Que ſes remords, ſes ſoupirs & ſes cris
Faſſent ſentir qu'il te connoit pour Pere.

XLIV.

Heureux ceux que la Juſtice Divine purifie!

AIR: *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tend.*

ENVOIE dans nos cœurs ta très-pure lumiere;
Et nous conſerve en toi, mon adorable Époux.
Donne-nous cet amour ſi ſuave & ſi doux,
Et ne nous punis pas dans ta juſte colere.

Nous aimons, ô Seigneur, ta divine Juſtice;
Mais nous craignons encor les traits de ta fureur:
Ta colere t'éloigne enfin de notre cœur;
La Juſtice te rend à nos douleurs propice.

Juſtice de mon Dieu, ah! ſois-nous favorable:
Ne nous pardonne rien, afin qu'au dernier jour
Nous nous trouvions enfans de ton plus pur amour;
Et daigne nous punir, deviens inexorable.

Ceux que ſans épargner tu rends purs ſur la terre,
Seront preſqu'aſſurés d'être conduits aux Cieux:
Je ſais que ce ſont ceux qui t'adorent le mieux
Pour leſquels tu paroîs rigoureux & ſévere.

Il n'en eſt pas ainſi de la fureur divine,
Qui laiſſe le pécheur dans la proſpérité;
Il abonde de bien, de bonheur, de ſanté,
Et ſe trouve engraiſſé d'une avare rapine.

Il ſe croit déja ſaint lorſque tout lui proſpere ;
Chacun lui fait la cour, & dit du bien de lui :
Mais le pauvre a Dieu ſeul pour ſon unique appui ;
Il lui tient lieu de biens, de bonheur & de pere.

C'eſt en Dieu ſeulement qu'il trouve ſon refuge :
Il aime ſa rigueur, il veut ſon jugement ;
Et lorſqu'il eſt percé d'un trait plus véhément,
Il ne reclame point contre ſon divin Juge.

La frayeur de la mort quelquefois l'environne :
Il ne ſe dément point dans ſon pur abandon ;
Et puiſque de lui-même il fit à Dieu le don,
Il trouve encor pour lui la Juſtice trop bonne.

Il ſouffre ſa rigueur en action de grace ;
Il ſoutient tout ſon poids ; il eſt humble & conſtant :
Et ſans vouloir ſortir de ſon profond néant,
Il eſt petit ſans fard, courageux ſans audace.

Il ſait que n'étant rien, il te doit toute choſe
Et qu'il faut ſe ſoumettre à tes décrets divins ;
Il ne retire point ſon ame de tes mains,
En t'aimant comme fin & comme unique cauſe.

Qui préſume de ſoi, grand Dieu, t'eſt plus contraire
Que le plus grand pécheur, qui connoit ſon forfait,
Et qui reçoit ta grace ainſi qu'un grand bienfait,
Qui craint avec raiſon l'effet de ta colere.

Mais le préſomptueux, qui ſe conduit ſoi-même,
Et qui rend ſa raiſon arbitre de ſa foi,
Qui ſuit ſon propre eſprit comme ſa ſeule loi,
Attire contre lui le bras du Dieu ſuprême.

Il veut juger de tout : qu'il ſe juge ſoi-même ;
Il le fait, il eſt vrai, mais d'un inégal poids ;
Il meſure le pauvre aux plus ſévéres loix,
Et n'a pour ſon péché qu'une indulgence extrême.

Que je ne craigne point tout ce que tu veux faire
De moi ni dans le tems, ni dans l'éternité ;

Que toujours partiſan de ta juſte équité,
Je laiſſe entre tes mains la peine ou le ſalaire!

Préſerve-moi, Seigneur, de tous les deux extrêmes;
De l'inſolente audace, ainſi que de la peur:
Puiſque je ſuis à toi, grand Dieu, de tout mon cœur,
Fais qu'humble ſous tes coups, j'aie l'amour ſuprême.

Si la peur me ſaiſit, je dois ſouffrir ſans peine
De m'en voir aſſaillir ſans vouloir me l'ôter:
Je dois la ſoutenir; & je dois ſupporter
Le poids de ton amour, & le poids de ta haine.

XLV.

L'Amour déſintéreſſé.

AIR: *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

SEIGNEUR, on ne te connoit guere;
Si l'on te cherche, ce n'eſt que pour ſoi:
On ignore ce grand myſtere
De l'amour, de la pure foi.

Il te faut chercher pour toi-même,
Il faut t'aimer d'un amour ſouverain:
Le cœur eſt parfait lorſqu'il t'aime
Sans vouloir d'intérêt humain.

Il faut que tout il abandonne
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité;
Voulant que ta juſtice ordonne
De ſon ſort dans ton équité.

XLVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

IL n'eſt rien que le pur amour,
Qui ſoit digne de Dieu, ni qui puiſſe lui plaire :
Je ſerois mille fois trop indigne du jour,
Si je n'aimois ce grand Dieu ſans ſalaire.

Que chacun cherche l'intérêt,
Je n'en ſaurois trouver que dans ce qui l'honore :
Mes vœux & mes déſirs ſeront rendus parfaits,
Si tout mon cœur l'aime ſeul & l'adore.

Croyons-nous ſavoir l'adorer,
Si l'on ne l'aime pas au-deſſus de ſoi-méme ?
C'eſt s'aimer plus que lui, c'eſt le déshonorer,
Si ce n'eſt pas ſans intérêt qu'on l'aime.

Qu'eſt-ce que le propre intérêt ?
Se préférer à Dieu ; c'eſt une idolâtrie ;
C'eſt le vouloir pour ſoi ; c'eſt haïr ſes décrets :
Peut-on l'aimer avec cette manie ?

Cependant cet homme orgueilleux
Oſe accuſer d'erreur l'amour chaſte & fidéle :
D'un mauvais argument il eſt ſi glorieux
Qu'il inſulte les beautés éternelles.

Il ne ſent point la vérité ;
Il ne connoit point Dieu, l'aveugle & miſérable :
Il ne ſe conduit plus que par la vanité,
Otant à Dieu ce qu'il a d'admirable.

Rien n'égale ſa Majeſté :
C'eſt un Être Parfait ; il eſt le ſeul aimable :
Rien n'eſt beau hors de lui : car il eſt la beauté ;
Tout dérive de ce Tout adorable.

Que dois-je aimer ou bien haïr ?
Je dois aimer mon Dieu, & me haïr moi-même :
Ne penſer qu'à lui ſeul, l'aimer & le bénir ;
N'avoir pour moi rien qu'un mépris extrême.

XLVII.

Aimer Dieu pour Dieu même.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne ſuis point ſurpris quand je vois les mortels
Contre l'amour pur & fidéle ;
Eux qui, ſe dreſſant des autels,
Se croient leur fin éternelle.

S'ils connoiſſoient de Dieu la grace & la beauté,
S'ils ſavoient bien ce qu'il mérite,
Auroient-ils la témérité
De blâmer l'amour gratuite ?

Toujours rempli de ſoi pourroit-on s'élever
Si fort au-deſſus de ſoi-même,
Pour aimer & pour contempler
En elle la Beauté Suprême ?

Que l'amour gratuit a de charmes pour moi !
Ce grand Dieu m'aime ainſi lui-même.
L'amour s'épure par la foi ;
Je veux aimer Dieu comme il m'aime.

Je ne puis rien pour lui ; il a tout fait pour moi ;
Mais il m'a formé pour ſoi-même,
Ce qu'il demande je lui dois
Comme au Tout, comme au Bien Suprême.

L'homme deſſus la terre & l'Ange dans les Cieux,
Voulant égaler leur Principe
Devinrent pervers, odieux :
A leurs crimes je participe.

Sitôt qu'avec mon Dieu je fais comparaiſon,
L'amour-propre de moi s'empare,
Je l'aime par réflexion,
Et je ſuis l'objet le plus rare.

Ah ! que l'homme eſt ingrat qui t'aime pour tes biens !
Qu'aime-t-il ſi ce n'eſt ſoi-même ?
Lorſque tu briſes ſes liens,
Il balance s'il faut qu'il t'aime.

Il régle ſon devoir par ſes biens, ſes plaiſirs ;
Il ſe ſéduit quand il t'adore :
Il eſt l'objet de ſes déſirs,
Et prétend quelque grace encore !

Venez, Amour divin, verſez-vous dans les cœurs,
Apprenez-leur la loi ſuprême :
Dieu mérite ſeul nos ardeurs ;
C'eſt pour lui ſeul qu'il veut qu'on l'aime.

XLVIII.

Aimer Dieu purement.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE voudrois être tout à vous,
O Jéſus, mon divin Époux,
Sans égard à moi-même ;
Recevant l'amer & le doux
De cette main que j'aime.

Je hais cette diſtinction
De douceur & d'affliction :
Tout eſt de même ſorte
Au cœur qui ſans réflexion
Suit l'Amour qui l'emporte.

Je ne vois que retour ſur ſoi;
Ah! nul n'eſt en propre à mon Roi;
Nul ne le laiſſe faire:
Chacun ne connoit de la foi
Que l'eſpoir du ſalaire.

Seigneur, on ne vous aime pas;
On ignore vos doux appas:
C'eſt l'amour à la mode,
Qu'être heureux ſans ſuivre vos pas;
Chacun s'en accommode.

Aimer ſans chercher ſon bonheur,
Il n'en eſt preſque aucun, Seigneur;
On veut des récompenſes:
C'eſt ainſi que le ſerviteur
Sert ſelon les finances.

Pour l'homme, ce ſervice eſt bon;
Pour mon Seigneur, je dis que non;
Je fais ce qu'il mérite:
Je veux le ſervir pour ſon Nom;
Du reſte je le quitte.

S'il veut bien ſe ſervir de moi,
Ah! je lui conſacre ma foi!
C'eſt trop de récompenſe,
Que de ſervir un ſi grand Roi;
C'eſt là mon eſpérance.

Je le veux ſervir par amour,
Sans en eſpérer un retour:
Que ma fortune eſt grande!
L'aimer juſqu'à mon dernier jour,
Eſt ce que je demande.

Chacun compte ſes actions;
La plupart ſe croient fort bons,
Et leur amour extrême:
Leurs feux ſont de petits brandons
Qui s'éteignent d'eux-mêmes.

Je veux un amour grand & fort,
Qui ſe trouvant près de la mort
Sans ſoutien, ſans défenſe,
Reçoive ce terrible ſort
Comme une récompenſe.

XLIX.

L'amour doit outrepaſſer tout.

AIR : *Mon cher troupeau.*

LUMIERE pure, inacceſſible,
Dieu de Dieu, ſeul Etre Parfait,
Verbe opérant, ſource inviſible,
Vous êtes engendré, non fait.

O vous qui rempliſſez notre ame
De la plus pure & chaſte ardeur,
Et qui la mettez dans le calme,
Vous lui cachez votre ſplendeur.

Vous êtes ſon centre & ſa vie,
Qu'elle ne peut voir ni toucher :
Elle vous eſt aſſujettie,
Et paſſe en vous ſans vous chercher.

Plus elle demeure immobile,
Sans déſirs, ſans empreſſement,
Plus notre ame eſt ſimple & tranquille,
Plus elle eſt à vous purement.

L'amour veut de la reſſemblance :
Dieu ſimple dans ſon unité
Nous communique ſa ſcience,
Dans l'une & ſimple vérité.

Sa lumiere eſt d'autant plus pure,
Que l'eſprit n'en découvre rien ;

Les ſens, non plus que la nature,
Ne pénetrent pas ce grand bien.

Dans une obſcurité profonde
Le pur amour fait ſon ſéjour :
Plus l'obſcurité nous inonde,
Et plus brille le pur amour.

Amour, fuiriez-vous la lumiere,
Vous clarté, vous toute chaleur ?
„ Je hais la lumiere étrangere,
„ Qui n'eſt qu'amuſement, qu'erreur.

„ Je me plais d'éclairer une ame
„ Qui ne veut point d'autre clarté
„ Que celle de ma pure flamme,
„ D'autre feu que ma charité.

„ Celui qui veut quelque lumiere,
„ Quelque goût, quelque ſentiment,
„ Eſt loin de la ſource premiere,
„ Et ne peut être mon amant.

„ Je veux une ardeur ſi parfaite,
„ Qu'elle amortiſſe tous plaiſirs ;
„ Ainſi que l'entiere défaite
„ De tout vouloir, de tous déſirs ".

Je comprends, ô Grandeur Suprême,
Un peu ce que vous méritez :
Celui qui s'aime encor ſoi-même,
Eſt indigne de vos bontés.

Il faut ſurpaſſer toutes choſes,
Afin de parvenir à vous :
O l'unique Cauſe des cauſes,
Qui s'aime eſt digne de courroux.

Chantons donc la magnificence
De ce Dieu ſi grand & ſi fort :
Montrons-lui notre dépendance
Par le plus généreux effort.

Celui qui ſe quitte ſoi-même
Fait l'effort le plus généreux ;
Aimant Dieu comme il veut qu'on l'aime,
Dieu même vient combler ſes vœux.

L.

Amour d'unité & de conformité.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JÉSUS les ſiens enſeignant à la Cène,
Leur dit à tous : Vous mes petits enfans,
Retenez bien cette loi ſouveraine :
Il faut m'aimer bien au-deſſus des ſens.

Paſſez en moi ; apprenez tous ma voie ;
Je paſſerai moi-même en votre cœur :
Je vais chez vous répandre cette joie
Immuable & non ſujette à l'erreur.

C'eſt ce contentement que rien au monde
Ne vous ſauroit ni donner ni ravir :
Il eſt de moi, c'eſt une paix profonde,
Pour la goûter il faut à moi s'unir.

O Pere ſaint, ton Fils te glorifie :
Sois toujours grand, ſaint, juſte & glorieux.
C'eſt pour ceux-ci que je me ſanctifie ;
En déſirant que tu ſois ſaint en eux.

Accorde, accorde à mon amour extrême,
Qu'ils ſoient un comme nous ne ſommes qu'un :
Fais-les paſſer en nous, Beauté Suprême,
Que nous ſoyons tous conſommés en un.

Je veux qu'ils participent à ma gloire,
Mais non qu'ils uſurpent ta Sainteté :
Je leur donne aujourd'hui mon ſang à boire,
Pour les inſtruire de ta vérité.

Mes petits enfans ſuivez votre Pere ;
Quelques-uns m'ont ſuivi ſur le Tabor :
Mais vous me ſuivrez tous ſur le Calvaire ;
Je ſerai honoré par votre mort.

LI.

Unité d'amour.

AIR : *Dirai-je mon Confiteor.*

L'AMOUR unit ſi fort les cœurs,
Et rend les ames ſi conformes !
Mêmes deſſeins, mêmes ardeurs :
Le Seigneur en lui les transforme ;
De tous il fait une unité,
Et les conſomme en charité.

Il ne faut conſerver le MOI ;
Il ne faut faire aucun partage :
Nous abîmant dans notre Roi,
Nous trouverons cet avantage
De ne vivre plus que d'amour,
Sans moyens & ſans nul détour.

Si l'on pouvoit bien concevoir
De l'UN l'adorable myſtere,
Où l'on perd tout propre vouloir,
Et cet amour propriétaire,
Pour ſe mouvoir au gré du vent
De l'Eſprit Saint, juſte & puiſſant !

Mais nous tenons, ſans le ſavoir,
A quantité de bonnes choſes ;
Nous conſervons notre pouvoir :
Il faut d'autres métamorphoſes,
Afin que Dieu ſoit ſeul en nous ;
Car il eſt un Dieu fort jaloux.

Amour à qui ſeul j'appartiens,
Qu'on t'appartienne auſſi de même ;
Plus de vouloir, plus de ſoutien :
Se laiſſant à celui qu'on aime,
On trouve ſon contentement
A n'avoir plus de mouvement.

C'eſt cette parfaite unité
Que Jéſus demande à ſon Pere :
Lorſqu'on eſt mis en vérité,
Le cœur ne veut plus de ſalaire ;
Dieu ſeul ſaint, juſte & glorieux
Le rendra toujours bienheureux.

LII.

L'Amour conſtant.

AIR : *Aimons juſqu'au trép.*

AIMONS juſqu'au trépas,
L'amour pur nous y convie :
Hélas, ſi l'on n'aimoit pas
Que ſeroit-ce de la vie !
Ha, perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Amour ſaint & divin,
C'eſt toi ſeul que je reclame :
Si je n'étois en ta main,
Ah, que deviendroit mon ame !
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Dieu ſait ſe faire aimer,
A ſon feu je m'abandonne :
C'eſt lui qui ſçut l'allumer,
Que ſa charité fut bonne !

Je perdrai plutôt le jour
Que de perdre ſon amour.

LIII.

L'amour ſuffit.

AIR : *Avez-vous des procès ſans fin.*

QUAND j'aime Dieu de tout mon cœur,
Rien ne me peine dans la vie :
Il faut meſurer notre ardeur
Au bonheur d'être aſſujettie.

Si je voulois changer d'état,
Si je veux quelque choſe au monde,
Traitez-moi comme un ſcélérat
Qui dans ſon propre ſens abonde.

Vous ſavez bien ce qu'il me faut,
Et je ne le ſais pas moi-même ;
Vous voyez quel eſt mon défaut :
Ah, que tout périſſe, & que j'aime !

LIV.

L'Hirondelle, emblême de l'ame amante.

AIR : *La bergere Nanette.*

QUE j'aime l'hirondelle,
Qui m'apprend mon devoir !
Je dois faire comme elle,
Si j'en ai le pouvoir :
On ne lui voit jamais faire
Deſſus la terre

Qu'un moment de ſéjour ;
Elle vole toujours.

Lorſqu'elle ſe repoſe,
C'eſt au milieu de l'air ;
Sans manger autre choſe,
Que ce qu'on voit voler :
Car enfin ſa nourriture
Et ſa pâture
Ne croît point dans nos champs.
Elle vient au printems.

L'été elle y ſéjourne,
Abhorrant les frimats ;
Quand le Soleil retourne,
Elle va ſur ſes pas.
Nous devons faire de même
Fuir à l'extrême
De faire un long ſéjour
Ailleurs que dans l'amour.

Que notre nourriture
Soit de faire oraiſon ;
Fuyons de la nature
Le dangereux poiſon :
Faiſons comme l'hirondelle,
Toujours fidelle,
A ſuivre du Soleil
Son regard ſans pareil.

Si quelquefois la terre
La reçoit ſur ſon dos,
C'eſt lorſqu'elle veut faire
Un nid à ſes oiſeaux :
Si ce n'étoit ſa couvée,
Haut-élevée,
Elle ne voudroit pas
Sur terre faire un pas.

Quittons-en la demeure,
C'eſt un mortel ſéjour,

Pour aller à toute heure
Nous guinder dans l'amour :
Quittons le froid & ſa glace ;
Et que la grace
Nous mene à chaque inſtant
Vers le Soleil levant.

L V.

Hors de l'Amour tout eſt menſonge.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

LORSQU'EN mon Dieu notre ame eſt tranſportée,
Elle tranſporte auſſi tout avec ſoi :
Rien ne peut plus la tenir arrêtée,
Perdant en Dieu ſon amour & ſa foi.

O pur amour, c'eſt où tu menes l'ame :
Tu la conduis, & la perds en ſa fin.
O trop tranquille & généreuſe flamme,
Heureux celui qui te loge en ſon ſein !

Si ſon chemin eſt rempli de ténebres,
Il trouve en toi ſon bonheur, ſa clarté :
Sans toi tout n'eſt que triſte, que funebre,
Toi ſeul communiques la vérité.

Hors toi je ne vois qu'erreurs, que menſonges ;
Tout eſt égarement & fauſſeté :
Plaiſirs, honneurs, vous n'êtes que des ſonges ;
Le vrai ſe trouve dans la charité.

LVI.

Exhortation au pur & ſimple Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

VENEZ mes chers Enfans, venez-vous abîmer
Dans cet Être incompréhenſible ;
Votre cœur eſt fait pour l'aimer :
Fuyez le diſtinct, le ſenſible.

Vous devez bien plutôt vous éloigner de vous :
Sans vous, rien ne ſeroit nuiſible :
La grace porte en vain ſes coups,
Votre cœur eſt inacceſſible.

Donnez-vous tout à Dieu, aimez-le purement ;
Laiſſez ce malheureux VOUS-MÊME :
De Dieu l'on ne peut être amant
Que par un dénûment extrême.

On ne peut être à lui que par le pur amour ;
Lui ſeul produit la petiteſſe :
L'enfance ſait faire ſa cour ;
Mais il hait la fauſſe ſageſſe.

LVII.

Voie au pur Amour.

AIR : *Si vous me permettez de vous voir à toute heure ;* ou, *L'agréable printemps ranime la nature.*

SI vous voulez aimer Dieu d'une amour parfaite,
Il faut, mes chers Enfans une entiere défaite,
De tout ce qu'on appelle & le MIEN & le MOI,
Sans quoi vous ne pourrez jamais plaire à mon Roi.

Si vous voulez choiſir d'autres routes plus belles,
Vous deviendrez bientôt à l'amour infidelles;
Vous quitteriez le TOUT pour poſſéder le RIEN;
Et vous appelleriez ce RIEN un plus grand bien.

Si le RIEN eſt un bien, c'eſt l'amour qui l'opére;
Mais ce n'eſt pas le RIEN où l'on veut ſe complaire.
L'amour ſaint, l'amour pur, eſt un amour jaloux,
Qui vient dans notre cœur pour nous bannir de nous.

Chercher ailleurs l'amour, ce n'eſt qu'une folie.
Qui compte de l'avoir, il doit perdre ſa vie,
J'entends tous les moyens qui le font vivre en ſoi,
Pour ſe laiſſer guider à l'amour par la foi.

LVIII.

Attraits & communications de l'Amour.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

MON Dieu, comme l'aiman, lorſqu'il touche le cœur
Lui donne une vertu ſecrete;
Et quelque choſe de moteur
Qui meut les cœurs & les arrête.

Il attire en ſecret un grand nombre de cœurs
Avec une force incroyable;
En fait des vrais adorateurs,
Et leur montre le ſeul aimable.

Il eſt vrai que longtems le terreſtre élément
Leur fait une cruelle guerre;
Mais le cœur touché de l'aiman
Détruit à la fin cette terre.

Quand l'eſprit dégagé s'unit avec ſon Dieu,
Il ne ſouffre plus de mélange;
Il eſt ſéparé par le feu,
Et devient pur ainſi qu'un Ange.

Lorſque le cœur eſt pur, il entend l'autre cœur
Dans un myſtérieux ſilence;
Il lui communique une ardeur
Pleine de paix ſans véhémence.

Quand on eſt pénétré de ce premier aiman,
Notre ame devient toute pure;
Le corps ne fait plus de tourment,
Tout ſéparé de la nature.

Ainſi que le Soleil par ſa vive clarté
Pénétre le corps diaphane;
De même en nous l'amour ſacré
Pénétre & bannit le profane.

Il faut donc pour un tems ſouffrir & ſoutenir
Le poids de notre corps fragile;
Dieu peut de notre ame bannir
Ce qui n'eſt ni pur ni tranquille.

Le cœur ſimple & tranquille épure enfin le corps
Et le reduit dans l'innocence:
Ce que ne peuvent nos efforts,
Se fait par la toute puiſſance.

Deux eſprits épurés, deux cœurs ſans mouvemens,
En ſe pénétrant s'illuminent;
Dégagés de tous ſentimens
(a) Rien de créé ne les termine.

Mais juſqu'à ce moment il faut ſe ſupporter,
Il faut reſſentir ſa miſere:
Soyez ſimple pour écouter
La voix d'un Époux & d'un Pere.

L'imparfait ſe perdra dans un ſacré repos,
Vous ne ſentirez que la grace:
L'amour pur par ſes doux pavos
Effacera toute autre trace.

(a) *Ou* Les biens créés ne les terminent.

Vous ne trouverez plus que Dieu dans votre cœur,
Toute l'humanité bannie;
Et ſur vous l'eſprit ſéducteur
N'étendra plus ſa tyrannie.

Votre cœur trop étroit ne ſauroit recevoir
Ce que l'amour lui communique;
Mais un jour le divin pouvoir
Vous le rendra béatifique.

Allez-donc ſimplement ſans crainte & ſans détour
Dans l'entier oubli de vous-même:
Dieu vous donnant le pur amour
Vous fera ſentir qu'il vous aime.

LIX.

Effets victorieux de l'Amour divin.

AIR: *Les Dieux comptent nos jours.*

AMOUR pur & divin, que rien ne peut éteindre,
Plus jaloux que l'enfer, & plus fort que la mort,
La chair, le monde, avec tout leur effort,
Amour, ne ſauroient te contraindre.

Perſécuté de tous il obtient la victoire;
Rien ne peut l'arrêter, ni ſoins, ni tems, ni lieu:
Il paſſe tout pour ſe joindre à ſon Dieu;
Amour, on ne veut pas te croire.

Les plus grands déplaiſirs, des eaux la multitude,
Ne t'éteindront jamais, divine CHARITÉ:
Dedans nos cœurs tu mets la vérité:
Amour, quelle eſt ta quiétude!

Ce ſont les paſſions qui troublent le doux calme
Que le divin amour opére au fond des cœurs;
Ce ſont elles qui comme ſéducteurs,
Amour, t'enlévent de notre ame.

C'eſt toi qui des péchés couvres la multitude ;
Dieu ne les connoit plus, ils ſont évanouis :
De notre cœur ſitôt qu'on te bannit,
Amour, on eſt en ſervitude.

Mais ce qui plus te nuit, eſt la prudence humaine ;
Elle ne peut ſouffrir une ſi noble ardeur :
Crains, me dit-elle, & laiſſe ta hauteur ;
Hélas, que tu me parois vaine !

Je conſerve chez moi cette troublante crainte,
Qui de la ſageſſe fut le commencement.
L'amour l'ouït ; & lui dit bruſquement :
J'en veux la fin ; ceſſe ta plainte.

Par la crainte, il eſt vrai, s'introduit la ſageſſe ;
Mais l'amour eſt ſa fin, ſa conſommation :
Laiſſe-moi là ; c'eſt mon élection :
L'amour ſait tenir ſa promeſſe.

C'eſt lui qui perd en Dieu, qui rend pure notre ame,
Il en détruit le mal, il y forme le bien ;
Sans lui je n'ai ni pouvoir ni ſoutien :
Amour, brûle-moi de ta flamme.

Qu'on appelle cent fois ma flamme audacieuſe ;
Je ne veux que l'amour, qu'il ſoit maître de tout :
S'il m'entreprend, pour en venir à bout
Lui ſeul ſuffit, je ſuis heureuſe.

LX.

Nulle liberté que dans l'Amour pur.

AIR : *Quoique vous ſoyez adorable.*

C'EST le pur amour qui m'engage :
Depuis qu'il me tient ſous ſa loi,
Je ne diſpoſe plus de moi ;
Je ſuis libre dans l'eſclavage.

Tant que l'on demeure à ſoi-même,
Une dure captivité
Nous ſouſtrait à la vérité:
Il n'eſt pas ainſi quand on aime.

Toujours libre, toujours contente,
On ne déſire rien pour ſoi:
Nous régnons avec notre Roi;
Et l'amour remplit notre attente.

Ah! que je plains le cœur de l'homme,
Qui cherche ailleurs quelques plaiſirs!
Rien ne peut remplir ſes déſirs:
Il eſt toujours comme en un ſomme.

Tous les plaiſirs ne ſont qu'un ſonge,
Qui ſéduiſent l'eſprit humain:
Ah! s'il goûtoit l'amour divin,
Il en connoîtroit le menſonge.

Mais ſe laiſſant toujours ſéduire,
En recherchant ce qui le perd;
Le bonheur qui lui fut offert,
Quoique grand jamais ne l'attire.

Hélas, que cette ame eſt à plaindre
Qui s'abandonnant à l'erreur,
Ne connoit pas le vrai bonheur,
Et ne tâche pas de l'atteindre!

Rien cependant n'eſt plus facile:
Tout conſiſte dans le vouloir,
Car Dieu lui donne le pouvoir,
Sitôt que ſon cœur eſt docile.

LXI.

L'Amour ſans crainte, mais non ſans humilité.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE ne connois plus que l'amour,
Je ne puis marcher par la crainte ;
Dès que j'habitai ſon ſéjour
De lui mon ame fut atteinte :
Si vous voulez quelqu'autre bien,
Cherchez-le & ne m'en dites rien.

Vous dites marcher ſûrement ;
Je n'entre point dans votre affaire,
Contente d'aimer purement
Je n'y connois point de myſtere :
Tout ce que je ſais c'eſt l'amour,
L'amour pur, l'amour ſans retour.

„ Craignez & tremblez de terreur,
„ Vous qui n'êtes rien que pouſſiere ;
„ Il faut qu'une ſainte frayeur,
„ Bien loin d'être ſi téméraire,
„ Vous occupe éternellement
„ De votre dernier jugement.

J'aime, & ne puis appréhender,
Amour, que de ne pas te plaire :
Je n'ai plus rien à demander,
L'amour me tient lieu de ſalaire :
L'amour fait mon contentement,
L'amour fait auſſi mon tourment.

„ Ne voyez-vous point votre erreur,
„ Qui d'un orgueil opiniâtre
„ Vous fait mépriſer la terreur,

„ Vous rend pire qu'un idolâtre ?
„ Ah ! quittez votre entêtement,
„ Et vous marcherez ſûrement.

Je ne mépriſe aucunement
La crainte chaſte & ſalutaire ;
Mais je ne puis faire autrement
Que de t'aimer, & laiſſer faire,
Divin Amour, ce que tu veux,
Ton vouloir nous rend bienheureux.

O vous qui voulez me troubler,
Vous n'y gagnerez que des peines :
Mon cœur ne ſauroit plus trembler,
Toutes vos paroles ſont vaines :
Je ne ceſſerai point d'aimer ;
Sur moi tâchez de vous calmer.

Tous vos ſoins ne peuvent avoir
Qu'une inquiétude frivole ;
Si vous ſaviez votre devoir,
Plus d'effet & moins de parole
Fixeroit votre empreſſement
Et vous rendroit parfait amant.

Si vous connoiſſiez comme moi
Notre pouvoir, notre miſere,
Marchant dans un eſprit de foi
Vous apprendriez ce myſtere :
L'humilité vient de l'amour,
C'eſt lui qui lui donne le jour.

Afin de pouvoir s'abaiſſer
Il faudroit être quelque choſe :
L'amour ne laiſſe pas penſer
Que du bien nous ſoyons la cauſe ;
Il nous retient dans notre RIEN,
Sans trouver en nous de ſoutien.

Il nous tient ſi petits, ſi bas,
Comme étant notre propre place :
Sans lui je ne puis faire un pas

Qu'il ne m'en faſſe voir l'audace,
M'abîmant juſqu'au plus profond
De l'horreur de mon mauvais fond.

Je ne puis rien faire qu'aimer,
L'amour eſt mon centre & ma vie :
Bien que l'on puiſſe me blâmer,
Et que chacun me porte envie,
Mon refuge eſt entre ſes bras,
Il ne les retirera pas.

Je me confie entierement
A ſon adorable conduite ;
Son feu ſera mon élément
Juſqu'au tems qu'il m'aura détruite :
Lors n'ayant rien en moi de MOI,
On n'y verra plus que mon Roi.

Conſerve qui voudra ſon MOI,
Je n'en ferai jamais de compte :
Je me repoſe ſur ſa foi ;
Et ſi ſon amour me ſurmonte,
Il contentera tous mes vœux,
M'anéantiſſant dans ſes feux.

Amour puiſſant, amour vainqueur,
Diſpoſez toujours de ma vie ;
Soyez le maître de mon cœur,
Puiſque je vous ſuis aſſervie :
Car je ne penſe nuit & jour
Qu'à vous témoigner mon amour.

LXII.

Excellence de l'Amour pur.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE voulus autrefois être victime ;
Et c'eſt le meilleur de tous les préſens :
Vous le futes pour effacer mon crime :
Vous préférez notre mort à l'encens.

Je veux parler de la mort à ſoi-même,
Qui s'opére par le renoncement :
C'eſt cette victime que mon Maître aime ;
On peut l'immoler en chaque moment.

Suivons toujours la Volonté Suprême ;
Et que le propre eſprit céde à la foi :
Ce n'eſt point autrement que l'on vous aime,
Qu'on obéit, Seigneur, à votre loi.

Aimer, ſouffrir, eſt la loi ſouveraine
Que mon Jéſus enſeigne à ſes enfans ;
Porter en paix la foibleſſe & la peine,
Mourir à l'eſprit auſſi bien qu'aux ſens.

Quand je livrerois mon corps à la flamme,
Sans le pur amour je ne ferois rien :
Si la charité ne remplit mon ame,
En vain je donne aux pauvres tout mon bien.

Quand je jeûnerois toute la ſemaine,
Quand chaque jour j'affligerois mon corps,
Sans la charité pure & ſouveraine,
Que je ferois, hélas, de vains efforts !

Quand j'aurois reçu le don des miracles,
Quand je tranſporterois les plus hauts monts,
Quand je rendrois chaque jour des oracles,
Sans amour j'imiterois les Démons.

Divin Amour, c'eſt toi que je reclame,
C'eſt toi qui m'inſpires la vérité :
Il n'eſt point ici-bas de pure flamme ;
Tout eſt renfermé dans la charité.

L'homme ainſi que l'airain ſouvent réſonne,
Vide au-dedans, au-déhors tout eſt bruit :
La charité à qui l'on s'abandonne,
Se tait ; ſon ſilence fait un grand fruit.

Divin Amour, je me livre ſans feinte,
Ah ! conduis-moi par la croix & la mort :
Lorſque d'amour notre ame eſt bien atteinte,
Le naufrage nous eſt un heureux port.

LXIII.

Généroſité du véritable Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſoupire, Seigneur, pour vos ſeuls intérêts ;
C'eſt ce qui conſume ma vie :
Je ne veux que ce qui vous plaît ;
De tout mon ame eſt affranchie.

Quand je vois les humains qui s'éloignent de vous ;
Mon cœur en ſouffre le martyre :
D'un Dieu ſi charmant & ſi doux
Oſe-t-on rejetter l'Empire ?

Mais ce Dieu, me dit-on, eſt un Dieu fort jaloux :
O que j'aime ſa jalouſie !
Elle nous bannit de chez nous,
Détruit notre mort par ſa vie.

Il eſt vrai, mon Seigneur, que vous voulez le cœur,
Tout entier & ſans nul partage :
Ce vouloir fait notre bonheur ;
L'amour-propre craint ſon dommage.

Que je ſerois content de le voir en tous lieux
Détruit par la toute-puiſſance !
Chacun brûleroit de vos feux ;
Et l'on vivroit dans l'innocence.

Mais l'homme eſt aveuglé ſur ſon propre bonheur ;
Il le met dans les choſes vaines :
Croyant trouver de la douceur,
Il trouve les plus rudes peines.

Nul n'eſt heureux ſans vous, ô mon Souverain Bien,
Étant la ſource des délices :
Hors vous on ne découvre rien,
Si ce n'eſt un amas de vices.

Si la ſeule vertu peut rendre l'homme heureux,
Le bien qui réſide en vous-même,
Eſt cent fois plus avantageux :
Et vous êtes le Bien Suprême.

Car la vertu chez moi ſe corrompt aiſément ;
En vous ſeul elle eſt toute pure :
Je la trouve là, cher Amant,
Sans la montrer à la nature.

Elle ſe nourriroit, & l'amour-propre auſſi,
De ſa plus ſublime excellence :
Son cœur par elle eſt adouci ;
Mais ce n'eſt rien qu'en apparence.

Sans pénétrer le fond, on s'amuſe au-déhors :
Dieu mépriſe ce qu'on eſtime :
On s'arrête à certains tranſports ;
Et l'on tend ſans ceſſe au ſublime.

Nous ſommes aſſurés, en nous tenant bien bas ;
Loin de monter, il faut deſcendre :
Mais le monde n'eſtime pas
Ce feu ſi caché ſous la cendre.

La flamme en s'élevant s'évapore à la fin :
Le feu enterré ſous la cendre,
Se conſerve juſqu'au matin ;
Dieu le voit & daigne le prendre :

Si l'on veut s'élever, il s'éleve encor plus ;
Il aime à combler la vallée :
Toute hauteur eſt un abus :
Heureuſe l'ame ravalée.

Qui ne s'eſtime plus, & qu'on mépriſe auſſi,
Qui, dans l'oubli de tout le monde,
N'a plus ni peine, ni ſouci,
La Majeſté de Dieu l'inonde.

Le monde n'eſt plus rien pour ce cœur généreux,
Si fort au-deſſus de lui-même ;
Et ce qui le rend très-heureux,
Eſt l'abjection plus extréme.

LXIV.

Glorieux martyre d'amour.

AIR : *Hélas Brunette mes amours !*

J'AI toujours voulu vous aimer,
Seul Auteur de ma flamme :
Tout mon cœur s'eſt laiſſé charmer ;
Vous enlevez mon ame :
Vous êtes mon Souverain Bien ;
Tout le reſte ne m'eſt plus rien.

Qui ne ſe livre pas à vous,
Eſt indigne de vivre ;
Il ignore le bien ſi doux,
Que l'on goûte à vous ſuivre :
Il cherche ailleurs quelqu'autre bien ;
En cherchant il ne trouve rien.

Celui qui vous cherche, Seigneur,
Vous trouve & vous poſſéde ;
Vous êtes le repos du cœur,
De ſes maux le remede :

Qui veut chercher quelqu'autre bien,
Hors de vous il ne trouve rien.

Ah, que c'eſt un bonheur parfait,
De ſe laiſſer conduire!
De ne vouloir que ce qu'il fait!
O glorieux martyre
Que celui que cauſe l'amour!
On s'y délecte chaque jour.

Plus l'amour devient épuré,
Et plus il nous conſomme:
Hors de là rien n'eſt aſſuré:
Mais lorſqu'il nous transforme,
Le cœur ne demande plus rien,
Poſſédant le Souverain Bien,

LXV.

Sacrifice de la raiſon à la foi.

AIR: *L'autre jour ma Cloris.*

MON Dieu, que la raiſon
Eſt une étrange choſe!
Le dangereux poiſon!
Que de maux elle cauſe!
Périſſe tout eſprit,
S'il n'eſt ſimple & petit.

Si je ſuis la raiſon
Je deviens infidelle,
Je n'ai que fiction;
Et ma pauvre cervelle
Me méne chaque jour
Loin du divin Amour.

Il me faut de mes ſens
Faire le ſacrifice;

Et mon entendement
Sera mon exercice,
Si le divin Amour
Ne le détruit un jour.

J'aime mieux de la foi
Suivre la route ſûre :
Que l'amour ſoit ma loi !
La raiſon en murmure :
Pour vaincre la raiſon
Je ſuivrai l'abandon.

O mon Unique Bien,
Seul Auteur de ma flamme,
Daigne être le ſoutien
De mon cœur, de mon ame ;
Ne me permets jamais
De faire un autre choix.

LXVI.

L'Amour eſt vain ſans l'eſprit de foi.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SOUVERAIN Donneur de tout bien,
Qui nous conduis, qui nous enſeignes,
Sans lequel nous ne pouvons rien ;
Ne permets pas que l'on dédaigne
Les Lumieres de ton Eſprit,
Ni ce que toi-même as produit.

L'homme jaloux de ſon honneur,
Met ſa gloire en ſa réſiſtance ;
Il croit que c'eſt manquer de cœur,
De ſuivre une humble obéiſſance :
Il préfere ſon jugement
Au ſalutaire abaiſſement.

Eſprit Saint, chaſſe de ſon cœur,
Par ton admirable lumiere,
Son vouloir toujours ſéducteur,
Et ſa raiſon toujours contraire
A cet eſprit de pure foi,
Qu'on ne peut avoir que par toi.

Si je ſoumets mon jugement,
Lors tu m'éclaires par ta grace;
Si je m'abîme en mon néant,
Sa clarté devient efficace:
Le voile qui couvroit mes yeux
Tombe, & m'ouvre un bien précieux.

Lors rempli de contentement,
Je me dis ſouvent à moi-même:
J'étois dans un aveuglement,
Qui m'ôtoit à celui que j'aime:
Pouvoit-il s'emparer d'un cœur
Qui chériſſoit ſa folle erreur?

Grand Dieu, que ne te dois-je point
Pour cette grace prévenante!
Ta lumiere qui vient à point,
Éclaire mon ame ignorante,
Et m'enſeigne en un même jour
Que ſans la foi vain eſt l'amour.

Ah, peut-on croire de t'aimer
Sans cette foi ſimple & docile!
Oſerois-je bien préſumer
De trouver en toi mon aſile,
Si je ne ſoumets mon eſprit
Ainſi que l'a dit Jéſus-Chriſt!

L'homme, pour ſoi-même flatteur,
Veut rendre ſa raiſon maîtreſſe,
Préférant l'eſprit ſuborneur
Aux préceptes de la Sageſſe;
Il ſe garde dans ſon entier,
Fuyant de l'amour le ſentier.

L'a-

L'amour veut le renoncement,
Et l'homme veut vivre à lui-même;
Il ſe trompe très-lourdement :
Non; ce n'eſt pas là comme on aime :
S'il a du goût de la ferveur,
C'eſt une trompeuſe ſaveur.

Ce goût n'eſt point la vérité;
L'ennemi peut le contrefaire :
Par là l'on vit en ſûreté,
Quoiqu'on ſoit à l'eſprit contraire;
Car jamais, ſans l'aveugle foi,
On ne peut plaire au divin Roi.

Que ne puis-je par mon diſcours
Montrer à l'homme ſa mépriſe !
Qu'il ſe trompe dans ſes amours,
Sitôt qu'il veut vivre à ſa guiſe!
Jamais ſans le renoncement
On ne peut aimer purement.

Qu'appelle-t-on mourir à ſoi,
Sinon mourir à ſes idées ?
Sans l'amour & la ſimple foi,
Toujours une ame eſt poſſédée
De la raiſon, du propre amour :
Ami, tu le verras un jour.

LXVII.

Conduite ſûre de la foi & de l'amour.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

O généreux amour qui s'oubliant ſoi-même,
N'a plus d'autre intérêt que celui de ſon Dieu !
Son obéiſſance eſt extrême;
On eſt ſoumis ſelon ſon feu.

Quand on aime beaucoup, c'eſt le Vouloir Supréme
Qui fait tout le bonheur d'un cœur bien épuré :
C'eſt ne ſavoir pas comme on aime,
Que de vouloir être aſſuré.

On marche ſûrement lorſque la foi nous guide ;
Car cette pure foi doit précéder l'amour :
Croyons-nous par un pas timide
Pouvoir l'atteindre quelque jour ?

Car l'amour & la foi juſqu'au Tout immuable
Peuvent ſeules conduire & l'eſprit & le cœur :
C'eſt par la paix inaltérable,
Que l'on parvient au vrai bonheur.

L'eſprit eſt repoſé loin des penſers frivoles ;
Le cœur par cette paix eſt comblé de plaiſirs :
La paix eſt ſilence & paroles ;
Elle amortit tous les déſirs.

L'amour pur & divin tranquilliſe notre ame ;
Elle perd en l'amour toute agitation :
Comme rien n'arrête ſa flamme,
Rien ne la met en action.

Son agir eſt repos, ſon action paiſible
En ſe laiſſant mouvoir à l'Eſprit ſouverain :
Repos, agir ; rien n'eſt pénible :
Tout ſe fait par l'attrait divin.

Ah ! ne réſiſtons plus à la voix toute aimable
D'Amour qui nous appelle, & veut s'unir à nous :
Craignons cette voix redoutable
Qui vient de ſon juſte courroux.

LXVIII.

Bonheur de la vie de foi.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévére ;*
ou, *Tu rèves toujours Silvie.*

SOYEZ content, mon cher Maître,
De nos vœux, de notre encens ;
Accordez-nous à tous d'être
A vous au-deſſus des ſens :
Celui qui ſuit le ſenſible,
Va toujours très-foiblement ;
Jamais à (*a*) l'inamiſſible
Il n'arrive ſûrement.

Vous voulez que l'on vous ſuive,
Par où vous avez marché,
Que par la mort on arrive,
Qu'on ſoit de tout détaché,
Que l'on aime la ſouffrance
Ainſi que la pauvreté :
C'eſt là l'unique ſcience
Qui donne la vérité.

Allons donc par la foi nue,
Et laiſſons les ſentimens :
Si la foi m'avoit perdue,
J'aurois mes contentemens ;
Ne me voyant plus moi-même,
Je n'aurois que des plaiſirs :
La perte en Dieu, quand on aime,
Doit combler tous les déſirs.

On vit dans ſon origine,
Comme un poiſſon dans la mer ;

(a) *Autrement* inacceſſible.

Là la puiſſance divine
Tire le doux de l'amer;
On ne trouve d'amertume
Que dans les fades douceurs:
Faiſons-nous cette coutume
De n'aimer que les douleurs.

C'eſt une douce habitude
Toujours aimer & ſouffrir:
Le tourment n'eſt jamais rude
A qui ſait à Dieu s'offrir
Nuit & jour en ſacrifice
Pour faire ſa volonté,
Qui regarde le ſupplice
Comme ſa félicité.

LXIX.

Ténèbres de la foi.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

POURQUOI vouloir connoître,
Et marcher par la foi?
Demandez à mon divin Maître,
Si c'eſt là l'amoureuſe loi.

De la foi ténébreuſe
Paroît-on faire cas?
Cette ame ſe dit amoureuſe;
Et pour moi je ne le crois pas.

L'amour ſans défiance
Eſt le parfait amour:
On cherche, on veut de l'aſſurance;
Et l'on ne marche qu'en plein jour.

Si ſe laiſſer conduire,
Prouve quelle eſt la foi;

C'eſt auſſi ſe laiſſer ſéduire
Que de s'en rapporter à ſoi.

C'eſt à Dieu qu'on ſe donne:
Lui ſeul conduit les pas
De qui ſimplement s'abandonne,
Sans s'appuyer ſur d'autres bras.

On veut que Dieu conduiſe
Par un certain chemin,
Et que ſon Eſprit ſe reduiſe
A ſuivre en tout l'eſprit humain.

Je me ſuis fait des règles;
Ah! je les veux garder:
Le Soleil ſur moi comme à l'aigle
Fera ſes clairs rayons darder.

Par une voie obſcure
Je ne ſais où je vas:
Il faut marcher à l'avanture,
Sans voir où l'on poſe le pas.

Ce Dieu qui me commande,
Le ſait bien mieux que vous:
La confiance qu'il demande,
Eſt quelque choſe de bien doux.

On cherche la lumiere,
Et mille faux brillans,
Qui font retourner en arriere
Lorſque l'on ſe croit fort avant.

Le cœur qui ſe confie
Aux mains du Tout-puiſſant,
Et qui jamais ne ſe défie;
Arrivera très-promptement.

Oui la raiſon nous trompe,
L'amour propre ſéduit:
On voudroit aller avec pompe,
Et ne marcher jamais de nuit.

Marche-t-on en ténèbres,
Quand on ſuit Jéſus-Chriſt ?
Cette lumiere ſi célébre
Éclaire en ſecret notre eſprit.

LXX.

Obſcure nuit de la foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUI peut ſe regarder encore,
Eſt bien loin de ton pur amour :
O Verbe que mon cœur adore,
Deviens ma lumiere & mon jour.

Lorſque ta lumiere nous guide,
Elle fait abhorrer le MOI :
D'un pas hardi & non timide,
On ſuit le chemin de la foi.

On ne veut plus de connoiſſance ;
On marche dans l'obſcure nuit :
On ne veut plus d'autre ſcience,
Qu'être pauvre avec Jéſus-Chriſt.

L'homme qui s'aime trop ſoi-même,
Regarde s'il met bien ſes pas :
Celui qui t'aime pour toi-même,
En marchant n'y regarde pas.

Il te regarde & te contemple
Sans vouloir plus penſer à ſoi :
Au-déhors il ſuit ton exemple ;
Au-dedans l'amoureuſe loi.

Je jure pour toute ma vie
De ne plus marcher autrement :
Si ma déroute en eſt ſuivie,
Je m'immole à ton châtiment.

Si tu voulois me faire grace,
C'eſt un pur don de ta bonté :
Je veux que tu te ſatisfaſſes
Au tems & dans l'éternité.

LXXI.

La foi aveugle & nue.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CELUI qui met la main à la charrue,
Et retournant d'un déſir curieux
Sur ſon chemin y recourbe ſa vue,
Ne peut entrer au Royaume des Cieux.

Tout retour vient de l'amour de ſoi-même;
La crainte ne vient que du propre amour :
On ignore ſi le Vouloir Supréme
Nous conduira ſans péril, ſans détour.

Je ſais que le vouloir divin ſe cache,
Que ſon ſentier diſparoît à nos yeux ;
Il veut que l'on le ſuive ſans qu'on ſache
S'il eſt content, s'il doit nous rendre heureux.

Aveugle foi, que tu cauſes de peine,
Nud abandon tu t'armes de rigueur.
Je cherche à voir ; & ma recherche eſt vaine ;
Tu te dérobes ſans ceſſe à mon cœur.

Pourquoi en uſes-tu de cette ſorte
Divin Amour ? „ J'aveugle mes amans :
„ Je veux voir leur confiance ſi forte
„ Que l'intérêt ſoit banni pour tout tems.

„ Je veux qu'on m'aime ſi fort pour moi-même,
„ Qu'on ne s'occupe que de mon plaiſir :

„ Penſer à ſoi, oſer dire qu'on aime,
„ C'eſt ſe tromper, c'eſt s'aimer, c'eſt mentir. "

Tu me promis, ô mon cher petit Maître,
Des cœurs dignes de t'être un jour offerts;
Où ſont ces cœurs? Je les ſens diſparoître:
Eſt-ce le fruit des maux que j'ai ſoufferts?

On s'abandonne aux nochers deſſus l'onde;
On ne veut point s'abandonner à toi;
On préfére, ô Vérité ſans ſeconde,
Son propre ſens à l'immuable foi.

As-tu jamais conduit au précipice,
Qui te ſuivant ſe ſont vus égarés?
L'homme à ſon Dieu ne rend jamais juſtice;
Il reſte ingrat, malgré tant de bontés.

LXXII.

S'anéantir devant Dieu.

AIR: *On n'aime plus dans nos forêts.*

SOUVIENS-toi de ces ſept Eſprits
Qui ſont toujours devant ton trône,
Étant de tes beautés épris,
Et qui jamais ne t'abandonnent:
Fais, fais, ô Seigneur des Seigneurs,
Qu'il en ſoit ainſi de nos cœurs.

Qu'avec un reſpect amoureux
Nous ſoyons tous en ta préſence,
Comme ces Eſprits bienheureux,
Adorant ta haute-puiſſance.
Que ce ſilence eſt éloquent
Qui les abîme en leur néant!

Devant la Majeſté de Dieu
Ils ſont preſque reduits en cendre;

Ils ſont comme flammes de feu :
C'eſt ainſi que l'on doit entendre
Ce que le Prophête en a dit ;
Mon eſprit en eſt interdit.

Comment pouvoir les imiter,
Chers compagnons de ma miſere ?
Seroit-ce en tâchant de porter
L'état brillant de leur lumiere ?
C'eſt en nous anéantiſſant
Auprès de ce Dieu tout-puiſſant.

LXXIII.

L'Amour impitoyable contre le moi.

AIR : *La bergere Nanette.*

O PUISSANCE Suprême !
Le ſouverain bonheur
Eſt, lorſque l'on vous aime,
De perdre en vous ſon cœur.
Que la divine Sageſſe
Soit la richeſſe
De ſon fidele amant,
Qui ne vit qu'en mourant.

Heureux qui ſe renonce,
Et ne vit que pour vous !
Il rit lorſqu'on annonce
Que le trépas eſt doux.
Il ſent bien que la juſtice,
Par ſon ſupplice,
Veut tout ſon payement,
Sans tarder un moment.

Suivant de la nature
Le vain contentement,

La mort n'eſt qu'en peinture,
Et le renoncement :
Mais lorſque tout on délaiſſe,
Que d'allégreſſe !
On trouve dans ſon Dieu
Son plaiſir & ſon jeu.

Je veux vous faire entendre,
O mon très-cher Enfant,
Quoique mon cœur ſoit tendre,
Qu'il ne peut cependant
Vouloir que le ſacrifice,
Que la juſtice,
Dont vous goûtez l'attrait,
Vous gouverne à jamais !

L'amour impitoyable
Ne ſe contente pas
D'un amour raiſonnable ;
Il veut un vrai trépas :
Il veut que ſon feu diviſe,
Brûle & détruiſe
Tout ce qui n'eſt point lui,
Arrachant tout appui.

Oui, mon Dieu vous appelle
A la deſtruction :
Si vous êtes fidele,
Ce Seigneur de Sion
Vous choiſira pour lui-même.
Lorſqu'il nous aime
Il ne pardonne rien :
Et c'eſt là notre bien.

Jamais il ne pardonne
A qui vit ſous ſa loi ;
Et lorſqu'on s'abandonne
Il montre qu'il eſt Roi :
Il fait commander en maître,
Détruit notre être,

Le transformant en ſoi
Par l'amour & la foi.

Vous ſerez ſes délices,
Quand vous ne ſerez plus ;
Le feu de la juſtice
Lors ſera ſuperflu.
La Juſtice ne tourmente,
Dans ſon amante,
Que le MIEN & le MOI,
Qui ſe perd par la foi.

LXXIV.

Perte de tout dans le néant.

AIR : *Mon cher troupeau.*

SOUVERAIN Maître de mon ame,
Auteur de ma félicité,
Grand Dieu que ſans fin je reclame,
Enſeigne-moi ta vérité.

Tu m'apprens que le Tout Immenſe
Veut opérer ſur le néant ;
Et que la parfaite ſcience,
Eſt de te ſervir en enfant.

Nul ſoin ni ſouci de ſoi-même
Ne doit remplir l'homme de bien :
O Dieu, le cœur qui vraîment t'aime,
T'adore & reſte dans ſon rien.

Il ne peut penſer qu'à ta gloire ;
Tout le reſte eſt indifférent :
Sans en occuper ſa mémoire,
Il reſte ſimple en ſon néant.

O divin Amour que j'adore,
Que ton feu conſume mon cœur ;

Si je puis déſirer encore,
Ce n'eſt que pour ton ſeul honneur.

Ma volonté toute perdue
Ne trouve en ſoi aucun penchant;
Et plus ton amour la dénue,
Plus tout devient indifférent.

Eh, quelle eſt cette indifférence!
Je n'en connois rien, mon Seigneur:
Je ne veux, déſire & ne penſe;
Car tout ſe perd avec mon cœur.

LXXV.

Bonheur du néant.

AIR: *La jeune Iris*: ou, *les folies d'Eſpagne.*

HEUREUX néant pour qui mon cœur ſoupire,
Quand ſerons-nous tous réunis en toi?
On diſcerne le meilleur & le pire;
On ne marche point par l'aveugle foi.

Le bien n'eſt bien qu'autant qu'il te peut plaire,
Divin vouloir donnant à tout le prix:
Ce bien qu'on cherche eſt pour nous ſatisfaire:
Pour le vrai bien on n'a que du mépris.

Dans le néant gît la vraie Sageſſe;
C'eſt par le RIEN qu'on ſe perd dans le TOUT:
C'eſt où la pauvreté devient richeſſe;
C'eſt où l'immenſe eſt ſans borne & ſans bout.

Du pur néant Dieu fait les grandes choſes:
Nous l'empêchons par notre activité;
Loin de paſſer dans la Cauſe des cauſes,
On ſe fixe dans ſa capacité.

Pour un faux bien on perd le bien immenſe:
Dieu ne détruit ce qui ſe fait par nous

Que pour nous inſtruire à la dépendance :
Il faut aimer l'amer comme le doux.

Sitôt que je parle à mon divin Maître,
C'eſt afin qu'il nous réduiſe au néant :
C'eſt du néant qu'il a tiré notre être,
C'eſt par lui qu'on vit au nouvel Adam.

Sans le néant, eſclave du vieil-homme,
On vit & l'on ne ſubſiſte qu'en ſoi :
Il faut perdre notre premiere forme ;
Et pour la perdre, il faut marcher en foi.

Il ne s'agit pour nous d'aucune choſe :
Ce n'eſt pas en pratiquant certain bien
Que l'on arrive à la Premiere Cauſe ;
Mais en ne voulant & n'étant plus rien.

LXXVI.

Sainte Solitude.

AIR : *Dans ces déſerts paiſibles.*

AIMABLE ſolitude
A l'écart du monde & du bruit,
Divine quiétude,
Silence, pareil à la nuit !

Heureux qui te poſſéde,
Et qui goûte tes doux appas,
De tous maux le remede !
Malheureux qui ne t'aime pas !

C'eſt la béatitude,
D'être cœur à cœur avec Dieu :
Là nulle inquiétude
Ne trouble la paix de ce lieu.

LXXVII.

Divine ſolitude de l'ame quitte du moi.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

TOI qui remplis le cœur de ton plus pur amour,
O puiſſant Dieu, ſource de vie,
Fais que la ſuperbe en ce jour
Des cœurs ſoit à jamais bannie !

J'appelle vanité tout ce qui n'eſt pas Dieu :
Renonçons donc à toute choſe.
Qui ne brûle pas de ſon feu,
Jamais en ſon ſein ne repoſe.

Le repos de l'amour eſt un parfait repos ;
Tout le reſte eſt inquiétude :
C'eſt en lui qu'on trouve à propos
Le vrai bien & la ſolitude.

Dieu fut dans le repos de toute éternité :
Repos, qu'on trouve en toi de charmes !
Dieu nous donne la verité ;
Et tu diſſipes nos allarmes.

Dieu, ſolitaire en ſoi, goûtoit ſeul ſon bonheur :
Il m'appelle à la ſolitude :
Après cette inſigne faveur,
Où ſeroit mon inquiétude !

Solitaire repos, doux centre de mon cœur !
En toi je trouve mon principe :
Par toi j'imite mon Seigneur ;
A ſon bonheur je participe.

Tu me l'as dit ſouvent, qu'il faut te reſſembler :
Je dois être ſimple & paiſible ;

En moi tes vertus raſſembler :
Rends donc mon cœur inacceſſible.

O ſolitaire paix qu'on goûte en ſon néant !
Tu ne peux être interrompue :
Le tumulte eſt avec le grand ;
Et non au cœur qui ſe dénue.

Si je mépriſe tout, ſi je quitte le MOI ;
Mon ame eſt lors en ſolitude :
Vide de ce qui n'eſt pas toi,
Rien ici ne me paroit rude.

O ſilence profond qu'on trouve dans le RIEN !
On vit dans la pure innocence,
Sans diſcerner ni mal ni bien ;
Notre force eſt la patience.

C'eſt là que l'on reçoit les traits du pur amour ;
Et que le Verbe parle en l'ame :
C'eſt dans ce bienheureux ſéjour,
Qu'on eſt conſumé de ſa flamme.

Mais c'eſt un feu caché qu'on ne diſcerne plus ;
Il n'y paroit point d'étincelle :
L'ame ne voit rien que Jéſus,
Qui rend ſon amour éternelle.

Dieu ſolitaire en ſoi, donne à ſes vrais amans
Cette ſolitude profonde,
Qui les met au-deſſus des tems,
Comme s'ils étoient ſeuls au monde.

LXXVIII.

Témoignage de l'adoption divine.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

Nous portons un doux témoignage,
Dans le centre de notre cœur,
De l'adoption, du partage
Qui nous vient de notre Sauveur :
Qu'avantageux eſt l'héritage
Qui nous cauſe un ſi grand bonheur !

Ce témoignage eſt en nous-mêmes,
Sitôt que nous ſommes Chrétiens :
Il ſe conſerve ſi l'on aime
Dieu comme l'Auteur de tous biens ;
Et ſi ſa volonté ſuprême
Nous affranchit de tous nos liens.

Le péché qui nous défigure,
Le dérobe de notre cœur ;
On ne ſent plus que la nature,
Et l'on ſuit ſon aveugle erreur :
C'eſt alors que la créature
Se ſépare de ſon Seigneur.

Celui qui conſerve la grace,
Et qui ſe livre au pur amour,
En conſerve toujours la trace :
Plus ſon amour eſt ſans détour,
Il peut s'aſſurer ſans audace
Que Dieu fait en lui ſon ſéjour.

Témoignage plein de délice
Que tu nous ès avantageux !
Changeant en douceur le ſupplice,
C'eſt toi ſeul qui remplis nos vœux :

On

On n'a plus qu'un ſeul exercice ;
C'eſt celui d'un cœur amoureux.

L'amour réunit toute choſe ;
Et c'eſt le point eſſentiel :
C'eſt où notre cœur ſe repoſe ;
C'eſt ce ſaint & ce doux ſommeil
Qu'on goûte en la Premiere Cauſe,
Qui procure un bien ſans pareil.

Là la peine n'eſt donc plus peine,
On ne compte plus les travaux ;
C'eſt où la Bonté Souveraine
Adoucit tous les plus grands maux ;
C'eſt là qu'il briſe notre chaîne,
Et donne un tranquille repos.

LXXIX.

Enfance Chrétienne.

AIR : *Que fais-tu bergere ?*

TROP heureuſe enfance,
Ta naïveté
Unit l'innocence,
Et la liberté :
Par toi la nature,
Féconde en plaiſirs,
Devient ſimple & pure
Aux cœurs ſans déſirs.

O ſombres bocages,
Doux chant des oiſeaux ;
Collines, villages,
Vallons, prés, ruiſſeaux !
O fleurs que déploye
La terre au printems !

Vous verſez la joie
Aux cœurs innocents !

Tout rit, tout eſt charmes
A qui ne veut rien ;
Il a ſans allarmes
L'Univers pour bien :
La terre fleurie,
Le Ciel azuré,
Et tout raſſaſie
Un cœur épuré.

Tendres violettes,
Gazons renaiſſants !
Au ſon des muſettes
Agneaux bondiſſants,
Je bondis de même :
Mon cœur enflammé
Dans tout ce qu'il aime
Voit ſon Bien-aimé.

SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXX.

Oraiſon de Contemplation.

AIR : *Toute la nuit j'ai la puce à l'oreille.*

Vous m'enſeignez, ô mon Souverain Maitre,
A purement vous aimer & connoître
Par le moyen de la ſimple oraiſon,
Qui doit bannir notre propre raiſon.

Dès le matin, ſitôt que je m'éveille,
Je vous contemple, ô Beauté ſans pareille,
Et je ſens bien que poſſédant mon cœur
Vous l'animez d'une nouvelle ardeur.

Le ſoir auſſi, quand le Soleil ſe couche,
Dieu de nouveau par ſes attraits me touche;
M'éveillant même au milieu de la nuit,
Pour m'enſeigner en ſecret & ſans bruit.

Quand on eſt pris de la Beauté Suprême,
Plus on connoit, plus on la goûte & l'aime;
Le cœur rempli ne trouve plus de lieu
Pour contenir autre choſe que Dieu.

LXXXI.

Cantique intérieur & ſans bruit.

AIR *nouveau.*

CHANTE mon cœur, & mon amour;
Tais toi ma langue,
Dieu ne veut point de ta harangue:
Chante mon cœur, & mon amour,
Quoiqu'en ſilence;
Ton cantique eſt plein d'éloquence.

Chante mon cœur, & mon amour;
Ce Dieu que j'aime
Connoit aſſez l'ardeur extrême
De mon cœur & de mon amour;
Dans le ſilence
Ton cantique eſt plein d'éloquence.

Chante mon cœur, & mon amour;
Que tout ſe taiſe,
Puiſque nos diſcours lui déplaiſent;
Chante mon cœur & mon amour;
Car la parole
N'a qu'un diſcours foible & frivole.

Chante mon cœur, & mon amour;
Que le ſilence
Soit déſormais ton éloquence!
Chante mon cœur, & mon amour;
Que ta ſcience
Soit de ne parler qu'en ſilence!

LXXXII.

La Parole intérieure.

AIR : *Le beau berger Tirſis.*

AMOUR pur & divin,
J'entends bien ton langage ;
Qu'il différe de l'humain !
Et c'eſt un grand avantage.
Ma bouche ſoyez ſage,
Mon cœur eſt en ſa main.

O ſilence profond
Du cœur & de la bouche !
Dieu poſſédant notre fond
Rien d'ici bas ne nous touche.
Je ſuis comme une ſouche ;
C'eſt lui qui vous répond.

Je ne ſens plus d'eſprit ;
Et ſi je paroîs folle
Je n'en ai aucun dépit :
Tout ce qu'on me dit s'envole,
Je n'ai plus de parole :
Mon Maître me l'A DIT.

LXXXIII.

L'Ame ravie de la beauté de Dieu.

AIR : *Nouveau.*

QUE chacun chante
A ton honneur !
Ta beauté m'enchante

Et ravit mon cœur.
Que chacun chante
A ton honneur!

Que chacun t'aime,
Mon divin Roi!
Quel plaiſir extréme
De n'aimer que toi!
Que chacun t'aime,
Mon divin Roi!

Ton eſclavage
Eſt liberté;
On eſt au large,
En captivité:
Ton eſclavage
Eſt liberté.

Que ton langage,
Plein de douceur,
Eſt l'heureux partage
Qui charme mon cœur!
Que ton langage,
Plein de douceur!

Eſſence nue,
Vous m'enchantez;
L'ame eſt éperdue
De tant de beautés:
Eſſence nue,
Vous m'enchantez.

LXXXIV.

Réſolution d'aimer Dieu.

AIR : *Je ne ſuis plus volage.*

JE ne ſuis plus volage,
Mon cœur a fait un choix ;
Je veux que mon jeune âge
S'écoule ſous ſes loix :
Mon plaiſir eſt extrême ;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Avec un vain myſtere
Je cachois ma langueur ;
Je ne veux plus me taire
Dieu poſſéde mon cœur :
Mon bonheur eſt extrême ;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je vivois en contrainte,
Voulant cacher mon feu ;
Je faiſois quelque plainte
Aux échos de ce lieu :
Mon bonheur eſt extrême ;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je veux que chacun ſache
L'objet de mon amour ;
La beauté qui m'attache
Me charme chaque jour :
Mon bonheur eſt extrême ;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

LXXXV.

Bonheur à aimer Dieu.

AIR : *Un berger tendre & ſincere* ;
ou, *Branle de Mets.*

UN amour tendre & ſincere
S'eſt emparé de mon cœur ;
Mon Dieu ſeul en eſt l'auteur
Je n'en fais pas un myſtere :
L'amour m'occupe aujourd'hui,
Je ne veux penſer qu'à lui.

J'abandonne ma houlette,
Je ne puis ſouffrir mon chien,
Mon troupeau ne m'eſt plus rien ;
Je vais dans une retraite :
Mon Dieu m'occupe aujourd'hui
Je ne veux ſonger qu'à lui.

Éloigné de tout le monde
Je ſuis ſeul avec mon Dieu ;
Il me brûle de ſon feu,
Et ma paix eſt ſans ſeconde :
Mon Dieu fait tout mon bonheur,
Lui ſeul poſſéde mon cœur.

Quoique le monde nous flatte,
Son diſcours eſt ſuborneur ;
Donnons à Dieu notre cœur :
Notre ame ſans être ingrate,
Ne peut chercher hors de lui
De la force & de l'appui.

N'eſt-ce pas une folie
De lui refuſer ſon cœur ?
Lui ſeul fait notre bonheur,

Je lui conſacre ma vie :
Mon Dieu triomphe aujourd'hui ,
Je ne veux chanter que lui.

Conſacrons-nous à ſa gloire ,
Laiſſons le propre intérêt ;
N'aimons que ce qui lui plaît ,
De tout perdons la mémoire :
Mon Dieu triomphe aujourd'hui ,
Je ne veux chanter que lui.

LXXXVI.

Dieu ſeul aimable.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour.*

CELUI qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour
Méritoit le mieux cette gloire :
Mon cœur me le dit nuit & jour ,
Mon eſprit ſe plaît à le croire.

Celui que j'aime eſt Dieu, juſte, grand, ſaint, puiſſant ;
On ne comprend point ſa richeſſe ;
Son être pur , indépendant ,
Eſt la ſource de la ſageſſe.

Pourrois-je encore aimer quelque choſe avec lui !
Mon cœur en ſerois-tu capable !
Grand Dieu , je le jure aujourd'hui ,
Je ne trouve que vous d'aimable.

LXXXVII.

Aimer Jéſus conſtamment.

AIR : *La bergere Nanette.*

JÉSUS eſt ma richeſſe ,
Jéſus eſt mon ſoutien ;

Il eſt ma fortereſſe,
Il briſe mon lien :
A lui ſeul je m'abandonne,
Et je lui donne
Mon eſprit & mon cœur ;
Car il eſt mon Sauveur.

Dans ma tendre jeuneſſe
Je le choiſis pour Roi,
Méme dans ma foibleſſe
Il a pris ſoin de moi.
O Seigneur en quoi j'eſpére,
Mon divin Pere,
O mon unique Bien,
Prends pitié de mon rien.

Je veux toute ma vie
Le choiſir pour Epoux,
Et n'avoir d'autre envie
Qu'aimer un Dieu ſi doux ;
Et que jamais la molleſſe,
Ni la foibleſſe,
Ne le faſſe offenſer,
Même ſans y penſer.

LXXXVIII.

L'Amour, agiſſant envers l'homme.

AIR : *La bergere Célimene.*

L'AMOUR pur fit mes délices,
L'amour fit mes déplaiſirs,
L'amour cauſe mes ſupplices,
L'amour fait tous mes plaiſirs :
Il fait mes ſeuls exercices
Et le but de mes déſirs.

L'amour a pour moi des charmes,
L'amour eſt plein de rigueurs ;
L'amour cauſe des allarmes,
L'amour a mille douceurs ;
L'amour fait verſer des larmes,
L'amour enchante les cœurs.

L'amour fait & rendre eſclave,
Et remettre en liberté ;
Il nous blanchit & nous lave,
Il donne la pureté ;
Bien ſouvent l'amour nous brave,
Et fuit par légéreté.

Il eſt foible, il ſe mutine,
Il paroît même jaloux :
Il rend l'ame libertine,
Puis l'écraſe ſous ſes coups :
Bien ſouvent il la domine,
Et rien ne paroît plus doux.

Lorſqu'il ſe met en colere,
Il vient pour nous rechercher :
Il fait alors comme un pere,
Il ne veut pas nous fâcher ;
Lorſque l'amour déſeſpére,
Alors il nous eſt plus cher.

Ah ! combien prend-il de formes,
Se déguiſe en cent façons ?
Il abaiſſe, il nous transforme,
Il nous donne des leçons
De quitter ce que nous ſommes
Pour nous prendre aux hameçons.

Eh, qui voudroit s'en défendre
En auroit-il le pouvoir ?
Il eſt ſévere, il eſt tendre ;
Il tâche à nous décevoir.
Ah, quel bonheur de ſe rendre,
Et de ſuivre ſon vouloir !

LXXXIX.

Solitude heureuſe : malheur des hommes.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature ;* ou, *Si vous me permettez de vous voir à toute heure.*

QUE mon cœur eſt content auprès de ce que j'aime,
Et que je ſuis heureux dans mon malheur extrême ;
Puiſque tous mes travaux me donnent plus de lieu
D'aimer, & de jouir en ſecret de mon Dieu !

Je le poſſéde ſeul dans un profond ſilence,
Je me nourris de foi, d'amour & d'eſpérance ;
Et lorſque les mortels me croyent malheureux,
Je poſſéde un tréſor qui réjouit les Cieux.

On ne vous connoit point, ô Bonté Souveraine,
On ne vous aime point : c'eſt ce qui fait ma peine.
Ah, que l'homme eſt ingrat qui loin de vous chercher,
S'amuſe aux faux plaiſirs, & s'en laiſſe toucher !

Une vaine beauté, certain honneur frivole,
Lui font quitter ſon Dieu, mépriſer ſa parole,
Courir avec viteſſe à tout ce qui le perd,
N'enviſageant jamais tout ce qu'il a ſouffert.

XC.

Jéſus la joie de l'ame.

AIR : *Creuſons nous un tombeau.*

JESUS eſt mon Sauveur,
Ah, que pourrois-je craindre !
Calme-toi donc mon cœur,

Et ceſſe de te plaindre :
Jéſus eſt mon Sauveur,
Ah, que pourrois-je craindre !

Revenez, mes plaiſirs,
Et mes chants d'allégreſſe :
Taiſez-vous mes ſoupirs,
Eloignez-vous triſteſſe,
Revenez mes plaiſirs,
Et mes chants d'allégreſſe.

Jéſus eſt tout mon bien,
Jéſus me rend contente :
Jéſus eſt mon ſoutien,
Mon eſpoir, mon attente.
Jéſus eſt tout mon bien,
Jéſus me rend contente.

Jéſus eſt mon tréſor,
Mon bonheur, ma richeſſe :
Sa force eſt mon ſupport,
L'appui de ma foibleſſe.
Jéſus eſt mon tréſor,
Mon bonheur, ma richeſſe.

En voyant ſa grandeur,
Je vois mieux ma baſſeſſe :
Son ſouverain bonheur
Diſſipe ma triſteſſe.
En voyant ſa grandeur,
Je vois mieux ma baſſeſſe.

O tranſport amoureux,
Qui nous ôte à nous-mêmes ;
Et qui nous rend heureux,
En perdant ce qu'on aime !
O tranſport amoureux,
Qui nous ôte à nous-mêmes !

On trouve le vrai bien
En ſe quittant ſoi-même :
Quand on ne veut plus rien,

On a tout ce qu'on aime.
On trouve le vrai bien
En ſe quittant ſoi-même.

Se haïr, aimer Dieu,
Ne vouloir que lui plaire,
C'eſt avoir en tout lieu
L'unique néceſſaire.
Se haïr, aimer Dieu,
Ne vouloir que lui plaire.

XCI.

Quitter tout pour trouver Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau :* ou, *Réveillez-vous.*

ENFIN je n'ai plus de muſette,
Je quitte mon chien, mon troupeau :
Amis, dedans cette retraite
M'occupe un objet bien plus beau.

Je quitte les plaines fertiles,
J'ai choiſi loin de cet hameau
Des déſerts affreux & ſtériles ;
Je n'irai plus deſſous l'ormeau.

Mon troupeau languit dans la plaine,
Je ne ſaurois plus y ſonger :
Je te le donne, Célimene.
Que je ſuis content de changer !

Dans mon délaiſſement extrême,
Je n'ai plus rien à ménager :
Comment, m'étant quitté moi-même,
Pourrois-je de lui me charger ?

J'ai tout gagné quittant le monde,
Je ne fus jamais plus heureux :

Je n'ai rien ; chez moi tout abonde :
De Dieu ſeul je ſuis amoureux.

XCII.

Aimer Dieu ſans égard au monde.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

VOUS l'avez bien voulu,
Seigneur, que je vous aime.
Si ma peine eſt extrême,
Si je (*a*) leur ai déplu,
Qu'on m'accuſe à vous-même :
Vous l'avez bien voulu.

Comment ne l'aimer pas
Cet Epoux de mon ame ?
Il me trouble, il me calme
Par ſes divins appas,
En ſecret il m'enflamme,
Comment ne l'aimer pas ?

Qu'il poſſéde mon cœur
En dépit de l'envie !
Je lui ſuis aſſervie,
Lui ſeul fait mon bonheur :
Je veux toute ma vie
Qu'il poſſéde mon cœur.

(*a*) Aux gens du monde.

XCIII.

L'Amour ſans retour ſur ſoi.

AIR : *Je ne connoiſſois point l'Amour.*

JE ne connoiſſois point l'amour,
Grand Dieu, tu me l'as fait connoître :
Je ne ſais pas, mon divin Maître,
Si (a) je dois eſpérer, que tu m'aimes à ton tour.

Je m'abandonne à ton vouloir,
Souverain Auteur de ma flamme,
Diſpoſe toujours de mon ame :
Tout diſparoit chez moi, tout céde à ton pouvoir.

Chaque jour tu me fais des loix,
D'autant plus douces que nouvelles,
Quelqu'un les appelle cruelles :
Sur le doux, ſur l'amer, je ne fais aucun choix.

Le véritable amour n'a d'yeux
Que pour voir la Beauté Suprême,
Non pour s'enviſager ſoi-même :
Amour pur & divin, que tu m'ès gracieux !

XCIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je m'apperçois ſans ceſſe.*

JE ne pourrois me plaindre,
Si tu voulois éteindre

(a) *Ou*, ſi réciproquement tu m'aimes à ton tour.

De

Des ſentimens tendres & doux :
Diſpoſe de moi, cher Époux.

Si je veux quelque choſe,
Ou ſi je me repoſe
Autre part qu'en ton pur amour ;
Je me crois indigne du jour.

Si je veux pour moi-méme,
C'eſt une erreur extrême :
Je dois tout laiſſer à mon Roi,
Et n'agir plus que par la foi.

Je ſuis une orgueilleuſe,
Qui me rends malheureuſe
Si je veux agir autrement
Que par l'entier renoncement.

Loin de celui que j'aime
Ma douleur eſt extréme :
C'eſt un défaut dans mon amour ;
Car je dois aimer ſans retour.

Si mon Dieu m'abandonne,
Tout mon MOI je lui donne :
Je déſire juſqu'à la mort
M'abandonner du tout au ſort.

Tu vois le fond de l'ame,
O Dieu que je réclame ;
Tu dois corriger mes diſcours,
Et non pas mes chaſtes amours.

XCV.

Aſpiration de l'ame languiſſante d'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

ADORABLE Époux de mon ame,
Toi qui poſſédes tout mon cœur,

Qui connois bien quelle eſt ma flamme,
Tu peux croître encor ſon ardeur.

Tout m'eſt doux lorſque mon cœur t'aime,
Sans appréhender la douleur:
Je me livre au ſupplice même,
Afin de te plaire, Seigneur.

Objet dont mon ame eſt ravie,
Qui poſſédes ſeul tous les biens,
Il ne me reſte que la vie;
Tu pourrois brifer tous mes liens.

Je ne déſire aucune choſe,
Sinon ta ſainte volonté:
Fais qu'en elle je me repoſe,
En adorant ta vérité.

Mes ſens, mon eſprit ſe conſomme,
Victime de ton pur amour:
Acheve, détrui ce vieil-homme;
Daigne faire en moi ton ſéjour.

Digne objet de ma complaiſance,
Auquel tout mon cœur eſt ſoumis,
Je me vois reduite au ſilence;
Et c'eſt tout ce qui m'eſt permis.

Cette grandeur incomparable
M'abîme juſqu'en mon néant,
Cette majeſté qui m'accable
Me laiſſe dans l'étonnement.

Ainſi qu'un enfant je bégaie,
N'ayant rien à dire de toi:
Dans mon ſilence je m'égaie
A faire quelque hymne à mon Roi.

Ces vers, que mon ame innocente
Oſe offrir à ſon Créateur,
Me tranſportent quand je les chante;
Ils ſoulagent ſouvent mon cœur.

XCVI.

Amour de reconnoiſſance, & pur.

AIR : *Hélas Brunette, mes amours.*

TOUS ſont obligés de t'aimer,
Je le ſuis davantage ;
Cent fois tu m'as ſçu délivrer
D'un mortel eſclavage :
Mon petit-Maître, mon Amour,
Que j'expire en toi chaque jour !

Tu m'obligeas cent mille fois
A la reconnoiſſance ;
Je ſuis accablé ſous le poids
De ta longue clémence :
Ah ! ne pourrai-je pas un jour
Du moins rendre amour pour amour !

Eſprit Saint, viens dedans nos cœurs,
Et les conduis toi-méme,
Chaſſe ces eſprits ſéducteurs
Qui font que chacun s'aime :
Eſprit Saint, ô Dieu charité,
Tire-nous de captivité !

Celui qui s'aime, aſſurément
Eſt dedans l'eſclavage :
Lorſqu'on t'aime bien purement,
On a cet avantage,
Eſprit Saint, ô Dieu charité,
Par toi de vivre en liberté.

Que le ſaint amour eſt charmant !
Il a de douces chaînes :
On ne ſait aimer qu'en aimant,
D'autres leçons ſont vaines ;

Ce n'eſt que par la charité
Qu'on apprend cette vérité.

XCVII.

Jéſus trouvé.

AIR : *Nouveau.*

J'AVOIS longtems cherché le Seigneur que j'adore,
Je viens de le trouver plus brillant que l'aurore :
Ah ! tous mes déſirs ſont remplis,
Tous mes vouloirs ſont accomplis ;
Je ne voulois rien que lui-même,
Et pouvoir dire que je l'aime !

Mais il m'a dit au cœur : Je fais bien toutes choſes :
Tu m'as longtems cherché, je veux que tu repoſes :
Demeure-donc dans ton néant
Tu me poſſédes à préſent ;
Et c'eſt à mon pouvoir ſuprême
Que tu dois ton amour extréme.

Je n'ai garde, Seigneur, de penſer que je puiſſe
Par mes vœux, par mes ſoins & par mon ſacrifice ;
Mériter le rare bonheur
De toucher votre divin cœur.
Ah ! c'eſt votre vouloir ſuprême
Qui m'enſeigne comme on vous aime.

XCVIII.

Aſpirer après la ſolitude.

AIR : *Hélas Brunette mes amours !*

NON : tout ce qui n'eſt pas l'amour,
Me fatigue & me laſſe ;
Je ſuis tourmenté chaque jour,
Et chacun m'embarraſſe :
N'aurois-je jamais le moment
D'être ſeul avec mon amant ?

Divin Auteur de tout mon bien,
En qui ſeul je repoſe ;
Tout le reſte ne m'étant rien :
C'eſt une étrange choſe
De ne trouver pas le moment
D'être ſeul avec mon Amant.

Hélas ! tout le monde me nuit ;
Je me nuis à moi-même :
La ſolitude me ravit ;
C'eſt un bonheur ſuprême :
Je ne trouve pas le moment
D'être ſeul avec mon Amant.

Ce corps, qui me ſert de priſon,
Nuit beaucoup à mon ame :
L'eſprit, le penſer, la raiſon
Offuſquent bien ma flamme :
O quand viendra l'heureux moment
D'être ſeul avec mon Amant !

Ou je ſuis diſtrait, languiſſant,
Ou bien on m'importune :
Je n'apperçois plus que des gens
Livrés à la fortune,

Qui par mille & mille détours
Combattent nos chaſtes amours.

On ne combat que l'amour pur;
On ſoutient le profane:
Le renoncement paroît dur;
Le froc & la ſoutane
N'en goûtent gueres le diſcours,
On t'ignore, divin Amour.

XCIX.

L'Amour divin ſuffit.

AIR: *Vous l'avez bien voulu.*

JE n'aime rien que vous,
Digne Objet de ma flamme:
Lorſque je vous reclame,
Dans un tranſport ſi doux,
Je dis: Dieu de mon ame,
Je n'aime rien que vous.

Qui ne vous aime pas,
A ſon malheur ſe livre:
Pourquoi ne vous pas ſuivre,
Et marcher ſur vos pas?
Indigne il eſt de vivre
Qui ne vous aime pas!

Vous êtes tout mon bien,
L'objet de ma tendreſſe,
Mon bonheur, ma richeſſe,
Mon unique ſoutien:
Je dis plein d'alégreſſe;
Vous êtes tout mon bien.

D'un cœur ſimple & bénin
Vous aimez la franchiſe,

Qui jamais ne déguiſe
Et ne juge de rien:
Craint-on quelque ſurpriſe
D'un cœur ſimple & bénin.

Celui qui fait aimer
Dieu d'un amour fidelle
Bien loin d'être rebelle,
Il ſe laiſſe enflammer:
Il eſt rempli de zéle
Celui qui fait aimer.

Il ne voit que ſon Dieu
Digne de ſa tendreſſe,
Il l'aime & le careſſe,
Sans partage ou milieu:
Dans toutes ſes triſteſſes
Il ne voit que ſon Dieu.

Qui s'abandonne à lui
Le trouve favorable;
Quand la peine l'accable,
Il devient ſon appui:
Le cœur eſt toujours ſtable
Qui s'abandonne à lui.

C.

Qu'il faut aimer la croix.

AIR ; *Où êtes-vous Birene mon ami?*

L'AME.

QUE faites vous, adorable Seigneur,
De me traiter comme votre ennemie!
Ne ſuis-je pas à vous de tout mon cœur?
Regardez-moi donc comme votre amie.

Pour vous aimer vivre dans la douleur,
Cette leçon, mon Seigneur, eſt bien dure:
Elle paroît néanmoins douce au cœur
Qui par amour ſurmonte la nature.

JÉSUS.

N'avoir jamais un moment de plaiſir,
Vivre toujours dans l'ennui, dans la peine;
La croix fut ſeule ici bas mon déſir
Quand j'épouſai votre nature humaine.

L'AME.

Venez, ô croix, je vous veux ſeule aimer
Unique objet des déſirs de mon Maître:
Lorſque le cœur vient à vous mépriſer
Il eſt ingrat, inſenſé, lâche & traître.

CI.

Suivre Jéſus-Chriſt ſouffrant.

AIR: *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE t'épouſerai dans la foi,
Me diſoit autrefois mon Roi,
Et dedans la juſtice:
Je dois donc ſans penſer à moi
Vivre de ſacrifice.

Oui je t'épouſe en jugement,
Me diſoit ce divin Amant,
Dans la croix, la ſouffrance:
Tu ne dois plus vivre à préſent
Que ſous ma dépendance.

Je m'unis à toi pour jamais;
Je te conduirai déſormais
Comme épouſe très-chére:

Hélas, de tant de grands bienfaits
Je n'ai que ma miſére !

Des biens que vous m'aviez promis,
Lorſque nos cœurs étoient unis,
Je ne ſens que la peine :
Mon eſprit à tout eſt ſoumis,
Majeſté ſouveraine.

Il eſt vrai, mon divin Epoux,
Que je dois vivre comme vous,
Mourir ſur le Calvaire ;
Recevant avec vous les coups
Que donne votre Pere.

Vous avez vécu de douleur,
Mourant on perça votre cœur,
Toujours dans le martyre :
Vous avez porté ma langueur,
Amour, qu'oſé-je dire !

Quand je me plains de mon tourment,
Je deviens un perfide amant,
Je ne ſaurois vous plaire :
Si je ne ſouffre inceſſamment,
Vous ſuivant au Calvaire.

Exerce ſur moi ta rigueur,
Rends-moi ſemblable à mon Sauveur,
Adorable Juſtice :
Tout ce que déſire mon cœur,
C'eſt le ſuivre au ſupplice.

CII.

Amour du mépris ; mépris de la gloire.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature :* ou, *Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune.*

QUE j'aime le mépris,
Qu'il a pour moi de charmes !

Je ne ſuis point ſurpris
D'entendre des vacarmes.
Quand je vois mon Jéſus au rang des malfaiteurs,
J'ai honte de la gloire, & me ris des honneurs.

Je vois que Barrabas
A Jéſus on préfere :
Ah ! me dis-je tout bas,
Honorons ce myſtere ;
On préfere à Jéſus un inſigne voleur,
Rougiſſons de la gloire, & mépriſons l'honneur !

Jéſus paſſe pour fou
Devant la cour d'Hérode ;
Il eſt aux yeux de tous
Revêtu de leur mode,
Mépriſé, rebuté, tenu pour ſéducteur ;
Aimons donc le mépris, & mépriſons l'honneur.

CIII.

Déſir des ſouffrances : déſir de rien que de Dieu.

AIR : *Rochers, je ne veux pas que votre écho fidele.*

C'EST aujourd'hui le jour, cher Epoux de mon ame,
Que voulant m'épouſer pour jamais dans la foi,
Vous me (*a*) fites éprouver une ſecrette flamme ;
Vous, chers mépris ; vous, croix que je reclame,
Vous deviez m'unir à mon Roi.

Mais hélas, un amour ſi tendre & ſi fidele
A-t-il toujours duré comme il m'étoit promis ?
A ce don de la croix ſi je fus infidele,
Préſentement que j'aſpire après elle,
Revenez, mon cœur eſt ſoumis.

(*a*) *ou*, fites ſentir.

J'aimois, je déſirois & craignois la ſouffrance ;
La nature prévaut ſouvent dans ce combat :
Je comptois trop, hélas, trop ſur ma patience ;
J'ai bien connu quelle eſt mon impuiſſance,
Puiſque le moindre mal m'abat.

Etant loin de la croix je crois brûler pour elle ;
Elle vient quelquefois contenter mes déſirs :
Mon eſprit qui de loin la trouvoit toute belle,
La poſſédant redevient infidele ;
Elle ne fait plus ſes plaiſirs.

Qui peut ſur ſoi compter après tant de foibleſſes !
Ce qu'on voit quelquefois comme ſon plus grand bien
Nous cauſe en d'autres tems de mortelles triſteſſes ;
Et ſuccombant ſous nos délicateſſes,
On découvre qu'on ne peut rien.

A tant de maux divers que faut-il que je faſſe ?
Le parfait abandon pourroit m'en délivrer :
Si Dieu veut, les laiſſant, abaiſſer mon audace,
Si ſe venger, ou ſi me faire grace,
Je ne ſaurois rien déſirer.

Après m'avoir choiſi, même avec préférence,
Indigne de l'aimer, indigne de ſouffrir,
N'ai-je point de mon Dieu laſſé la patience ?
L'ai-je perdu ? quelle eſt mon inconſtance !
J'aimerois mieux cent fois mourir.

Je ne m'apperçois pas que pleine de moi-même,
Je diſcerne en mon cœur & le mal & le bien :
Si je n'aimois que vous, ô Majeſté ſuprême,
Sans diſcerner ſi mon mal eſt extrême,
Je vous verrois SEUL ; & moi, RIEN.

Le RIEN ne peut avoir ni plaiſir, ni triſteſſe ;
Il ne voit rien pour lui de bon ni de fatal :
Le RIEN ne trouve en ſoi ni force, ni foibleſſe,
Le RIEN eſt moins que n'eſt la petiteſſe,
Le RIEN doit ignorer tout mal.

CIV.

Joie de ſouffrir pour Dieu.

AIR *nouveau.*

O MON divin Objet,
Acheve de détruire,
Et de conſumer ton ſujet;
De rien je ne veux te dédire.

Doux Auteur de mes maux,
Artiſan de mes peines;
Je compte pour rien les travaux,
Et bénis mille fois les chaines.

Les douleurs ſont des biens
Pour qui cherche ta gloire:
La plûpart, hélas, des Chrétiens,
Ne voudroient ſeulement m'en croire!

On ne l'eſt que de nom,
Quand on fuit la ſouffrance:
Non, il n'eſt en nous rien de bon
Que notre ſeule patience.

Si j'aime le mépris,
Mon cœur eſt incapable
De ſe trouver jamais ſurpris
Lorſque tout le monde l'accable.

Non, ni tous leurs diſcours,
Ni tant de calomnies,
Ne ſauroient détourner le cours
De mes délices infinies.

CV.

Préférer la croix aux douceurs.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE ne veux rien pour moi ; je veux tout pour ta gloire,
Mon aimable Sauveur, & mon unique bien :
Gagne ſur le cœur la victoire ;
Je ne demanderai plus rien.

Je t'aime ; tu le ſais, cent fois plus que ma vie ;
J'ai remis en tes mains le tems, l'éternité :
Le bien de t'être aſſujettie,
Fait toute ma félicité.

Je croyois autrefois, que le bonheur ſuprême
Conſiſtoit à jouir des plus douces faveurs ;
Mais je n'en juge plus de même :
Je leur préfere les douleurs.

Quand on ne connoît pas tout ce que tu mérites,
On met le vrai bonheur à jouir de tes biens :
Celui qui te connoît, les quitte,
Et choiſit pour ſoi les liens.

Qu'on nous mette en priſon, qu'on nous ôte la vie ;
C'eſt combler de plaiſir ton plus fidele amant :
Il ne lui reſte d'autre envie,
Que mourir pour toi conſtamment.

Son ſort eſt en ta main, il n'en eſt plus en peine ;
Ne penſant plus à ſoi, il voit ce qu'il te doit :
Sur la douceur ou ſur la gêne,
Il ne ſauroit former un choix.

Celui qui fait choiſir, n'eſt point amant fidele ;
Celui qui s'abandonne, a trouvé l'art d'aimer :
Toi ſeul ès ſa gloire éternelle ;
Et rien de ta main n'eſt amer.

Comprenne qui pourra, ce que mon cœur veut dire ;
S'il ne ſait pas aimer, il ne l'apprendra pas :
Le martyre n'eſt plus martyre,
Quand on ſouffre pour tes appas.

Je ne connoiſſois point ce ſublime langage,
Avant que la douleur ſe joignit à l'amour :
La croix reſta pour mon partage ;
L'amour prit un autre ſéjour.

Il logea dans le cœur d'une façon ſecrette :
Lorſque je me plaignois de l'abſence d'Amour,
Il fut lui-même l'interprête,
Et mit ce myſtere en plein jour.

Je ſuis, me dit l'Amour, caché dans la ſouffrance ;
Tout le monde me croit caché ſous la douceur :
Inſtruite par la patience,
Tu me trouveras dans ton cœur.

L'homme en cherchant mes dons s'idolâtre ſoi-même ;
C'eſt ſon plaiſir qu'il cherche, & ce n'eſt pas ſon Dieu :
Car le cœur de celui qui m'aime,
Sait me trouver en autre lieu.

CVI.

Qui a perdu le moi *ne craint plus de ſouffrir.*

AIR : *Mon cher troupeau ;* ou, *Réveillez-vous.*

MONTREZ que vous êtes mon Pere,
Seigneur, à qui ſeul j'ai recours :
Que de vos graces ma miſére
N'arrête le rapide cours.

Je me livre à votre juſtice :
Ah, frappez-moi, mon cher Amant :

Eſt-il un ſi rude ſupplice
Qui ne fit mon contentement ?

Vous ſavez comment je me livre,
Accordez-moi cette faveur,
Que jamais rien ne me délivre
De la plus amere douleur.

Votre vouloir ſera ma force,
Je ne trouve en moi nul appui :
J'ai fait avec ce MOI divorce,
Je ne veux plus penſer à lui.

Ah, plus vous lui ſerez ſévere,
Plus vous me ferez de plaiſir :
Si mon châtiment vous peut plaire,
Faites-moi ſouffrir & mourir.

Hélas, une ſi ſimple enfance
Méritoit un plus heureux ſort !
Je ſuis ſous votre dépendance
Soit pour la vie ou pour la mort.

Je priois ; vous daigniez m'entendre :
Seigneur, qu'eſt devenu ce ſoin,
Qu'eſt devenu cet amour tendre
Dont vous préveniez mon beſoin ?

Je ne vois plus que ma miſére ;
Ah, Seigneur, vous n'écoutez plus
Ni ma douleur, ni ma priere ;
De tout bien je me trouve exclus.

(*a*) Qui me donnera mon cher Frere,
Que je ſorte bientôt déhors,
Que dans la chambre de ma Mere
Je lui témoigne mes tranſports !

C'eſt là, cher Epoux de mon ame,
Que vous me tiendrez embraſſé,
Afin que j'évite le blâme
De ceux dont je ſuis mépriſé.

(*a*) Cant. 8. v. 1.

CVII.

Qui eſt tout à Jéſus-Chriſt n'a plus rien à craindre.

AIR : *Aimable bergere.*

MON cher petit Maître,
Je ſuis toute à vous :
Y peut-on mieux être,
Que d'aimer vos coups ?
Je ſuis toute à vous ;
Y peut-on mieux être,
Que d'aimer vos coups ?

Peine délectable,
Au cœur amoureux,
La mort eſt aimable,
C'eſt ſon jour heureux :
Au cœur amoureux
La mort eſt aimable,
C'eſt ſon jour heureux.

Adorable Pere,
Je ne crains plus rien.
Aimant ſa miſére
Tout ſe change en bien.
Je ne crains plus rien ;
Aimant ſa miſére,
Tout ſe change en bien.

Je n'ai plus de peine,
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne,
Tout devient largeur :
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne,
Tout devient largeur.

CVIII.

L'ame amante trouve Dieu par-tout.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

AMOUR que mon ame eſt contente
Quoique dans un ſi long banniſſement !
Tu ne trompes point mon attente ;
Avec toi rien n'eſt un tourment.

Tous lieux ſont égaux dans le monde
Pour un cœur qui ne peut aimer que toi :
Au Ciel, ſur la terre & dans l'onde
Dieu par-tout le ſoutient en ſoi.

Tout eſt mon pays, ma retraite ;
Il n'eſt pour moi pays, ni tems, ni lieu :
L'ame eſt contente & ſatisfaite ;
Tout les lieux lui deviennent Dieu.

Lorſqu'on fait choix d'une demeure,
Le cœur s'agite, & n'eſt point en repos :
Quand Dieu nous conduit à toute heure,
Les pays ſont toujours égaux.

Si j'étois loin de ce que j'aime,
Que mon exil me paroîtroit affreux !
En tous lieux Dieu m'étant le même
Je ſuis donc bien dans tous les lieux.

Seigneur, toi ſeul es ma patrie ;
Je n'en reconnois point d'autre que toi,
Mon centre, mon bien & ma vie,
Mon amour, mon unique loi.

Je ne tiens à rien ſur la terre ;
Ah ! conduis-moi ſelon ta volonté ;

Que chacun me faſſe la guerre;
Je ne puis voir que ta bonté.

Tout traitement eſt favorable,
Grand Dieu, pour qui brûle de ton amour:
Il ne craint l'homme ni le Diable;
Chaque jour eſt un heureux jour.

Ah! mon cœur, que pourrois-tu craindre,
Depuis longtems repoſant en ſon ſein!
Nul mal ne ſauroit plus t'atteindre,
Ayant là ce rempart divin.

CIX.

L'amour fort au milieu des ſouffrances.

AIR: *Que j'étois autrefois un volage berger!*

QUE j'étois autrefois inconſtant & léger,
A chaque inſtant changeant de routes!
Rien ne pouvoit calmer mes doutes;
Et je ne faiſois que changer.
Quand mon ame eût goûté ce Dieu qui l'a ravie,
J'ai juré de ne changer de ma vie.

Ce qui rend inconſtant c'eſt votre vanité,
Plaiſirs; fixerez-vous une ame?
Depuis que j'ai ſenti la flamme
De la céleſte vérité,
Je ne puis plus ſouffrir votre fade molleſſe:
Je me livre, Seigneur, à la Sageſſe.

Digne objet de mes vœux, vous m'avez arrêté:
C'eſt vous ô Beautés éternelles,
Qui rendez tous les cœurs fidéles:
Votre céleſte volupté,
Au milieu des douleurs que ſouffre la nature,
Nous rendra même heureux à la torture.

Que ne nous donnons-nous à ce Dieu tout puiſſant !
Si d'amour notre ame eſt atteinte,
Nous le ſuivrons par tout ſans crainte ;
Et le ſuivrons comme un enfant :
On n'appréhende rien lorſque vraiment on aime
Si l'on n'a point de crainte pour ſoi-même.

CX.

Procédé de l'Amour pour faire venir l'ame à l'abandon & acquieſcement abſolu.

AIR : *L'autre jour je rencontrai* ; ou, *J'entretenois mon eſprit.*

VOULANT monter l'autre jour
Un navire avec peine,
Là je rencontrai l'Amour
Deſſus l'humide plaine,
Diſant, monte promptement
Et viens ſur ce vaſte élément.

Je vis force matelots
Accommodant les voiles,
Les uns qui fendoient les flots
Contemplant les étoiles,
D'autres ſe régloient au vent
Afin d'aller plus promptement.

Amour lors me fit un tour
Qui m'auroit mis en peine,
Il ne parut plus ni jour,
Ni vaiſſeau ſur la plaine :
Je me trouvai dans les eaux
Sans autre appui que des roſeaux.

Je n'en pris point de chagrin,
Va, vogue à l'avanture,
Lui, dis-je, petit mutin,

Je vois ta tablature :
Je connois qu'il faut périr ;
Et je péris ſans répentir.

Sitôt le petit malin
Me vint prendre la tête,
M'ôte un roſeau de la main,
Fit lever la tempête :
Je me ſentis abîmer,
Juſqu'au plus profond de la mer.

Alors j'apperçus l'Amour
Qui ſe tournoit pour rire ;
Je craignis un nouveau tour
Qui ſeroit encore pire :
Te voila dans l'océan,
Me dit-il, juſques au printems.

Sitôt je le vis voler,
Et le perdant de vue
Il me paroiſſoit en l'air
Au-deſſus de la nue :
Soudain je ne le vis plus ;
Ah ! mes regards ſont ſuperflus.

Que les flots m'ont fait de peur
Le voyant diſparoître :
C'eſt là le tour d'un voleur ;
D'un enfant & d'un traître :
Mes diſcours ſont ſuperflus,
Hélas ! je ne l'apperçois plus !

Qu'il me faſſe mille maux,
Que je le voie encore !
Je ne ſens point les travaux
Près de lui, que j'adore :
Que ferai-je déſormais ?
Ne le verrai-je plus jamais !

Dans le plus affreux tourment
Il fuit, il m'abandonne :
Qu'ai-je fait, mon cher amant,

Reviens, & me pardonne :
Mais il ſe moque de moi,
Et je ne revois plus mon Roi.

Je ne veux plus rien vouloir,
Ne ſois plus en colere :
Je conſens ne plus te voir,
Reſtant dans ma miſere,
Dans le plus affreux tourment,
Et même éternellement.

C'eſt ce que vouloit l'Amour ;
Il n'eût plus de colere :
Et depuis cet heureux jour
J'acceptai ma miſere ;
Lors ceſſa le différent
De l'amante & de ſon Amant.

CXI.

Correſpondance de l'ame aux rigueurs du divin Amour.

AIR : *Enfarinez bien votre tête ;* ou, *L'autre jour j'apperçus en ſonge.*

Vous ſavez bien que je vous aime,
O divin Époux de mon cœur :
Vous me traitez avec rigueur,
Et votre puiſſance ſuprême
Fait même ſon contentement
De m'abîmer dans mon néant.

Mais je m'y tiens comme en ma place :
Vous êtes donc bien attrapé.
Sitôt que vous m'avez frappé,
Je vous careſſe & vous embraſſe,

Et plus vous faites le méchant,
Plus mon amour paroît conſtant.

Vous ne ceſſez de me combattre,
Et moi de recourir à vous;
Et plus vous montrez de courroux,
Mon ame, bien loin de s'abattre,
Trouve un nouveau contentement
A ſouffrir un nouveau tourment.

Jamais rien de vous ne me fâche;
Dans une même égalité
Pour la juſtice ou la bonté
Je trouve en moi la même attache.
Que fera donc votre courroux?
Faites le ceſſer, cher Époux.

CXII.

La croix purifie l'amour.

AIR : *La jeune Iris.*

JE ſens, Amour, que la croix me talonne,
Pour me faire mieux ſentir ſa rigueur:
Je la trouve néanmoins juſte & bonne;
Et l'accepte du meilleur de mon cœur.

O joie, ô plaiſir, tu parois frivole!
Dieu ta douceur tempére de l'amer
Il m'a dit que la croix eſt une École
Où l'on apprend en ſouffrant à l'aimer.

Il me venoit l'autre jour en penſée,
Que mon Seigneur retiroit ſon amour:
La croix me paroiſſoit preſque effacée:
Elle redoubla dès ce même jour.

Si le bonheur eſt l'effet de ta haine,
Et la douleur celui de ton amour;

Ne m'épargne pas, Bonté Souveraine,
Que j'aime & ſouffre juſqu'au dernier jour.

Tout devient croix, pour le cœur qui t'adore;
Tu changes pour lui l'eau claire en rocher:
Toutes créatures ſemblent encore
Ne nous flatter qu'afin de nous fâcher.

Tu remplis les bons cœurs d'ingratitude,
Tu changes l'humeur pour nous affliger:
Tout le monde ſe fait même une étude
De nous haïr, de nous déſobliger.

C'eſt toi, Seigneur, qui fais toutes ces choſes,
Afin que le cœur t'aime purement:
Ne s'attachant qu'à la Cauſe des cauſes,
Tout le reſte lui devient un tourment.

Acheve, acheve, ô mon Dieu, de détruire
Ce qui pourroit reſter en moi de MOI:
Sur mon néant établis ton Empire:
Quoiqu'il en coûte, il faut que tu ſois Roi.

CXIII.

Il faut mourir pour revivre.

AIR: *Les Dieux comptent nos jours.*

MON Dieu qui m'a formé du limon de la terre,
Veut que la terre auſſi me ſerve de berceau,
Qu'il en renaiſſe un homme tout nouveau,
Amour c'eſt à toi de tout faire.

Je ne puis que gâter le merveilleux ouvrage
Que fera ta bonté me créant de nouveau:
Fais-moi promptement deſcendre au tombeau;
Amour, c'eſt là mon avantage.

Si je crains de mourir, je crains donc de revivre;
Puiſque je ne ſaurois vivre que par ma mort:

Le naufrage doit me conduire au port ;
Amour, je veux toujours te ſuivre.

Conduis-moi ſi tu veux au bord du précipice,
Et que la mer m'abîme au milieu de ſes flots ;
Je ſuis content d'endurer au plutôt,
Amour, ce terrible ſupplice.

Puiſqu'il me faut mourir que ce ſoit tout à l'heure,
Tu retardes mon bien retardant mon trépas :
S'il faut mourir pour goûter tes appas,
Amour, ah ! fais-donc que je meure.

Détruis Adam pécheur, Jéſus prendra ſa place :
Il coute pour mourir ; mais c'eſt un ſi grand bien
Qu'il ne faut pas que je ménage rien ;
Amour, fais-le donc par ta grace.

Pour vivre en Jéſus-Chriſt, ah quitte-toi toi-même !
Si je ne veux mourir, il ne peut vivre en moi :
Laiſſe-le donc te chaſſer de chez toi :
Amour, ta puiſſance eſt ſuprême.

Ah ! je me doñe à toi ; détrui, brûle (*a*) & renverſe,
Je ne m'oppoſe plus à ton divin vouloir :
Fais éclater contre moi ton pouvoir :
Amour, ta grace eſt la maîtreſſe.

CXIV.

S'abandonner à Dieu dans ſes miſeres.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE me livre en vos mains, ô Seigneur tout puiſſant ;
Diſpoſez toujours de mon ame :
Je viens à vous comme un enfant,
Recevez ma pudique flamme.

(*a*) *Ou* redreſſe.

Je ne ſens plus d'eſprit, je ne me connois plus :
Ah, que voulez-vous que je faſſe ?
Le propre agir eſt ſuperflus ;
Vous ſeul le rendez efficace.

Ordonnez de mon ſort, ô mon Souverain Bien ;
Je le veux, malgré ma miſére :
Enfoncez-moi dedans mon RIEN ;
C'eſt le lieu qui m'eſt néceſſaire.

CXV.

Bonheur du dépouillement.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne puis rien vouloir, je ne puis rien aimer :
Tout hors toi feroit mes ſupplices :
Quand tu daignes nous enflammer,
La douleur devient nos délices.

Ne m'avois-tu pas dit, que je ſerois heureux
Quand chacun me feroit la guerre ?
Et qu'il eſt plus avantageux
Pour moi d'être dans la miſére ?

J'aime ma pauvreté, je ne déſire rien ;
J'abhorre même la richeſſe :
Il ſuffit pour mon entretien
D'être conduit par la Sageſſe.

Je ne manque de rien dedans ma nudité :
Mon vétement eſt ma foibleſſe ;
Mon bien eſt ma ſimplicité ;
Ma grandeur eſt ma petiteſſe.

O ſouverain Amour, ordonne de mon ſort :
Mon ame eſt toute abandonnée,
Soit pour la vie ou pour la mort,
Je t'ai remis ma deſtinée.

Plus je ſuis dépouillé, plus je me trouve heureux ;
Te ſuivant j'ai laiſſé ma charge :
Mon cœur en eſt plus amoureux ;
Et mon ame a trouvé le large.

J'étois chargé de biens, je ne pouvois courir ;
Perdant tout, j'ai repris ma courſe :
Non ; je ne crains plus de périr ;
J'ai trouvé l'immuable ſource.

On ne peut rien ôter, quand on a tout perdu ;
Qui ne peut perdre, ne peut craindre :
Ce que j'avois, je l'ai rendu ;
A préſent je ne dois plus feindre.

Pourquoi diſſimuler ? J'ai trop chanté d'amour,
Pour ôſer jamais m'en dédire :
Si l'on me veut priver du jour,
Mourant, je louerai ſon Empire.

Il eſt vrai que l'Amour, cet inſigne voleur,
Ne laiſſe rien à ſon amante :
Mais quand elle a donné ſon cœur,
Plus on prend, plus elle eſt contente.

CXVI.

Plaintes dans l'extrêmité des épreuves intérieures.

AIR : *Hélas, Brunette, mes amours !*

JE ne ſais plus ce que je fais,
Mon adorable Pere :
Je ſuis l'opprobre des parfaits ;
Mon extréme miſére,
Loin de les approcher de toi,
Leur donne du mépris pour moi.

Je ſuis un enfant ſans ſouci,
Qui ne peut ſe contraindre :
Ton courroux n'eſt point adouci ;
Et ſi j'ôſe me plaindre
D'un état qui me fait horreur,
J'allume encor plus ta fureur.

Accablé de mon propre poids,
Je demeure en ſilence :
M'eſt-il permis de faire un choix ?
Tu veux que la balance
Demeure dans l'égalité,
Sans la pencher d'aucun côté.

Je porterois mieux la douleur
La plus inſupportable,
Que ſentir la mauvaiſe odeur
D'un état miſérable ;
Tu ne permets pas de choiſir :
Il faut le porter & mourir.

Source de toute ſainteté,
O pure & ſimple Eſſence,
O toi, Suprême Vérité,
Tu vois mon impuiſſance :
Je ne puis former un déſir
Dans le plus affreux déplaiſir.

Quand je vois le bonheur paſſé,
Et l'état que je porte,
Mon cœur en eſt preſque glacé ;
Une douleur très-forte
S'empare de tout mon eſprit,
Qui demeure comme interdit.

Je n'y penſe preſque jamais ;
Et ma vie s'écoule :
Ce que je dis, ce que je fais ;
Je n'en ſais rien : je roule
Comme un ballon qu'un bras puiſſant
Repouſſe & reçoit à l'inſtant.

Adorable Objet de ma foi,
Je ſuis ſans réſiſtance
Quand tu me jettes loin de toi,
Ou bien quand ton Eſſence
Me reçoit en toi par bonté,
Et m'inſtruit de ſa vérité.

Hors là je n'ai nul mouvement,
Ni regle, ni figure;
Je ſuis comme un vil excrément
Vomi de la Nature:
En moi je ne trouve aucun bien:
J'en dis trop; ne diſons plus rien.

On dit qu'à raconter ſes maux,
Souvent on les ſoulage;
Mais, hélas! tels ſont mes travaux,
Qu'ils croiſſent davantage:
J'aime mieux, puiſqu'il eſt ainſi,
Finir & m'arrêter ici.

CXVII.

Conſolation & Réſignation dans les peines ſpirituelles.

AIR: *Roulette.*

SEIGNEUR, je ſuis à vous,
En dépit de l'envie;
Vous ſerez mon Epoux
Tout le tems de ma vie.
Mon petit Maître,
Me ferez-vous la faveur
De venir demain renaître
Dedans le fond de mon cœur?

„ Ne ſuis-je pas à toi,
„ Qu'eſt-ce que tu déſires ?
„ Je couronne ta foi
„ Par ton rude martyre.
„ Sois-moi fidele ;
„ Et tu chanteras un jour :
„ La juſtice n'eſt cruelle
„ Que par un excès d'amour ".

Je ſuis dans la douleur
Quand vous êtes en colere ;
Vous accablez mon cœur
Par un regard ſévere.
Mon divin Maître,
Devenez un peu plus doux :
Je dirai lors : Il veut être
Préſentement mon Epoux.

„ Tu te trompes, ma ſœur,
„ Tu n'ès qu'une ignorante,
„ Puiſqu'un peu de rigueur
„ T'allarme & t'épouvante.
„ Sois-moi fidele,
„ Et m'aimes bien purement ;
„ Alors ma gloire éternelle
„ Sera ton raſſaſiment ".

Je me contente enfin
De vivre dans la peine,
Sans voir jamais de fin
Aux tourmens, à la géne.
Mon divin Maître,
Hélas, que j'aurois grand tort
Si je n'y voulois pas être
Avec vous juſqu'à la mort !

Mon Epoux eſt à moi,
Je ſuis à lui de même ;
Il couronne ma foi
De ſon amour extrême.
Qu'il eſt aimable,

Qu'il a de charmes & d'appas !
Et que l'homme eſt miſérable
Lorſqu'il ne les goûte pas !
Je m'abandonne à lui,
Et le ſers ſans ſalaire :
Quoiqu'il ſoit mon appui,
Je ne l'apperçois guères.
Mais il n'importe :
Je mets mon contentement
A le ſervir de la ſorte
Sans aucun ſoulagement.

CXVIII.

Juſtice de Dieu, non cruelle.

AIR : *Ceſſez de m'attaquer.*

CESSEZ de m'attaquer avec tant de courroux,
Je vous aime, Seigneur, mon cœur n'eſt point rebelle :
Vous fut-il jamais infidele !
Cependant il eſt près de périr ſous les coups
Que lance contre lui ta juſtice cruelle :
Que veut-elle de moi ? ne ſuis-je pas à vous ?
„ Peut-on ſavoir, aimer & craindre le tourment ?
„ Perfide, ôſes-tu bien, ſans paſſer pour rebelle,
„ Nommer ma juſtice CRUELLE ?
„ Quand un cœur eſt touché, qu'il aime purement,
„ Charmé de ſes rigueurs, il la trouve ſi belle,
„ Que l'excès des travaux fait ſon contentement ".
Quoi ! vous vous offenſez quand je me plains de vous,
Juſtice, mille fois moins ſévere qu'aimable !
Je veux bien paſſer pour coupable,
Si je parle jamais des rigueurs de vos coups.
Vous avez tout pouvoir, je ſuis un miſérable,
Qui ne mérite pas même votre courroux.

Que pourroit ce courroux contre un foible néant !
Un ſeul de vos regards va le réduire en poudre :
De grace, épargnez votre foudre,
Et ne la perdez pas ſur un vil excrément :
Etant un Dieu ſi grand, pouvez-vous vous réſoudre
D'employer contre moi votre bras tout-puiſſant ?

CXIX.

Aimer la divine Juſtice.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JUSTICE, tu n'as plus de foudre ;
Puiſqu'il ne tombe pas ſur moi :
Si tu veux me réduire en poudre,
Je verrai tes coups ſans effroi.

Ils ſont plus doux que tes careſſes
Au cœur qui t'aime plus que ſoi ;
Et la juſtice vengereſſe
A plus de charmes pour ma foi.

Juſques au centre de la terre
Je voudrois pouvoir me cacher,
Non pour éviter ta colere,
Mais de crainte de te fâcher.

Punis-moi, mon ſouverain Juge ;
J'aime & reſpecte ta rigueur,
Sans vouloir chercher de refuge
Contre ta très-juſte fureur.

J'ai mérité tous les ſupplices ;
Et nul n'eſt aſſez rigoureux
Pour châtier mes injuſtices.
Oſé-je paroître à tes yeux ?

Loin de me punir, tu me calmes ;
Je trouve certaine onction

Qui ſe gliſſe au fond de mon ame
Dans mon amere affliction.

Hélas ! tu m'épargnes ſans ceſſe ;
Lorſque tu dois être irrité,
Tu ne peux ſouffrir ma triſteſſe,
Et me fais ſentir ta bonté.

Tu n'as plus pour moi de colere ;
Ton regard rempli de douceur
M'eſt infiniment plus ſévere
Que ſi tu puniſſois mon cœur.

CXX.

Amour pur de la Juſtice de Dieu & de ſa gloire.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

ADORABLE juſtice,
Je me livre à tes coups :
Ordonne donc de mon ſupplice ;
Tout, de ta main, me ſera doux.

Je veux, ſi Dieu l'ordonne,
Qu'elle exerce ſur moi,
Sans vouloir qu'elle me pardonne,
Toute la rigueur de ſa loi.

Si je ſuis ſa victime,
Je l'aurai bien voulu ;
Je la reſpecte, je l'eſtime :
Le plus affreux tourment m'eſt dû.

Oui, tu peux ſur ma tête
Allumer ta fureur ;
Je m'abaiſſe ſous la tempête,
Et la vois fondre ſans terreur.

Je

Je ne veux que ta gloire,
Tu la dois rechercher ;
Que la trahiſon ſeroit noire,
Si je tâchois de l'empécher !

Tu la trouve en toi-même
Puniſſant le pécheur :
Si je me cherche, ſi je m'aime,
Que je mérite ta rigueur !

Juſtice toute aimable,
Attribut pour mon Dieu,
Par un jugement équitable
Tu peux me condamner au feu.

Ton feu ne fait que luire,
Ah ! fais lui conſumer
Ce cœur qui pour toi ſeul ſoupire,
Et qui n'aſpire qu'à t'aimer !

CXXI.

L'Ame épriſe de pur Amour s'offre à la juſtice de Dieu.

Diſpoſition de Ste. Cathérine de Génes.

Voyez ſa Vie, Chap. XX. & XXVIII.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

JUSTICE vengereſſe
Tu frappes mon Époux !
En épargnant la péchereſſe
Tu l'accables deſſous tes coups.

Tu frappes le ſeul juſte,
Tu laiſſes le pécheur :
Que ce que tu fais eſt injuſte,
L'accablant de ton bras vengeur !

Ah! frappe ſur ma tête,
Épargne mon Sauveur:
Fais fondre ſur moi la tempête,
Je vais l'attendre de grand cœur.

Faut-il qu'un vil eſclave
Soit ſauvé par ſa mort?
Juſtice, eſt-ce ainſi que tu braves
L'équité dans ſon rude ſort!

Violant la juſtice
Tu dois changer de nom:
Celui que tu livre au ſupplice,
Souffre d'autant plus qu'il eſt bon.

Tu le traite en coupable;
Il eſt ſaint, il eſt Dieu;
Il n'a rien de reconnoiſſable
Dans ce triſte & funeſte lieu.

As-tu pu te méprendre
Le traitant en pécheur?
C'eſt lui dont l'amour le plus tendre
Pour moi le livre à ta fureur.

La juſtice terrible
Se meſure à l'amour:
Plus l'amour eſt incorruptible,
Plus il ſouffre en ce bas ſéjour.

CXXII.

L'ame dévouée à la divine Juſtice.

AIR: *Hélas, Brunette mes amours!*

DIVIN Auteur de tous mes biens,
A vous je m'abandonne:
Vous avez briſé mes liens.
Que la Juſtice eſt bonne!

Plus elle traite avec rigueur,
Plus elle cauſe de bonheur.

Ah! ne m'épargnez donc jamais,
Juſtice que j'adore:
Je me livre à tous vos décrets;
Et je fais plus encore:
Trouvez des ſupplices nouveaux;
Venant de vous, qu'ils ſeront beaux!

Votre amour dès mes jeunes ans
S'imprima dans mon ame;
J'étois du nombre des enfans,
Qu'une ſecrette flamme,
Que je ne pouvois diſcerner,
M'apprit qu'on vous doit tout donner.

Je compris lorſque l'attribut
Qui n'eſt que pour vous-méme,
Quoique du monde le rebut
Eſt l'attribut ſuprême:
Les autres paroiſſent plus doux;
Parce qu'on s'aime plus que vous.

Moi qui ne veux que ſon honneur,
Sa puiſſance & ſa gloire;
Je veux lui conſacrer mon cœur,
Mon eſprit, ma mémoire;
Qu'elle diſpoſe de mon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

Mais tous les hommes à préſent
N'enviſagent qu'eux-mêmes;
Trompés ils croient cependant
Aimer le bien ſuprême:
Ils ſont dedans l'égarement,
Puiſqu'ils n'aiment pas purement.

Je me conſomme nuit & jour,
Demandant votre Régne:
Loin de brûler de votre amour,
Un chacun le dédaigne;

Et je ne trouve point de cœur
Qui ſe conſacre à votre honneur.
Je voudrois mourir chaque jour,
Pour vous faire connoître;
Je voudrois que le pur amour
De tout cœur fût le maître:
Quand viendra cet heureux moment,
Que vous promîtes ſi ſouvent!
Qu'il tarde longtems à venir!
Que j'en ſouffre de peine!
Je n'en ſaurois pourtant bannir
L'eſpérance certaine:
Vous nous promîtes mille fois
Qu'on verroit tout deſſous vos loix.

CXXIII.

Sur le même ſujet.

AIR: *Songes agréables.*

DIVINE Juſtice,
Je ſuis tout à toi:
C'eſt le ſacrifice
De la pure foi,
De ne rien voir
Que ton divin vouloir.
Plus tu m'es ſévére,
Mon cœur amoureux
Te trouve proſpére;
Il ſe croit heureux
De ne plus voir
Que ton divin vouloir.
Chacun t'appréhende;
Je ne ſais pourquoi:

Car ſi tu commandes,
C'eſt pour le grand Roi :
On ne doit voir
Que ſon divin vouloir.

Tu veux qu'on lui rende
Ce qui lui eſt dû ;
Ta loi ne demande
Que l'amour tout nud,
Qui ne peut voir
Que ſon divin vouloir.

Qui veut autre choſe,
Ne te connoit pas :
Mon cœur ſe repoſe,
Alors qu'il eſt las,
Dans ton vouloir,
Soumis à ton pouvoir.

L'amour propre abhorre
La haute leçon,
Qui fait qu'on t'adore,
Qu'on trouve tout bon :
Hélas ! tes coups
A mon cœur ſont bien doux.

Si je m'aime encore,
Si je crains pour moi ;
Je te déshonore,
Je n'ai point de foi :
Ah ! mes amours
N'ont plus ces vains détours.

Juſtice ſuprême,
Tu deviens mon bien :
T'aimant pour toi-même,
Je ne crains plus rien.
Ah ! mon amour
Eſt à toi ſans retour.

Que me donne ſa bonté.
Je ne ſuis rien;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

O vérité ſimple & nue
Que vous avez de grandeur!
Que ce premier point de vue
Nous procure de largeur!
Je ne ſuis rien;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

C'eſt au ſeul ſouverain Être
Que nous devons cet honneur
De laiſſer tout diſparoître;
Car il eſt le ſeul Seigneur.
Je ne ſuis rien;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

Deux vérités dans le monde,
Ce ſont le TOUT & le RIEN,
C'eſt ſur quoi mon cœur ſe fonde;
Et mon cœur s'en trouve bien.
Dieu tout puiſſant
Fait mon ſeul contentement.

CXXV.

Ne s'appuyer ſur ſoi-même.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

MON amour & ma vie,
Arrache-moi de moi :
Que je ſois toujours aſſervie
Aux divins vouloirs de mon Roi!
Que ce cœur infidelle
Devienne plus conſtant!

S'il devenoit un jour rebelle ;
Détruis-le plutôt à l'inſtant.

Eſt-ce là de tes graces
Un fidéle retour,
Que d'en perdre ſitôt les traces,
Et celles de ton chaſte amour ?

Pourrois-je te déplaire,
O mon unique bien !
Si tu regardes ma miſere,
Daigne lui ſervir de ſoutien.

Que cette incertitude
Me cauſe de tourment !
Et que j'aurois d'inquiétude
Si j'étois un perfide amant !

Ma volonté ſe range
Sous ton divin vouloir ;
Mais par une foibleſſe étrange
Je puis manquer à mon devoir.

Je comptois ſur moi-même,
Mon cœur préſomptueux
S'aſſuroit d'un amour extrême :
Étoit-il de même à tes yeux ?

O l'étrange folie
De s'appuyer ſur ſoi !
Si ta bonté n'y remédie
Tout l'or ſera de bas aloi.

Heureuſe expérience
Qui fait quitter le MOI,
Et cette vaine confiance,
Si différente de la foi !

Sans elle l'on s'égare
Ne marchant qu'à tâtons :
A préſent un homme eſt bien rare,
Qui te préfére aux autres dons.

On fuit cette lumiere
Pour mille faux brillans,
Qui ſont l'appui du mercenaire,
Et non pas celui des enfans.

CXXVI.

Le pur amour ôte la préſomption.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

JE veux être petite, & ceſſer d'être ſage :
Quelque choſe chez moi n'y ſauroit conſentir :
De ce combat comment pouvoir ſortir !
Grand Dieu, dites, c'eſt votre ouvrage.

Je croyois autrefois pouvoir tout par moi-même,
Je comptois en ſecret ſur moi, ſur mon effort ;
Mais j'apperçois que je comptois à tort :
Grand Dieu, mon erreur eſt extréme !

Mes yeux juſqu'à préſent fermés à la lumiere
Que votre pur amour fait luire dans mon cœur,
Sont pénétrés d'une douce langueur,
Grand Dieu, de vous y voir tout faire.

CXXVII.

L'Amour ſans ſécurité.

AIR : *La paix & la ſolitude.*

CHACUN te ſert à ſa mode,
Je veux te ſervir pour rien ;
Ce que tu fais m'accommode,

Je ne connois d'autre bien
Que ton vouloir,
Et d'adorer ton pouvoir.

Cependant rien que miſere,
Chez moi rien ne paroît bon:
Quel ſeroit donc mon ſalaire,
Que mérité-je? quel don?
Rien que l'enfer
Si j'oſe encor t'offenſer.

Je ne ſais ſi je t'offenſe,
Et c'eſt là mon embarras;
Je n'ai plus de conſcience,
Son remords ne paroît pas.
Que ſuis-je donc,
Un Ange, ou bien un démon?

Comment pourrois-je être ſûre?
Dieu ſeul ſait la vérité,
Nul ne ſait, dit l'Écriture
Si l'on eſt en charité:
C'eſt mon tourment;
Car je crains l'aveuglement.

Je ne voudrois que te plaire,
Mon Seigneur, tu le ſais bien;
C'eſt peut-être le contraire:
Cher maître, je n'en ſais rien.
Car ton vouloir
Ne ſe fait pas trop ſavoir.

Tel ſe trompe & croit le ſuivre:
Mais allons de bonne foi:
Mourons pour le faire vivre,
Renonçons à notre MOI.
Après cela,
Qu'il faſſe ce qu'il voudra.

CXXVIII.

Captivité Chrétienne ſous l'Amour.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

L'AMOUR eſt mon géolier,
Mon ame eſt ſa captive :
Il fait la douleur vive
Au plaiſir allier.
Heureux quoiqu'il arrive !
L'amour eſt mon géolier.

Que mon cœur eſt content,
Malgré tout ce ravage !
Je ſens tomber l'orage
Sur mon corps languiſſant ;
Et chante dans ma cage ;
Que mon cœur eſt content.

De ma ſoumiſſion
Reçois donc l'humble hommage :
Mon ame a l'avantage
D'être en ton union :
Qu'heureux eſt le partage
De ma ſoumiſſion !

Mon aimable Sauveur,
C'eſt là ton caractere,
Obéir à ta Mere
Quoique ſon Créateur :
Tu meurs ſoumis au Pere,
Mon aimable Sauveur !

Divine charité,
De toi rien ne ſépare,
La mort la plus barbare,
La faim, la nudité.

Que ce bonheur eſt rare,
Divine charité!

Tu conſommes mon cœur,
Amour que je reclame;
Et tu nourris mon ame
De cette noble ardeur:
Par ta céleſte flamme
Tu conſommes mon cœur.

Jéſus-Chriſt, mon Époux,
M'a choiſi pour victime;
Il efface mon crime
Par mille & mille coups;
Et ſur mon corps s'exprime
Jéſus-Chriſt, mon Époux.

Me lavant dans ſon Sang,
J'ai ce que je ſouhaite;
Car d'une amour parfaite
Nos cœurs vont s'uniſſant:
Il me rend pure & nette
Me lavant dans ſon ſang.

Il m'a donné ſon cœur
Plein d'un amour extrême;
Pris le mien en lui-même,
L'y plaçant par faveur:
C'eſt par lui que je l'aime,
Il m'a donné ſon cœur.

De ſon cœur & du mien
Il a fait un échange:
Ma volonté ſe change
En l'amour ſouverain,
Faiſant un doux mêlange
De ſon cœur & du mien.

CXXIX.

Perte de l'ame par l'amour.

(D'un Ami de l'Auteur.)

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O pur amour achieve de détruire
Ce qu'à tes yeux il reſte encore de moi :
Divin vouloir, daigne ſeul me conduire,
Je m'abandonne à ton obſcure foi.

En quelque état que cet ordre me mette
Les yeux fermés, pleinement j'y conſens :
C'eſt pour lui ſeul que mon ame fut faite,
C'eſt à lui ſeul que j'offre mon encens.

Je ne ſuis plus déſormais à moi-même,
Dieu me poſſéde, & je ne ſens que lui ;
L'Éternel en mon cœur vit & s'aime,
Il en arrache & bannit tout appui.

CXXX.

Sur le même ſujet.

(Réponſe.)

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

Vous vous croyez ſans ſoutien, ſans défenſe ;
Vous êtes loin du parfait dénûment :
Que vous avez d'appuis & d'aſſurance !
N'avez-vous plus ni goût, ni ſentiment ?

Celui qui ſent & voit encore qu'il aime,
O qu'il eſt loin de ce terrible RIEN
Où l'on n'oſe ſe regarder ſoi-même,
Tant on ſe voit éloigné de tout bien.

Mais ſuivons Dieu, ne cherchons point de route,
Contentons-nous de marcher ſur ſes pas:
S'il veut de nous une entiere déroute,
Il le fera; nous ne le ſaurons pas.

Amour, amour, ſi l'on croyoit te ſuivre
On marcheroit ſans ceſſe & ſûrement:
Mais lorſqu'Amour à l'ennemi nous livre,
Si l'on ſe perd, c'eſt éternellement.

Du moins on croit qu'il en va de la ſorte,
On ne connoit plus ni ſentier ni lieu;
Et cependant l'ame alors ſe tranſporte
Bien loin de ſoi, s'abîmant en ſon Dieu.

CXXXI.

L'Amour d'abandon.

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?* ou, *Lorſque j'aime une fois.*

EN me donnant à vous,
Je le fis ſans reſerve.
Je ne veux point de trêve:
Prappez, doublez vos coups,
Je reçois tout de vous.

Ordonnez de mon ſort,
C'eſt mon unique envie;
Je n'eſtime la vie,
Ni je ne crains la mort:
Ordonnez de mon ſort.

Aimer ſincérement,
C'eſt ſe quitter ſoi-méme,
Paſſant dans ce qu'on aime
Sans nul ménagement:
C'eſt aimer purement.

CXXXII.

Abandon de l'Amour pur à la volonté de Dieu.

AIR: *Taiſez-vous ma muſette.*

VICTIME de mon Maître,
Je me livre à ſes coups.
Il falloit plutôt diſparoître,
Afin d'éviter ſon courroux?

Je n'ai plus de prudence,
Je ne diſcerne rien:
L'abandon à la Providence
Sera déſormais mon ſoutien.

Je ſens bien que ma perte
Eſt ſans aucun retour:
L'enfer avec ſa bouche ouverte
Ne peut détourner mon amour.

Que ſi mon Dieu m'abime
Dans le fond des enfers,
Si mon ame paroît ſans crime
Je ſerai libre dans mes fers.

Mais ſi je ſuis coupable,
Tout le bonheur des Cieux
Ne peut jamais être capable
De m'aſſurer devant ſes yeux.

Sainteté toute pure,
Un ſi vil excrément

Qui n'eſt qu'un peu de pourriture,
Eſt indigne du châtiment.

Faites-donc de mon ame
Tout ce que vous voudrez :
Vous voyez bien quelle eſt ſa flamme ;
O Dieu, vous la rebuterez !

Je n'ai nul bien au monde
Ni déhors ni dedans ;
Bien plus inconſtante que l'onde
Je n'ai qu'un bonheur décevant.

Vouloir toujours vous plaire,
Eſt mon unique eſpoir ;
Et pouvoir toujours vous déplaire,
Me réduit preſqu'au déſeſpoir.

O Sageſſe inconnue,
Par combien de reſſorts
As-tu rendu mon ame nue,
Lui raviſſant tous ſes ſupports !

On embraſſe une choſe
Croyant bien la tenir ;
Et ſans en pénétrer la cauſe
Un rien la fait évanouir.

Hélas ! qu'eſt-ce que l'homme,
L'image de la mort.
Son état ne paroît qu'un ſomme :
Il périt ſe croyant au port.

O Dieu, votre Sageſſe
Sans chemin, ſans détour !
Le conduit par la petiteſſe
A la pureté de l'amour.

Que le monde eſt à charge !
A qui n'aime que Dieu !
Et que notre cœur eſt au large
Lorſqu'il n'a plus ni tems, ni lieu !

Lors ſon lieu c'eſt Dieu même,
Son tems l'éternité :
Son bien eſt ſa miſere extrême ;
Sa foibleſſe eſt ſa fermeté.

Volonté toute aimable,
Je n'eſtime que toi :
Tu ſeras toujours adorable,
Fais ce que tu voudras de moi.

Le bien ne m'intéreſſe,
La douleur ne m'abat ;
Je n'ai ni plaiſir, ni triſteſſe,
Ni tranquillité, ni combat.

„ Dis-moi, qui tu peux être
„ Qui parle ainſi de toi :
„ N'es-tu rien ? Serois-tu peut-être
„ Un monſtre qui remplit d'effroi ?

Je ſuis un peu de boue,
Un fantôme mouvant,
Un fétu dont le vent ſe joue,
Une ombre fauſſe, un pur néant.

CXXXIII.

Ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JE ne crains point la maladie,
L'impuiſſance, la pauvreté :
L'amour pur à tout remédie ;
C'eſt lui qui met en liberté.

Seigneur, ta volonté ſuprême
Met le comble à tous mes déſirs :
Quand on eſt bien mort à ſoi-même,
On trouve en elle ſes plaiſirs.

On ne met nulle différence :
Vivre ou mourir, tout eſt égal ;
Le bonheur ou bien la ſouffrance :
Le péché ſeul nous paroît mal.

Toi qui tiens mon ame ravie,
Seigneur que j'aime uniquement,
Donne-moi la mort ou la vie,
Les ſaints plaiſirs ou le tourment.

Rien ne péſe à celui qui t'aime,
L'ennui, la peine, la langueur :
Les perſécutions de même
Font tout le plaiſir de ſon cœur.

CXXXIV.

L'ame amante & abandonnée à Dieu.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

JE voudrois chanter nuit & jour
Vos divines louanges ;
Je voudrois que mon pur amour,
Comme celui des Anges,
Ne fut jamais interrompu :
Vous pouvez ce que je n'ai pu.

Je ne connois plus que l'amour ;
C'eſt lui qui me domine,
Je ne forme pas un retour :
La puiſſance divine
A qui je ſuis abandonné
Me reçut quand je m'ai donné.

Depuis il a pris ſoin de moi ;
Je n'en fus plus en peine :
Il me traita comme un grand Roi,
Et vint briſer ma chaîne ;

En me mettant en liberté,
Il m'enſeigna ſa vérité.

Je ne cherche point de raiſon,
Pour ſuivre ſa conduite;
Et ma ſeule vocation,
Eſt marcher à ſa ſuite :
Qui cherche un vain raiſonnement,
Ne peut être parfait amant.

Heureuſes qui dedans la foi
Abîment leurs idées !
De la ſeule l'amoureuſe loi
Elles ſont poſſédées ;
Et ne veulent d'autres diſcours,
Que le penchant de leurs amours.

On aime Dieu ſans intérêt,
En s'oubliant ſoi-même ;
Sans vouloir que ce qui lui plaît,
Leur bonheur eſt extrême :
Si j'exprimois quel eſt ce bien,
Peut-être n'en croiroit-on rien.

J'aime mieux goûter mon amour
Dans un profond ſilence ;
Si ma plume le met au jour,
C'eſt par obéiſſance :
Me taire ſeroit mon plaiſir ;
Mais je n'ai plus aucun déſir.

La plume eſt le jouet des vents ;
Ainſi l'amour m'entraîne :
Tous lieux me ſont indifférens ;
Je vais lorſqu'il me mene :
S'il me laiſſe dans le repos,
Je l'y trouve fort à propos.

Ne cherchons point hors de mon Dieu
Bonheur, plaiſir ni joie :
Qui ſait le trouver en tout lieu,
Aimant ce qu'il envoye,

Soit douleur ſoit contentement,
Devient un très-parfait amant.

CXXXV.

Soupleſſe du pur amour.

AIR : *La jeune Iris.*

O pur amour, ſi je ſuis ta victime,
Acheve promptement de m'immoler ;
Fais-moi, Seigneur, de ton ſein un abîme :
C'eſt là le but de qui ſait bien t'aimer.

Je vois mes jours qui s'écoulent ſans ceſſe ;
Depuis longtems je ſuis dans la langueur :
Tout ſert, Amour, à montrer ma ſoupleſſe ;
Il n'eſt point de réſiſtance en mon cœur.

Tout m'eſt égal ou la mort ou la vie ;
Souple en ta main je ne répugne à rien :
Je ſuis content dedans la maladie ;
La ſanté ne me paroît pas un bien.

L'unique bien eſt d'adhérer ſans ceſſe,
Sans intérêt, à tout ce que tu veux :
Si l'on préfére des coups aux careſſes
C'eſt parce que tu les nommes heureux.

Tu veux qu'on fuye en tout tems les délices ;
Que l'on ſe quitte & vive dans la mort ;
Qu'on ſouffre en paix les plus affreux ſupplices ;
Qu'on aime autant un naufrage qu'un port.

CXXXVI.

Amour enfantin, mais ſincere.

AIR : *La bergere Nanette.*

SI je te fais ma plainte,
O Seigneur tout-puiſſant;
Et ſi j'ai l'ame atteinte
De l'ennui que je ſents,
Daigne porter ma foibleſſe,
Et ma détreſſe :
Car je ſuis un enfant
Abattu, languiſſant.

Si j'avois quelque force,
Je ne pleurerois pas;
Mais un certain divorce
Me fait crier, hélas!
Je ſuis un enfant ſi tendre
Daigne m'entendre;
Et faiſons notre paix
Aujourd'hui pour jamais.

Ne ſois plus en colere,
O mon céleſte Époux;
Si tu veux que j'eſpére
Fais ceſſer ton courroux :
Daigne écouter ma demande;
Je ſerai grande :
Alors je ſouffrirai;
Si tu veux, j'en mourrai.

Mais je ſuis trop petite;
Daigne me careſſer :
Hélas! tu prends la fuite,
Je ne ſais que penſer.

Eſt-ce ainſi qu'un pere tendre,
Loin de m'entendre,
S'enfuit tout en courroux ;
Et m'abandonne aux loups !

CXXXVII.

Amour de l'enfance Chrétienne.

AIR : *Songes agréables.*

MON cher petit Maître,
Je ſuis ton enfant ;
Je ne veux plus être
Ni ſage ni grand :
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
Fi de la ſageſſe,
Je ne l'aime pas.
Rends moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Qu'une ſimple enfance
Faſſe tout mon bien ;
Que mon indigence
Soit mon ſeul ſoutien :
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

L'enfant tombe à terre,
Sans ſe relever ;
Il ne peut rien faire,
Il faut l'abreuver :
Rend-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

L'enfant s'abandonne,
Sans penſer à ſoi :
Tout ce qu'on lui donne,
Sa main le reçoit.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Jamais de lui-même
Il n'entre en ſouci :
Il ne ſait s'il aime,
Si l'on l'aime auſſi.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Rien ne l'intéreſſe ;
Il vit très-content ;
Et dans ſa foibleſſe
Il eſt innocent.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Ignorant la peine,
Il ſent la douleur :
Son ame eſt ſereine,
Pleine de douceur.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Se laiſſant conduire
Sans peine en tous lieux,
On le voit ſourire
D'un air gracieux.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Il montre ſans ceſſe
Sa ſimplicité,
Sa joie, & ſoupleſſe
Son égalité.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Mon cher petit Maître
Voulut être enfant:
Pour faire paroître
Son plus doux penchant;
Pour les petits,
Il leur donna le prix.

Sans la petiteſſe
On ne lui plaît pas:
Pour lui la ſoupleſſe
Eſt pleine d'appas.
Mon petit Roi
Qu'aimable eſt cette loi.

CXXXVIII.

Comment l'humble agit avec Dieu.

AIR: *Ami ne paſſons pas Creteil*; ou, *Un de nos bergers l'autre jour.*

MON cher petit-Maître aujourd'hui
M'a fait un joli tour d'ami,
Qu'il me donne d'alarmes!
On ne peut plus vivre avec lui,
Il ſe plaît dans mes larmes.

Vous faites ſouvent le méchant,
Vous n'en êtes que plus charmant,
Toujours plus adorable,
C'eſt votre divertiſſement
De me voir miſérable.

Mais je vous attraperai bien,
Je ferai mon unique bien
D'être dans la miſere;
Votre plaiſir ſera le mien,
Je veux vous ſatisfaire.

Que ferez-vous pour vous fâcher,
Votre courroux me ſera cher,
J'aimerai votre foudre :
Décochez, mon divin archer,
Et me mettez en poudre.

Faiſons tous deux à qui mieux mieux ;
Vous pour me rendre malheureux,
Moi pour vous ſatisfaire :
Vous êtes ſaint, & bienheureux ;
C'eſt ce qui peut me plaire.

Vous me rebuterez toujours ;
Je vous marquerai mes amours
Sans-fin & ſans relâche :
Je ferai ſans ceſſe ma cour,
J'accomplirai ma tâche.

Je vous vois ſourire en ſecret,
Et vous moquer de mon projet :
Pourrois-je par moi-même
Tendre à vous, adorable Objet,
Et dire : je vous aime !

Par combien de ſecrets reſſorts,
Soutenant nos foibles efforts
De ſon pouvoir ſuprême,
Nous réduit-il au rang des morts,
Fait revivre de même !

Tout le monde dit qu'il connoît
Et ſa grandeur & ſes bienfaits ;
Moi je dis qu'on l'ignore :
Leurs œuvres en ſont des effets,
Car qui l'aime & l'adore ?

Celui qui ne veut rien pour ſoi,
Qui lui rend tout comme à ſon Roi,
Qui ſe quitte ſoi-même,
Qui marche dans la pure foi,
C'eſt là celui qui l'aime.

On n'en trouve point aujourd'hui
Qui le veuille pour ſeul appui ;
On veut l'appui des hommes :
Chacun ne regarde qu'à lui
Dans le ſiecle où nous ſommes.

Ah, je me ſens percer le cœur
D'une vive & juſte douleur,
O Seigneur que j'adore,
Quand je vois briguer la faveur
De l'homme que j'abhorre !

Vous n'avez plus de ſerviteurs ;
Faites-vous des adorateurs ;
Soyez l'eſprit, la vie
De ceux qui vous donnent leurs cœurs,
Dont l'ame s'humilie.

Nous nous défendons de vos traits ;
On néglige vos doux attraits ;
On court à ſon dommage :
Cœur ingrat, qu'eſt-ce que tu fais ?
Abaiſſe ton courage.

L'orgueilleux croyant tout ſavoir
Tâche à combattre ſon devoir
Par des raiſons frivoles ;
Il contredit votre vouloir,
Mépriſe vos paroles.

L'humble croit, mais de bonne foi,
Il s'aſſujettit à la loi,
Il en fait ſes délices ;
Il prend pour ſon premier emploi
De combattre ſes vices.

Voyant ſon incapacité,
Il ſe livre à la vérité,
S'aſſurant ſur la grace ;
Il trouve en vous ſa fermeté,
Et non dans ſon audace.

CXXXIX.

Bien de la petiteſſe.

AIR : *Songes agréables.*

QUI s'eſtime & s'aime,
Eſt rempli d'erreur :
Qui ſe hait ſoi-même,
A gagné le cœur
De mon Epoux ;
Car il eſt humble & doux.

Myſtere admirable
Du mépris de ſoi !
Tu rends l'homme aimable
Aux yeux de ſon Roi :
Car mon Epoux
Eſt humble, ſimple & doux.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
L'amour la careſſe,
La porte en ſes bras :
Car mon Epoux
Aime l'humble & le doux.

Je ſuis à mon aiſe
Quand je ſuis petit ;
Rien d'ici ne peſe
Aux pauvres d'eſprit :
Malheur au grand !
O qu'heureux eſt l'enfant !

Que l'homme trop ſage
A de mauvais jours ;
Le petit au large
Conte ſes amours :

Heureux l'enfant
Simple, pauvre, innocent.

Je vais dans la plaine,
Pour me réjouir;
J'y trouve ſans peine,
Selon mon déſir,
Le Bien-aimé,
Dont mon cœur eſt charmé.

Loin de la fortune,
Loin de l'embarras:
L'ame eſt rendue une.
O ſacrés ébas
Qu'on goûte en Dieu!
Son vouloir eſt mon lieu.

Rien ne me rabaiſſe,
Car je ne ſuis rien:
Toute ma richeſſe,
Mon unique bien
Eſt mon néant;
Là je vis ſûrement.

Dieu met toute choſe:
Tout eſt ſuperflu
Quand je me repoſe
Deſſus mon Jéſus;
Je ne crains plus;
Et tout eſt ſuperflu.

CXL.

Etat d'enfance Chrétienne.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

MA volonté ſoumiſe
Sous la main qui l'abat,
Ne ſauroit plus vivre à ſa guiſe :
Je n'ai ni repos ni combat.

Une pure ignorance,
Qui ne veut rien ſavoir,
Me met dans cette dépendance :
Mais je ſuis la loi du devoir.

Toujours ſimple & ſincere,
Je ne raiſonne plus :
Si j'ai des biens ou la miſére,
Je laiſſe tout à mon Jéſus.

Oubliant toute choſe,
Je me délaiſſe auſſi :
Perdu dans la premiere Cauſe,
Je n'ai ni plaiſir ni ſouci.

Si l'on me fait la guerre,
Je ne m'en ſoucie pas :
J'éprouve l'amoureux myſtere ;
Souvent je ne le connois pas.

Vérité ſimple & nue,
Où ſont tes partiſans ?
O que l'innocence ingénue
Eſt rare en ce malheureux tems !

On aime le ſublime ;
On veut de l'éclatant :
L'orgueil affreux paroît ſans crime ;
On mépriſe un petit enfant.

L'enfance fait ma joie :
J'habite avec les grands ;
Et ces grands ſont ſouvent la proie
De mille faux raiſonnemens.

On mépriſe, on dédaigne
Ce qu'on ne conçoit pas :
On veut qu'à la grandeur j'atteigne :
Le petit eſt ſans embarras.

De tout il s'accommode ;
Mais il craint fort le grand,
Qui le veut mener à ſa mode,
Autant caché qu'il eſt prudent.

La prudence déguiſe
Pour conſerver ſon bien :
Je hais cette ſageſſe acquiſe ;
J'aime mieux reſter en mon rien.

Jettons par la fenêtre
Tant de biens ſuperflus :
Soyons pauvres ; le petit Maître
Nous mettra promptement tout nuds.

CXLI.

Sur le même Sujet.

AIR : *Ah! que l'amour paroît charmant.*

O JÉSUS mon divin Amant,
Ah, je vous aime uniquement !
Je ſuis à vous parfaitement :
Vous raviſſez mon ame.
Ah, je vous aime uniquement,
Digne Auteur de ma flamme !

Sans vous je ſuis dans la langueur,
Ah, je ne connois plus mon cœur !
Vous ſeul lui donnez la largeur,

La force & la ſoupleſſe.
Ah, je ne connois plus mon cœur,
Perdu dans la ſageſſe.

Je voudrois vivre ſimplement,
Tout ainſi qu'un petit enfant;
Car l'enfance eſt mon élément,
Mon bonheur, ma richeſſe:
Tout ainſi qu'un petit enfant,
Je ſuis dans la foibleſſe.

Je crains le grand plus que la mort:
Qui me condamne eſt plein de tort:
Je ſuis foible, & le grand eſt fort;
Mais j'aime ma foibleſſe:
Je crains le grand plus que la mort;
Il hait la petiteſſe.

Je me trouve tout interdit;
Cher Maître je n'ai plus d'eſprit;
Je ne ſais pas ce que je dis,
Et ne peux plus rien faire:
Cher Maître, je n'ai plus d'eſprit,
Et ne m'en ſoucie guères.

Je ne puis preſque plus parler;
Je ne voudrois faire qu'aimer;
Il ſeroit tems de m'en aller
Au Ciel, mon héritage:
Je ne voudrois faire qu'aimer;
L'amour eſt mon partage.

Qu'on n'attende plus rien de moi:
L'amour eſt mon unique emploi;
Je n'ai plus ni régle ni loi,
C'eſt lui ſeul qui m'anime:
L'amour eſt mon unique emploi;
Et je ſuis ſa victime.

Je ne me plains point de mon ſort;
Je n'appréhende point la mort:
L'amour ſera mon heureux port

Quand j'aurai fait naufrage.
Je n'appréhende point la mort,
La tempête & l'orage.

Je n'appréhende que les grands :
Ah, qu'ils font de peur aux enfans !
Mes petits jeux ſont innocens ;
Et je les ſcandaliſe :
Ah, qu'ils font de peur aux enfans !
Je veux vivre à ma guiſe.

Petit Maître mon cher Epoux,
Ah, que je ſuis bien avec vous !
Je ſuis ſimple ; & vous êtes doux :
Nous vivons à notre aiſe :
Ah, que je ſuis bien avec vous !
Tout le reſte me péſe.

CXLII.

Soupleſſe de l'ame dans l'état d'enfance Chrétienne au milieu des ſouffrances.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

S'IL eſt vrai que mon cœur déſire de t'aimer,
D'où vient le tourment qui m'accable ?
Faut-il encor m'en alarmer ?
Toi ſeul ès juſte, & moi coupable.

J'ignore cependant ce qui t'offenſe en moi :
Je ne veux jamais te déplaire :
Pur amour, mon cœur eſt à toi,
En quoi donc te ſuis-je contrrire ?

Je ſuis comme un enfant qui ne diſcerne rien,
Qui vit dans la ſimple innocence :
Je ne vois plus ni mal ni bien ;
Je ne ſais ſi c'eſt ignorance.

Je

Je ne veux rien ſavoir : ſi je ſuis ignorant,
Je n'en ſaurois avoir de peine.
Je badine comme un enfant :
Mon lit, mon maillot eſt ma chaîne.

Mon corps eſt arrêté ; il n'en eſt pas ainſi
De l'eſprit, il eſt toujours libre ;
Il ne connoît plus le ſouci,
Reſtant dans le même équilibre.

Tu me donnes des coups quelquefois bien cuiſans,
Tu frappes avec violence ;
Je crie ainſi que les enfans,
Et ne perds point la patience.

Je n'en connois pourtant preſque plus que le nom :
Mais je ne veux rien autre choſe :
Non, que le mal me ſemble bon ;
Je le veux ſans en voir la cauſe.

Reçois-donc, cher Amour, les cris de ma douleur,
Comme tu fis mon ſacrifice :
Le mal quelquefois me fait peur ;
Mais j'avale en paix le calice.

CXLIII.

Indifférence d'une ame ſimple.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

AMOUR, divin Amour, je n'ai plus de lumière,
De goût, de ſentiment ; je ne diſcerne rien ;
Je ferme toujours la paupiere,
Et vais aveugle & ſans ſoutien.

Livrée à l'abandon, je me laiſſe conduire ;
Je ne diſcerne plus ni repos ni marcher ;
Celui qui daigne m'en inſtruire,
Prend un grand ſoin de ſe cacher.

Et moi ſans m'informer des lieux où l'on me mene,
Si l'on me fait monter, ou deſcendre bien bas;
Je ſuis le penchant qui m'entraîne,
Suivant mon guide pas-à-pas.

S'il me fait arrêter, à l'inſtant je m'arrête;
Je cours, lorſqu'il le veut, avec rapidité:
A tous ſes vouloirs je ſuis prête:
Tout ce qu'il dit eſt vérité.

S'il veut me châtier, je ſouffre ſans murmure;
Et même avec plaiſir quelques coups de bâton:
S'il me donne quelque pâture,
Je trouve également tout bon.

Sitôt qu'il eſt fâché, ſitôt qu'il me menace,
Je m'approche de lui pour recevoir ſes coups:
Il frappe de ſi bonne grace,
Que ſon châtiment paroît doux.

Il eſt doux en effet pour le cœur qui vous aime,
O Souverain Objet où tendent mes déſirs:
Plus votre rigueur eſt extrême,
Plus je ſens doubler mes plaiſirs.
Frappez ou careſſez; la ſimple indifférence
Ne ſauroit diſcerner le bon ou le mauvais:
Je pâtis, mais ſans patience,
Et ſuis pour tout comme il vous plaît.

CXLIV.

Déſir d'une ame enfantine de voir Dieu aimé.

AIR: *La bergere Nanette.*

JE voudrois faire entendre
Aux échos d'alentour
Mon union ſi tendre,
Mon pur & chaſte amour:

Car aucun ne s'intéreſſe
A ma tendreſſe ;
Tous s'éloignent de moi,
Et mépriſent ma foi.

Je cherche dans la roche
Quelque compaſſion ;
Lorſque je m'en approche,
On répéte mon nom :
Si je conte ma miſere ;
On dit : Eſpére ;
Et tu verras un jour
Couronner ton amour.

Dans un déſert ſauvage
J'entendis cette voix.
Que ce même langage
M'a conſolé de fois !
Depuis le tems que j'eſpére,
De ma miſere
Je ne vois point la fin :
On me répond : Demain.

Que cette voix ſecrette
A de charmes pour moi !
Car, malgré ma diſette,
Et le manque de foi,
Lorſqu'elle ſe fait entendre,
Je deviens tendre ;
Et mon cœur amoureux
Sent redoubler ſes feux.

Je m'éloigne des hommes,
Je cherche les déſerts :
Dans le ſiécle où nous ſommes
Tout le monde eſt pervers ;
Chacun préfére le vice,
Et l'injuſtice,
A cet amour parfait
Qu'on condamne en effet.

Dedans la ſolitude
Aucun n'entend ma voix.
Que j'ai de quiétude
Dedans ce petit bois!
C'eſt là que rien ne me peſe;
Et tout à l'aiſe
Je vis comme un enfant,
Simple, pur, innocent.

Je vis & je badine,
Sans avoir aucun ſoin;
Mais la bonté divine
Pourvoit à mon beſoin:
Son aimable providence,
Dans mon enfance,
Me ſépare des grands,
Qui font peur aux enfans.

CXLV.

Bonheur du pur Amour.

AIR: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*

DIVIN arbître des humains,
Ah! tu tiens notre ame en tes mains:
Elle n'a plus d'autres deſſeins,
Que d'être aſſujettie.
Ah! tu tiens notre ame en tes mains:
Par toi la mort eſt vie.

Nous ſommes de pauvres néants:
Ah! tu nous conduis en enfans;
Tu nous rends tout indifférent,
Hors ton vouloir ſuprême.
Ah! tu nous conduis en enfans,
Nous montrant comme on t'aime.

Tu veux l'amour ſans intérêt,
Qui ne veut que ce qui te plaît,
Et s'abandonne à ton décret,
Sans penſer à ſoi-même.
Qui ne veut que ce qui te plaît,
Sait comme il faut qu'on t'aime.

L'amour propre eſt un ſéducteur;
Il te bannit de notre cœur;
Il eſt infidéle & trompeur:
L'amour pur eſt aimable.
C'eſt lui qui donne à notre cœur
Une force immuable.

C'eſt lui qui fait à tout mourir:
C'eſt l'amour qui nous fait ſouffrir;
Il ſatisfait notre déſir
Par ſa douce préſence,
Satisfaiſant notre déſir
Même dans la ſouffrance.

Mais l'amour pur eſt ſans détour;
Ah! qui ne connoit pas l'amour,
Languit dans ce mortel ſéjour,
Et n'a jamais de joie:
Ah! qui ne connoit pas l'amour,
Du chagrin eſt la proie.

Je me réjouis tous les jours,
Et me ravis dans mes amours;
Car rien n'en interrompt le cours
Dans les ames fidelles:
Ces pures & chaſtes amours
Deviennent immortelles.

Ah! que le cœur eſt malheureux
Qui ne brûle point de ces feux!
L'amour pur eſt délicieux,
Glorieux ſon empire.
Qui ne brûle point de ces feux,
Vit comme en un martyre.

Depuis que j'ai quitté le MOI,
Ah ! je ſuis content comme un Roi :
A lui j'ai conſacré ma foi,
Et je vis à mon aiſe.
Ah ! je ſuis content comme un Roi ;
Rien d'ici ne me peſe.

Je n'ai ni douleur, ni plaiſir :
L'amour me veut anéantir ;
Le néant eſt mon ſeul déſir.
Qui ſe quitte ſoi-même,
Quand l'amour veut l'anéantir,
C'eſt le bonheur ſuprême.

Le pur amour eſt tout mon bien,
Le pur amour eſt mon ſoutien ;
Je le veux, ou je ne veux rien :
Lui ſeul fait mes délices.
Le pur amour eſt mon ſoutien :
Le reſte m'eſt ſupplices.

CXLVI.

Sur le même ſujet.

AIR, *Le beau berger Tirſis.*

JE ne connois plus rien
Sur la terre & ſur l'onde :
L'amour pur eſt tout mon bien ;
Il eſt banni de ce monde :
La ſageſſe profonde
Veut être mon ſoutien.

Je ne ſuis qu'un enfant,
Qui ſe laiſſe conduire ;
N'ayant que le ſeul moment,
L'amour pur daigne m'inſtruire :

Je vis ſous ſon empire ;
Mon bonheur eſt charmant.

Loin de penſer à moi,
Je m'abîme en lui-méme ;
Je l'ai choiſi pour mon Roi :
Que c'eſt un bonheur ſupréme,
De lui dire qu'on l'aime !
L'amour pur eſt ma loi.

Je ne vois que l'amour,
Dans toute la Nature ;
Il a choiſi ſon ſéjour
Dans le cœur d'une ame pure :
Quelle heureuſe aventure !
O trop fortuné jour !

Je chante tout le jour
Son glorieux Empire,
Le doux charme de l'amour,
Son délicieux martyre :
Je n'en ſaurois rien dire ;
Et je demeure court.

CXLVII.

Déſir de quitter le MOI *pour paſſer en Dieu.*

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

VOUS ſavez, ô mon Dieu, que je vous aime,
Vous qui voyez juſqu'au fond de mon cœur :
Que ma douleur, hélas ! ſeroit extrême,
Si je n'étois pas toute à vous, Seigneur !

Je n'aime rien au Ciel ni ſur la terre,
Si ce n'eſt vous, ô mon Souverain Bien :
Si votre grace en tout tems m'eſt proſpére,
Je ſuis heureuſe ; & je ne crains plus rien.

Si vous voulez bien être mon partage,
Ou ſi vous me faiſiez paſſer en vous ;
La Pâques pour moi ſeroit ce paſſage :
Qu'il ſeroit grand, & qu'il me ſeroit doux !

Ah ! qu'il eſt dur de reſter en ſoi-même,
Quand on connoit l'horreur de ſa priſon,
Et la Beauté de cet Être Suprême !
Qui peut des deux faire comparaiſon ?

Quand Saint Paul demandoit la délivrance
De ſa priſon, ou de ce corps de mort ;
C'eſt que le MOI lui faiſoit réſiſtance ;
Il vouloit en Dieu prendre ſon eſſort.

Ce n'eſt un mal que la vie préſente :
Lorſqu'enfin on eſt quitte de ce MOI,
Elle n'eſt plus fâcheuſe ni peſante :
Donc tout conſiſte à renoncer à ſoi.

On n'appartient à notre divin Maître,
Qu'autant qu'on veut ſe perdre & ſe quitter :
Puiſqu'il eſt le principe de tout être,
Qu'il daigne en lui notre ame tranſporter.

Sacré tranſport, ô ſource de la vie,
Sans vous on languit, mais on ne vit pas :
Lorſque du MOI notre ame eſt affranchie,
On vit en Dieu par cet heureux trépas.

L'homme eſt vraiment mort s'il vit en lui-même ;
Il vit paſſant hors de ſoi dans ſon Dieu :
On peut dire alors ſeulement qu'il aime ;
Dieu ſe plaît auſſi d'augmenter ſon feu.

CXLVIII.

Amour véritable après la perte du moi.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

TU l'as bien voulu, mon Seigneur,
Etre le repos de mon cœur!
Ce cœur t'en glorifie :
Accordez-lui cette faveur
Le reſte de ſa vie.

Je ne connois plus la douceur ;
Mais cette paix de tout le cœur,
Qu'on trouve dans toi-même :
Tout le reſte paroît fadeur,
Lorſque vraîment on aime.

On trouve dans la pure foi
La vérité de cette loi,
La charité ſuprême :
Après qu'on a quitté le MOI,
L'amour devient extrême.

Mais un amour ferme & conſtant,
Qui n'eſt point dans le ſentiment :
Car ta haute ſageſſe
Apprend à ton fidele amant
Le rien, la petiteſſe.

Un fond preſque toujours égal,
Avec l'ignorance du mal,
Rend notre ame ſi pure,
Qu'elle ne voit rien de fatal
Pour elle en la Nature.

La douleur lui paroît un bien ;
Elle ne déſire plus rien :
Ta volonté la mene,

Quoique ſans force & ſans ſoutien ;
Elle eſt ſa Souveraine.

Elle ne lui réſiſte plus :
De rien elle ne fait refus ,
Prenant ce qu'on lui donne :
Elle n'a plus de ſuperflu ;
Mais elle s'abandonne.

Elle ne peut manquer de rien :
Sa pauvreté fait tout ſon bien ;
Son cœur rien ne déſire :
Le Seigneur a briſé ſon lien ;
Il vit ſous ſon Empire.

Et c'eſt ce qui le rend heureux ,
En tous les états & les lieux :
Car ſon obéiſſance
Fait la pureté de ſes feux ,
Et ſa perſévérance.

Qu'on ne compte que ſur l'Amour ;
Car on peut déchoir chaque jour :
Mais ſa toute-puiſſance
Nous conduit ſans aucun détour ;
Et donne la conſtance.

Par-tout s'il veut bien nous mener ,
On doit à lui s'abandonner ,
Sans ſouci de ſoi-même :
S'il veut ôter , ou bien donner ;
Tout plaît alors qu'on aime.

CXLIX.

Heureuſe perte du moi.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

QU'EST devenu ce MOI que je hais, que j'aborrhe!
Je ne le connois plus : Seroit-il diſparu ?
S'il eſt ainſi, c'eſt toi qui l'as voulu,
Grand Dieu que j'aime & que j'adore.

Mais ainſi qu'un ſerpent quelquefois il ſe cache ;
Il ſe renferme en ſoi, cent replis tortueux
Le dérobent ſi ſouvent à mes yeux :
Grand Dieu, c'eſt toi qui nous l'arrache.

Je ne ſuis plus en moi, je ſuis en ce que j'aime :
Dieu poſſéde mon fond, je n'y vois plus que lui :
Il dit en moi : je t'enjendre aujourd'hui :
Mon fils. O quel amour extrême !

CL.

Heureux oubli de ſoi.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

J'AI juré mille fois, grand Dieu, d'être fidele ;
Cependant je manquois ſans ceſſe à mon devoir :
Je m'appuyois alors ſur mon foible pouvoir,
Sans penſer d'implorer ta faveur paternelle.

J'ai bien compris depuis quelle eſt mon ignorance ;
Et j'ai trop éprouvé ce que je ſuis ſans toi ;

Un roſeau très-fragile eſt moins foible que moi :
J'eus ce qui me manquoit, fondé ſur ta puiſſance.

Depuis cet heureux tems m'appuyant ſur toi-méme,
Tu ne m'as point manqué ; j'ai trouvé par la foi
Le bonheur ſouverain qu'on ne trouve qu'en toi :
Mon cœur en s'oubliant voit que c'eſt toi qu'il aime.

O bienheureux oubli, l'on ne te connoît guères !
L'homme rempli de ſoi ne veut pas s'oublier ;
Il ne veut point auſſi ſous ton vouloir plier :
Tout ſon ſoin à préſent eſt de ſe ſatisfaire.

Ton amour eſt banni ; nul ne veut le connoître ;
Trop oppoſé qu'il eſt à notre propre amour :
Quand eſt-ce, mon Seigneur, que nous verrons ce jour,
Que depuis ſi longtems tu daignas nous promettre ?

Seroit-il encor loin ce tems que je déſire ?
Et ne verrois-je point ton régne ſur les cœurs ?
On ne ſauroit ſouffrir tes vrais adorateurs :
C'eſt ce qui fait, Seigneur, qu'en ſecret je ſoupire.

Je n'oſerois parler ; & contraint de me taire,
Je contemple en ſecret tes divins jugemens,
Qui laiſſent proſpérer tant de peuples méchans
Qui font à tes enfans une cruèlle guerre.

„ C'eſt ce qui les guérit d'une certaine audace,
„ Qu'on ne trouve que trop dans la dévotion :
„ Rien n'eſt chez les vivans exempt d'ambition ;
„ Ils aſpirent toujours à la plus haute grace ".

„ De l'humble & doux de cœur tu reçois le ſer-
„ vice :
„ Je me plais en celui qui reſte en ſon néant,
„ Et qui n'aſpire point à ce qu'on nomme grand,
„ Demeurant comme mort dans l'entier ſacrifice.

CLI.

Bonheur de l'ame morte à ſoi.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

GRAND Dieu, qui m'avez ſoutenu
Au tems de ma longue miſére,
Ah ! que ſerois-je devenu
Sans votre charité de Pere !
J'oſe vous bénir tous les jours
D'un ſi mémorable ſecours.

Un néant plein de vanité
Étoit mon unique partage ;
Je ne voyois l'humilité
Que comme un manque de courage ;
Le mépris me faiſoit horreur ;
La fauſſe gloire enfloit mon cœur.

Mais depuis que votre Bonté
M'a retiré de l'eſclavage,
J'ai trouvé ma félicité
Dans mon plus grand déſavantage :
Tout mon bien eſt dans le néant ;
Le reſte eſt faux & décevant.

Je me ſuis plû dans le mépris,
Dans la haine de tous les hommes ;
Leur eſtime eſt pour moi ſans prix ;
Et tout, dans le ſiecle où nous ſommes,
Ne me paroît qu'illuſion :
J'en ſuis dans la confuſion.

Je trouve en vous ſeul tout le bien :
Ce qui rend mon ame contente,
C'eſt de vous voir TOUT, & moi RIEN :
Elle reſte à tout pâtiſſante ;

Et vous ſerez juſqu'à ma mort
Le ſeul arbitre de mon ſort.

O Seigneur, à qui j'appartiens,
Que ſa fortune eſt bien changée,
Depuis qu'en briſant ſes liens
De tout vous l'avez dégagée !
Heureux qui, ſéparé du MOI,
Se repoſe ſur votre foi !

C'eſt vous, c'eſt vous, divin Amour,
Qui faites en nous ces merveilles !
Vous changez la nuit en beau jour
Par des careſſes non-pareilles :
Ce ne fut jamais la douceur
Que déſire mon pauvre cœur.

Il ne peut compter pour faveur
Que votre croix & vos épines,
Qui donnent une noble ardeur ;
Et je les vois toutes divines :
Le reſte ſont amuſemens
Indignes de vos vrais enfans.

Vous allez mourir ſur la croix ;
On ne cherche que la molleſſe,
Quand vous expirez ſur ce bois ;
Quelle eſt notre délicateſſe !
Ah, nous refuſons de ſouffrir,
De nous renoncer & mourir !

Faites donc, mon céleſte Époux,
Que j'aime avec vous l'amertume :
Votre joug me paroît bien doux,
Quand rien de moi je ne préſume ;
M'appuyant ainſi qu'un enfant,
Sur votre bras toujours puiſſant.

Craindrai-je l'enfer & la mort
Lorſque ſur vous je me repoſe ?
Je me moque de leur effort :
O vous ma fin comme ma cauſe,

Vous me gardez dans votre ſein,
Et me conduiſez par la main.

Je n'ai plus rien à déſirer ;
Tout s'efface de ma mémoire :
Cependant j'oſe ſoupirer
Pour voir en tous lieux votre gloire :
Rendez tant de peuples ſoumis,
Triomphant de vos ennemis.

Le nombre augmente chaque jour
Des ennemis de votre Empire,
Qui rejettent le pur amour,
Et ſon délicieux martyre :
Mais on verra bientôt le tems
Où vous détruirez ces méchans.

CLII.

Abandon dans l'état de perte.

AIR : *Belle & charmante Brune.*

HÉLAS, où ſont les graces
Du tems paſſé !
Je n'en vois plus de traces :
Mon cœur glacé,
Sous Dieu qui le menace,
Eſt terraſſé.

Cruelle tyrannie
D'un Dieu jaloux,
Par mes maux raſſaſie
Tout ton courroux :
Mon cœur qui te défie,
Aime tes coups.

Qu'un éternel orage
Loin de tout bord,

Que l'enfer & ſa rage
Reglent mon ſort :
L'amour par le naufrage
Arrive au port.

CLIII.

Vie nouvelle après la mort.

AIR : *Belle & charmante Brune.*

JE ne ſens plus de chaîne,
Ni de langueur :
Rien d'ici ne me gêne ;
Puiſque mon cœur
Eſt délivré de peine
Et de douleur.

La mort fut de ma vie
Le fondement :
Douce eſt la tyrannie
Qui, de tourment,
Rend une ame affranchie
En un moment.

Je ſuis hors de moi-même :
Heureux ſéjour !
Je trouve ce que j'aime ;
Et mon amour,
Quoique le plus extrême,
Eſt ſans retour.

CLIV.

Routes par leſquelles Dieu mene une ame à la Vie Apoſtolique.

AIR: *Mon cher troupeau.*

VOUS, dont la Majeſté Suprême
Veut bien s'abaiſſer juſqu'à nous,
Qui commandez que l'on vous aime,
Eſt-il un précepte plus doux!

Eſſence pure, indiviſible,
Vous abaiſſez votre grandeur;
Et par une grace indicible,
Vous nous logez dans votre cœur.

Sans égard à notre miſere,
Vous voulez à nous vous unir:
Nous méritons votre colere;
Vous récompenſez, ſans punir.

Quand je vois ma baſſeſſe étrange,
Je n'oſerois, ô mon Sauveur,
Chanter l'hymne à votre louange,
Faire des vers à votre honneur.

Quoique je ſois ſi peu fidelle,
Malgré mes inſignes forfaits,
Je ſens que votre amour m'appelle
A publier vos grands bienfaits.

Souvent je me trouve animée,
Par quelque choſe de bien doux,
A dire que je fus aimée
Lorſque j'étois bien loin de vous.

Vous me comblates de vos graces,
Vous me prites pour votre enfant,

Lorſque j'étois toute de glace.
Que ce ſouvenir eſt touchant !

Vous me prites par ma main droite,
Pour me tirer du fond des eaux :
D'une main douce autant qu'adroite
Vous me guérites de mes maux.

Vous me portiez ſur vos épaules,
O trop admirable Paſteur ;
Et m'inſtruiſant par vos paroles,
Vous ſçutes bien gagner mon cœur.

§ § §.

Après la grace ainſi reçue,
Dieu me conduiſit au déſert ;
Il me dépouille & me dénue :
Je ne ſais plus ſi je le ſers.

Je l'aimai bien plus que moi-même,
Malgré l'apparente rigueur
Que de ſa Juſtice ſuprême
Il faiſoit jaillir ſur mon cœur.

Après une longue ſouffrance,
Il eût de moi quelque pitié ;
Il me fit goûter ſa préſence,
Et me prit en ſon amitié.

Depuis cette heureuſe journée
Mes travaux ſont évanouis :
Il ne m'a point abandonnée ;
Mon cœur lui fut toujours ſoumis.

Alors il me prit en lui-même ;
Je n'éprouvai plus de douceurs :
Je compris que l'Être Suprême
Devoit faire aimer ſes rigueurs.

Je ne ſongai plus qu'à lui plaire,
Sans me mettre en peine de moi ;
Et ne voulus d'autre ſalaire
Pour mes maux que l'avoir pour Roi.

Je goûtai lors la paix profonde ;
Je me trouvai ſans nuls déſirs,
Comme ſi j'étois ſeule au monde ;
La douleur faiſoit mes plaiſirs.

Je n'eûs plus ni plaiſir ni peine ;
Je me repoſois dans ſon ſein :
Alors ſa bonté ſouveraine
Voulut bien changer mon deſtin.

Je veux, dit-il, que pour tes freres
Tu ſerves d'ôtage en ce jour,
Sans eſpérer d'autre ſalaire
Que leur inſpirer mon amour.

Je reſtai toute abandonnée :
Je dis : Vous le voulez, Seigneur ;
Comme victime fortunée,
Pour eux j'immole tout mon cœur.

C'eſt là la fin de toute choſe,
Que s'immoler pour le prochain :
Le pur amour en eſt la cauſe ;
Et je me livre en votre main.

Je penſois que votre Juſtice,
Ne m'immoleroit que pour moi :
Veut-elle un autre ſacrifice
De mon amour & de ma foi ?

Elle veut donc que je m'immole,
Non plus pour moi ; mais pour autrui :
Je l'accepte & je me conſole ;
L'amour deviendra mon appui.

Sans l'amour que pourrai-je faire !
Je ne ſuis qu'un foible néant :
Il faut ſouffrir ; il faut me taire,
Et me laiſſer comme un enfant.

CLV.

L'Amour tout ſeul.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

L'AMOUR me tient aſſervie,
L'amour eſt mon ſeul ſoutien;
Il eſt mon centre & ma vie :
L'amour m'eſt tout; & je ne ſuis plus rien.

Heureux amour, tu me charmes,
L'amour enchante mon cœur;
Il ne cauſe plus d'alarmes,
On adore & reſpecte ſa rigueur.

Ah! qui s'en plaint, n'aime guere;
Qui le trouve rigoureux,
N'a qu'un cœur de mercenaire :
Quoiqu'il ſe diſe un parfait amoureux!

L'amour nous cauſe des peines;
C'eſt pour ſe faire imiter :
L'on n'a que paroles vaines
Lorſque l'on travaille à les éviter,

La croix eſt douce à qui t'aime,
Préférable à la douceur;
Dans la peine plus extréme
On compte pour rien la vive douleur.

C'eſt la plus juſte meſure,
Qui s'aime n'aime pas Dieu ;
Qui gémit, & qui murmure,
S'aime un peu trop pour brûler de ſon feu.

On l'aime autant qu'on s'oublie ;
Et ſe regarder toujours
Eſt une étrange manie :
Le cœur eſt trop petit pour deux amours.

Il faut que l'un chaſſe l'autre ;
Quitte-toi pour être à Dieu,
C'eſt ce que nous dit l'Apôtre ;
Deux ne ſauroient loger en même lieu.

CLVI.

Soumiſſion entiere à la volonté de Dieu.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

MON Dieu, tu m'as rendu la vie,
Quand j'étois prête d'expirer.
Mon amour n'oſoit même déſirer,
Étant à tes loix aſſervie :
Quoique la mort charmât mes ſens,
Les déſirs plus innocens
Étoient lors bannis de mon ame ;
Tout reſtoit chez moi dans le calme.

Que veut-tu ? Mon obéiſſance
Ne s'écarte pas un moment,
Soit dans le bonheur ſoit dans le tourment :
J'éprouve la même conſtance.
Si je la tiens de ta bonté,
Quelle horrible vanité,
De m'attribuer quelque choſe ?
Sur ton vouloir mon cœur repoſe.

Il ne me vient pas en penſée,
Que je puiſſe faire aucun bien :
Je reſte toute ſimple dans mon rien ;
De tout je ſuis débarraſſée.
O toi, qui reçois mes ſoupirs,
Et qui connois mes déſirs :
Grand Dieu que j'aime & que j'adore,
Tu ſais bien pourquoi je t'implore !

Que ne régnes-tu ſur nos ames,
Détruiſant cet uſurpateur
Qui cherche à te dérober notre cœur!
Fais-le rentrer dedans les flammes:
Sers-toi de tes attraits puiſſans,
De ces regards ſi charmans;
Pour ranger à l'obéiſſance
Ceux qui te faiſoient réſiſtance.

CLVII.

Aimer Dieu pour Dieu même.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

POSSÉDE & garde, ô Dieu, toujours ce pauvre cœur;
Il eſt à toi ſeul ſans partage:
Conſerve le donc, mon Seigneur,
Ainſi que ton propre héritage.

Ne me le rend jamais, s'il échape un moment;
Ah! punis ſon ingratitude:
N'épargne pas le châtiment;
Il en mérite un bien plus rude.

O mon céleſte amour, celui qui te connoit,
Ne peut aimer aucune choſe:
Si tu mets le Ciel à mon choix,
Je veux que toi ſeul en diſpoſes.

Je ne veux rien pour moi, je ne ſaurois choiſir;
Ton ſeul vouloir fait ma richeſſe:
Ordonne ſelon ton déſir;
Conduit tout ſelon ta Sageſſe.

Tu ne peux rien vouloir qui ne ſoit glorieux
A ta Divinité Suprême:
Je n'oſerois tourner les yeux
Par un ſeul regard ſur moi-méme.

Ta gloire eſt mon bonheur ; elle eſt mon ſeul plaiſir :
Tout le reſte ne touche guere
Celui qui n'a plus de déſir
Que pour t'aimer & te complaire.

Qui penſe à ſon bonheur, eſt indigne de toi ;
Le tien ſeul fait ſa complaiſance :
Le pur amour, la ſimple foi
Nous apprenent cette ſcience.

Celui qui n'aime pas, penſe à ſe rendre heureux ;
C'eſt ce qui le rend miſérable :
Celui qui brûle de tes feux,
Par un retour ſe croit coupable.

O ſouverain Amour, ſuprême Vérité,
Lorſque nous brûlons de ta flamme,
On voit que la ſeule équité
Eſt, de perdre pour toi ſon ame !

Si je la perds en toi, tu la mets à couvert,
Et la conſerves toute pure :
Si je la garde, je la perds ;
Et je la livre à l'impoſture.

Notre aveuglement vient de notre propre amour ;
L'homme ne veut que pour ſoi-même :
Lorſqu'on aime Dieu ſans détour
On veut pour lui le bien ſuprême.

Sans nous embaraſſer ce qu'il fera de nous,
On ſe livre à lui ; mais ſans feinte :
Son joug eſt libre autant que doux ;
Dieu n'uſe jamais de contrainte.

Ses charmes ſi puiſſans enlévent notre cœur,
Lorſqu'on veut bien le laiſſer faire :
Mais l'amour propre ſéducteur
Fait qu'on lui veut être contraire.

Ah ! laiſſons-nous charmer par ſes attraits puiſſans !
Que craignons-nous, ô foibles ames !
Devenons comme des enfans,
Nous ſentirons ſes douces flammes.

Vien, vien me conſumer, ô Souverain Auteur,
D'une flamme chaſte & pudique;
Vien, vien & conſume mon cœur:
C'eſt le don le plus magnifique.

Eſtime qui voudra l'éclatante faveur;
La deſtruction eſt mon partage:
Je mépriſe toute douceur;
Ce n'eſt pas là notre avantage.

Tomber dans le néant, je l'appelle un grand bien:
On ne vole point là ta gloire;
Car le RIEN ne dérobe rien,
Puiſqu'il te laiſſe la victoire.

CLVIII.

Repos dans le ſeul Amour-Dieu.

AIR: *Songes agréables.*

AMOUR ſeul fidéle,
Je ſuis toute à toi;
Ma douleur cruelle
Redouble ma foi:
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

Je languis, je t'aime,
Je n'ai plus de cœur;
O Bonté Suprême,
Rends-moi ma largeur:
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

En toute autre place
On eſt malheureux
L'amour me retrace
Nos aimables feux!

C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

Toute la nature
Me ſert de tourment ;
Je n'ai de pâture
Qu'en ton Sacrement :
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

O ſource de vie ,
Je ne vis qu'en toi !
Je ſuis affranchie ,
Je n'ai plus de loi :
C'eſt dans l'Amour
Que je fais mon ſéjour.

Divine lumiere ,
Que vous m'éclairez !
O ſource premiere ,
Vous déſaltérez !
O que mon cœur
Goûte votre douceur !

Sans rien autre choſe
On a tout le bien ;
Le cœur ſe repoſe ,
Et ne veut plus rien :
O que mon cœur
Goûte votre douceur !

Amour ſeul fidele ,
J'aime ta rigueur ;
Ta loi n'eſt cruelle
Qu'au trop lâche cœur :
Amour , le mien
De ſon mal fait ſon bien.

Quelquefois je pleure ,
(Tu ſais bien pourquoi ,)
Le cœur qui demeure
Autour de ſon MOI :

O cher Epoux,
Arrache-nous de nous !

CLIX.

Perte en Dieu.

AIR : *Songes agréables.*

ADORABLE Pere,
Votre pauvre enfant
Trouve que la terre
N'eſt plus l'élément
Propre à l'amour :
Je me perds chaque jour.

Je vois ma foibleſſe,
O Dieu de mon cœur :
C'eſt en la Sageſſe,
Que git mon bonheur.
Ah ! mon Amour,
Je me perds chaque jour !

O que ma miſére
Eſt d'un fâcheux poids !
Seigneur débonnaire,
Écoutez ma voix.
Ah ! mon Amour,
Je me perds chaque jour.

Mais pourquoi me plaindre,
Car votre vouloir
M'empêche de craindre
Mon peu de pouvoir ?
Ah ! tout mon bien
Eſt de n'être plus rien !

Aimable miſére,
Je ne vous crains plus :

Ce bas caractere
Qui fait les rebuts
De tous les grands,
Fait mes contentemens.

Je ſuis appauvrie,
Juſques dans l'excès :
Je n'ai plus de vie,
Je n'ai plus de paix :
Tout eſt perdu
Dans l'amour inconnu.

Comme un ver ſur terre,
Rampant chaque jour,
Foible comme un verre,
Je perds mon amour :
Tout eſt perdu
(*a*) Dans mon Dieu par Jéſus.

Sauveur de mon ame,
Vous avez mon bien ;
Je n'ai plus de flamme,
De choix, de ſoutien :
Tout eſt perdu
Dans mon Dieu par Jéſus.

Souvent juſqu'aux nues
On veut m'élever ;
Ma route eſt perdue :
On vient m'abimer
Juſqu'aux enfers :
Puis on briſe mes fers.

C'eſt un paradoxe :
Mon état douteux,
En m'ôtant la force,
Me rend plus heureux.
Car mon bonheur
Eſt en Dieu mon Sauveur.

(*a*) *Autrement*, dans l'amour inconnu.

Si je me regarde,
Je me fais horreur ;
Et ſi je me garde,
Je tombe en erreur :
Ah ! ſans Jéſus
Mes ſoins ſont ſuperflus.

CLX.

Se perdre en Dieu. Amour du prochain.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! que c'eſt trop peu d'un cœur
Pour un objet tout adorable !
Ne pouvant remplir mon ardeur,
C'eſt bien ſouvent ce qui m'accable :
Ne viendrez-vous point quelque jour
Afin de combler mon amour ?

» Tu te trompes bien lourdement,
» Si tu crois poſſéder l'Immenſe ;
» C'eſt un étrange aveuglement :
» Apprends une auguſte ſcience :
» L'Infini, le Compréhenſeur
» Ne peut ſe borner à ton cœur ".

Dites-moi donc, mon cher Époux,
Hélas ! que faut-il que je faſſe !
Faut-il que je me perde en vous ?
Vous pouvez m'en faire la grace.
Alors mon amour & mon cœur
S'étendront ſelon mon ardeur.

Ah ! je comprends bien à préſent,
Souverain Auteur de mon être,
Qu'il faudroit devenir enfant ;
Ou plutôt je dois diſparoître :

Mon amour ſera trop petit,
Si je ne ſuis anéanti.

Souverain Donneur de tout bien,
Donnez vos faveurs à mes freres:
Je vous veux, ou je ne veux rien;
Mes amours ſont-ils mercenaires?
Je ne le crois pas, mon Seigneur:
Mois vous ſeul connoiſſez mon cœur.

Je vous invoque nuit & jour;
J'implore pour eux votre grace:
Eſt-ce le fruit du pur amour,
Ou bien l'effet de mon audace?
Vous le ſavez, ô mon Seigneur!
Vous qui voyez le fond du cœur.

Autrefois je priois pour moi;
Je ne puis plus m'en mettre en peine:
Je me repoſe ſur la foi:
Et la Juſtice ſouveraine
Me paroît douce & ſans rigueur;
J'y trouve la paix de mon cœur.

Dévoué pour vos ſaints décrets,
Je les adore ſans feintiſe;
Je me ſoumets à vos arrêts:
Jamais mon amour ne déguiſe:
Je ſouffre; & cependant mon cœur
N'accuſe point votre rigueur.

S'il venoit à penſer à ſoi,
Je le dédis à l'heure même;
Il s'éloigneroit de la foi,
Digne d'un châtiment extrême,
Je le livre dès ce moment,
Seigneur, au plus affreux tourment.

Je pourrois craindre quelquefois,
Que la Juſtice vengereſſe
N'aye fait un rigoureux choix:
Cependant elle eſt ma maîtreſſe;

Et je dois toujours la bénir,
Quand elle devroit me punir.

CLXI.

Je ne vis plus; mais Jéſus vit en moi.
Gal. 2. v. 20.

AIR : *Songes agréables.*

AH ! que je vous aime,
Mon céleſte Époux !
Je me perds moi-même,
Et ne vois que vous :
Ah ! mon Jéſus,
Je vous veux, & rien plus.

Je ne ſaurois vivre,
Si ce n'eſt de foi ;
Je ne ſaurois ſuivre
Qu'une unique loi :
Ah ! mon Jéſus,
Je vous veux, & rien plus.

L'amour me domine,
Je n'ai plus de cœur :
Puiſſance divine,
Aimable vainqueur,
Je ne vis plus,
Si ce n'eſt en Jéſus.

Si lui ſeul n'opére,
Je ſuis ſans raiſon ;
Sans ceſſe j'adhére
A ſa motion :
Je ne vis plus,
Si ce n'eſt en Jéſus.

O loi ſouveraine,
Qu'on te connoît peu!
O trop douce chaîne,
Admirable feu,
Brûle nos cœurs
Des céleſtes ardeurs!

Je ne puis rien dire,
L'amour me ravit:
O charmant martyre
Que l'amour guérit!
O feu ſacré!
Brûle-nous à ton gré.

Le cœur qui réſiſte,
Eſt un lâche cœur,
Son feu ne ſubſiſte
Que dans la vapeur:
O feu ſacré!
Brûle-nous à ton gré.

CLXII.

Dieu ſeul.

AIR: *Le beau berger Tirſis.*

JE l'ai dit tant de fois;
Je ſuis une ignorante:
Sans plus écouter ma voix,
Cherchez la ſource vivante;
Quittez cette ſervante
Pour faire un meilleur choix.

Aimez Dieu purement;
Il eſt ſeul votre Pere:
Suivez le renoncement,
Le néant eſt ſalutaire:

Laiſſez là cette mere,
C'eſt un foible inſtrument.

DIEU SEUL ſuffit à tout,
Il ſuffit à ſoi-même ;
Son ſentier n'a d'autre bout
Que l'amour le plus extrême :
Entrez dans ce doux terme,
Vous en viendrez à bout.

C'eſt purement pour vous,
Grand Dieu, que je ſoupire :
Daignez être mon Époux,
Et du plus cruel martyre
Je ne ferai que rire ;
Je bénirai vos coups.

Je ne veux d'autre bien,
Que vous être aſſervie ;
Je ne veux d'autre ſoutien,
Que de n'avoir plus de vie,
Que d'être anéantie,
Et n'être propre à rien.

Recherche qui voudra
Une plus grande choſe ;
S'il aime, il me comprendra :
DIEU SEUL eſt l'unique cauſe.
Belle métamorphoſe,
Trop heureux (*a*) LIBERA !

Pour eux, mon cher Époux,
Je m'offre en ſacrifice ;
Je me livre tout à vous ;
Ordonnez de mon ſupplice :
J'aime votre Juſtice,
Je reſpecte ſes coups.

(*a*) *Liberа*, &c. ſont les dernieres prieres qu'on chante aux enterremens dans l'Egliſe Catholique. Cela ſignifie mort.

Attribut

Attribut pour mon Dieu,
Je te vois préférable
A ceux qui lui donnent lieu
De pardonner au coupable;
Ton bras eſt équitable
Quand il nous livre au feu.

J'entends ce feu divin,
Qui dans l'homme difforme
Ne laiſſe plus rien d'humain,
L'épure de toute forme,
Le paîtrit, le transforme,
Le refait de ſa main.

Ah! ſi nous voulions bien
Que ſon feu nous détruiſe,
Qu'il nous ôte tout ſoutien,
Et qu'en poudre il nous réduiſe!
O la belle deviſe,
Mon DIEU TOUT & moi RIEN!

Nos armes ſont la croix,
Leur Couronne eſt Juſtice;
Nos ſupôts, vivre ſans choix,
Simples, ſans nul artifice;
Pour champ, le ſacrifice;
Sur-tout, le Roi des Rois.

La charité ſera,
L'excellente livrée
Que notre cœur portera:
D'enfance l'ame parée;
Sera bien préparée
Pour chanter *Libera*.

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLXIII.

Dieu veut notre cœur tout entier.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

DEPUIS le tems que je vous aime,
Divin Amant, qui m'avez ſçu charmer,
Tout chez moi ne tend qu'à vous-même :
Trop heureux de ſavoir aimer !

Malheur au cœur qui ſe partage,
Et veut aimer quelque choſe avec vous !
Il ne peut avoir l'avantage
De goûter un bonheur ſi doux.

Sitôt qu'il partage ſon ame,
Combattu, déchiré par ſes remords,
Il n'éprouve point ce doux calme
Qui vaut plus que tous les tréſors.

Lorſque notre ame eſt inquiéte,
Cela vient du défaut de ſon amour :
L'ame eſt conſtante & ſatisfaite
Quand ſon cœur aime ſans retour.

La tranquillité de notre ame
Eſt l'effet de l'amour pur & divin :
C'eſt lui qui conduit notre flamme
Sans détour vers Dieu notre fin.

Le cœur doit tendre à Dieu ſans ceſſe ;
Et c'eſt ce qui doit faire ſon bonheur :
Hors lui ce n'eſt rien que triſteſſe ;
Malheureux qui reprend ſon cœur !

O Dieu, vous aimer & le monde,
C'eſt partager ſon cœur & ſon déſir !
Tu vas perdre la paix profonde ;
C'en eſt trop, il faut mieux choiſir.

Si tu choiſis la créature,
Elle entraînera ton cœur au plaiſir ;
Tu n'aimeras Dieu qu'en peinture,
C'en eſt fait, je te vois périr.

Depuis longtems on la préfére,
On quitte le TOUT, pour avoir le RIEN ;
L'homme plongé dans la miſere,
Malheureux, ſe croit être bien.

Objet de la plus pure flamme,
Divin Amant ſi longtems négligé,
Je vous abandonne ſon ame ;
C'en eſt fait, ſon cœur eſt changé.

Ah ! que je voudrois pouvoir dire,
Divin Époux ſi longtems outragé,
Tout ſe range ſur votre empire,
C'en eſt fait, leur cœur eſt changé !

CLXIV.

Bonheur d'aimer Dieu avec foi & obéiſſance.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

QU'ON eſt heureux d'aimer
Ce Dieu qui nous enflamme !
Lorſqu'il daigne notre ame

En lui-même abîmer,
Qu'on eſt heureux d'aimer!

Qui s'abandonne à vous
Et vous ſert pour vous-même,
Trouve un plaiſir extrême
Dans les plus rudes coups:
Qui s'abandonne à vous!

Malheureux eſt le cœur,
Grand Dieu, qui vous réſiſte!
Sa vertu ne ſubſiſte
Qu'en l'eſprit ſéducteur.
Malheureux eſt ce cœur!

Il n'a jamais de paix,
Quoiqu'il s'en imagine:
Et la grace divine
N'éteint pas ſes ſouhaits:
Il n'a jamais de paix.

Le cœur tout plein de vous,
Humble, ſimple & tranquille,
Ne cherche point d'aſile
Pour éviter vos coups:
Le cœur tout plein de vous!

Il aime purement,
Sans penſer à ſoi-même;
Trouvant dans ce qu'il aime
Son ſeul contentement,
Il aime purement.

C'eſt en eſprit de foi
Qu'il marche en aſſurance:
Sa prompte obéiſſance
Aux vouloirs de ſon Roi,
Eſt l'eſprit de la foi.

Renoncer ſa raiſon,
Suivre votre lumiere,
Eſt la grace premiere,

O Seigneur de Sion ;
Renoncer ſa raiſon !

CLXV.

Vivre pour aimer.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

SOUFFRONS, puiſqu'il le faut, ſouffrons toute la vie ;
Je ne déſire point de voir changer mon ſort,
J'attends en paix le moment de ma mort :
T'aimer, ô Dieu ! c'eſt mon envie.

Ton vouloir fait mon bien, il eſt tout ce que j'aime ;
Je te laiſſe ſans moi diſpoſer de mes jours :
Dans tous mes maux je ne veux de ſecours
S'il n'eſt de ton vouloir ſuprême.

Mon Dieu compte nos jours, nous devons bien l'en croire ;
Epargnons-nous le ſoin d'un calcul ſuperflu :
Ils ſont comptés, ne les comptons donc plus
Ces jours conſacrés à ſa gloire.

Paſſons les à l'aimer, c'eſt notre unique affaire :
Mais il veut un amour pur & ſimple & conſtant.
Heureux les jours que l'on paſſe en aimant !
Seigneur, on les paſſe à vous plaire,

CLXVI.

Toute puiſſance non ſoumiſe à l'Enfant-Dieu, n'eſt rien.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

QUE j'adore & que j'aime
Ce Dieu qui fait les Rois,
Que ce m'eſt un plaiſir extréme
De les voir ſoumis à ſes loix!

Que leur grandeur ſuccombe
Deſſous ſon bras puiſſant!
Que leur téméraire orgueil tombe
Sous la foibleſſe d'un Enfant!

Qu'il ne reſte du foudre
Qui les fait redouter
Qu'un triſte & vain amas de poudre!
Un foible Enfant les va dompter.

Enfant que je révére,
Et qui fais mon plaiſir,
Ne ſerai-je pas téméraire
D'oſer former un tel déſir?

Je n'aime que ta gloire,
Seule elle m'a charmé;
Fais perdre juſqu'à la mémoire
De ceux qui ne t'ont pas aimé!

CLXVII.

Pauvreté enfantine & Chrétienne.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

JE ne veux rien qui me gêne ;
Mon enfance eſt tout mon bien :
Je ſuis libre dans ma chaîne,
Poſſédant tout en ne poſſédant rien.

Que l'ame pauvre eſt contente !
Elle ne manque de rien :
Dieu ſeul étant ſont attente,
Plus on lui ôte & plus elle a de bien.

Le pauvre a ce qu'il ſouhaitte ;
Il eſt content comme un roi :
Et plus grande eſt ſa diſette
Plus il ſe nourrit d'amour & de foi.

Tel ſe voit qui ſe tourmente
Afin d'être riche & grand ;
Plus il a, ſa ſoif augmente :
Il n'en eſt pas de même d'un enfant.

D'autres ſont inſatiables
De ce qu'il nomment honneur ;
Et d'autres plus équitables,
Ne veulent rien, diſent-ils, que le cœur.

Je ne veux rien de perſonne,
Je n'eſtime pas l'honneur :
La pauvreté m'environne,
Je ne ſaurois diſpoſer de mon cœur.

Il appartient à un autre,
C'eſt à mon céleſte Époux :
Auſſi pauvre qu'un Apôtre
Je ne connois ni l'amer ni le doux.

Je n'ai nul brin de ſageſſe,
Ni ne veux pas en avoir :
L'enfance & la petiteſſe
Eſt le ſeul bien qui ſoit en mon pouvoir.

Tous les jours me ſont des fêtes,
Ce ſont autant de Sabbats :
Je ne fais jamais de quêtes,
Me repoſant beaucoup ſans être las.

Je fais toujours bonne chere,
Quand je n'aurois que du pain :
Le pauvre à l'eau de riviere
Y trouve un goût ainſi qu'au meilleur vin.

Il ſait bien comme on ſe paſſe ;
S'il trouve, il ſe nourrit bien :
Si l'on veut remplir ſa taſſe,
Il ne dit pas, je n'ai beſoin de rien.

CLXVIII.

Vœux pour l'Amour déſintéreſſé.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AMOUR, Amour, ſi mon cœur s'intéreſſe,
C'eſt pour ta gloire ; elle fait mon plaiſir.
Que je me hais ! toi ſeul as ma tendreſſe ;
Hors toi je ne forme pas un déſir.

Régne, Seigneur, & que le MOI périſſe,
Régne dans moi, dans tous, en tous les lieux !
Eſt-il, quelque rigoureux exercice
Qui pour l'Amour ne ſoit délicieux ?

Eſt-il quelqu'un qui recherche ta gloire ?
Tous ſont eſclaves du propre intérêt :
Sur tous les cœurs remporte la victoire,
Ou puni-les ſelon ton ſaint décret.

Reçois, Seigneur, reçois le double hommage
De l'humble mere, & de tous ſes enfans,
Reçois-les tous; ils ſont ton héritage;
De tous leurs cœurs je te fais des préſens.

Je ne prends plus d'intérêt à moi-même,
Je fais des vœux pour te voir honorer:
Donne des cœurs nouveaux afin qu'on t'aime,
Sans t'aimer on ne ſauroit t'adorer.

De tous les cœurs banni l'hypocriſie,
Qu'on t'adore en eſprit, en vérité:
La pieté n'eſt plus que momerie
Dès qu'on bannit la pure charité.

CLXIX.

Perte du moi. *Dieu ſeul.*

AIR: *On n'aime plus dans nos forêts;* ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

SI vous voulez, mes chers enfans,
Que jamais rien ne nous ſépare,
Livrez vos ames & vos ſens,
Afin que mon Dieu s'en empare,
Que de vous il ne reſte rien,
Qu'en vous ſoit le Souverain Bien.

Il ne peut loger avec vous;
Il faut que votre MOI périſſe,
Et que Dieu ſoit tout en nous tous:
N'ayez que ce ſeul exercice,
De vous ſoumettre à ſon vouloir,
Qu'il exerce en vous ſon pouvoir.

Il faut, vous oubliant toujours,
Ne ſonger jamais qu'à lui plaire:
C'eſt là le but de nos amours,

Et c'eſt l'unique néceſſaire :
Tout le reſte n'eſt point pour nous,
Et ne peut plaire à notre Epoux.

N'ayez d'eſprit, de volonté,
De raiſon, que pour les ſoumettre :
Ne voyez qu'en lui la bonté,
Il faut de tout bien vous démettre,
Afin que Dieu ſoit le ſeul bien ;
Il faut reſter en votre RIEN.

Mais hélas ! pour vouloir toujours,
Nous perdons cette amour parfaite ;
Sur la vertu mille retours
Empêchent l'entiere défaite
De ce qu'on appelle le MOI,
Et le domaine de mon Roi.

C'eſt toi, divine charité,
Qui dois tout opérer en l'homme ;
C'eſt toi, charmante vérité,
Qui nous détruiſant nous conſomme
En ce Dieu notre unique amour,
Sans milieu, ſans aucun détour.

Mais hélas ! mon expreſſion
Ne leur fera jamais comprendre,
Que Dieu n'eſt la poſſeſſion
Que du cœur qu'il réduit en cendre,
Que pour être dans l'unité
Il ne faut plus de qualité.

CLXX.

Ne regarder que Dieu, & non ſoi-même.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUE nous avons beſoin de patience,
Non pour autrui, mais pour nous ſupporter !

Que c'eſt une merveilleuſe ſcience
De ſavoir de Dieu ſeul nous contenter !

Ne retournons jamais deſſus nous-mêmes,
S'il vient des retours il faut les ſouffrir :
Le ſeul objet qu'on adore, & qu'on aime,
Doit occuper le cœur, le ſouvenir.

Pour notre bien Dieu ſe cache à notre ame,
Il laiſſe les ſens comme vagabonds :
Mais en ſecret, il allume la flamme
Dont pour jamais il veut que nous brûlions.

Je vous connois par une expérience
Que Dieu ſeul peut verſer en notre cœur,
Une ſecrette & ſimple intelligence,
Qui ne peut être ſujette à l'erreur.

Confiez-vous à la Bonté Supréme,
Sans vous inquiéter de votre état :
Vouloir encor ſe gouverner ſoi-méme,
Sur l'abandon c'eſt faire un attentat.

Souvent l'eſprit diſtrait le cœur tranquille,
Marque que l'Eſprit Saint eſt au-dedans ;
La ſéchereſſe eſt ſouvent fort utile ;
Mais l'amour-propre eſt-il jamais content ?

Il veut ſentir & voir ce qui s'opére,
Afin de prendre ſa part au butin :
Mais Dieu qui veut nous traiter en bon Pere,
Dérobe tout à cet œil ſi malin.

Conſolons-nous ſi nous ne voyons goutte,
Si nous ne diſcernons point notre amour :
Moins on connoît, plus en ſecret on goûte ;
Tout dépend de marcher ſans nul détour.

Mes chers enfans, lorſque je dis que j'aime,
Ce n'eſt point moi, ni par mon propre amour ;
Dieu dans mon cœur vous accepte lui-méme,
Je ne fais qu'adhérer ſans nul retour.

Depuis longtems toute amour eſt bannie,
Je ne ſuis plus maîtreſſe de mon cœur :
Dieu tient mon cœur, & mon ame ravie ;
Il en eſt le principe & le moteur.

Si je ſuis ſimple, & qu'on s'en ſcandaliſe,
Laiſſez-moi là, regardez le Très-haut :
J'agis avecque une extréme franchiſe,
Je ne ſuis pas exempte de défaut.

Dieu ſeul eſt ſaint, ſage, juſte, immuable ;
Je n'ai que les foibleſſes d'un enfant :
Mes foibleſſes me ſont très-agréables ;
Elles réhauſſent ce Dieu tout-puiſſant.

Oui, ſa grandeur éclate en ma baſſeſſe,
Sa vérité paroît en mon néant ;
Mon enfance réhauſſe ſa ſageſſe,
Mes défauts font voir qu'il eſt ſaint & grand.

CLXXI.

L'Amour pur, dégagé & ſecret.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

TU ſais, Seigneur, la vérité,
Si j'oſe dire que je t'aime :
Car la divine charité,
Me tranſportant hors de moi-même,
M'a ſi bien transformée en toi,
Que je n'ai d'amour ni de MOI.

S'il eſt en mon cœur un amour,
C'eſt le ſeul amour dont Dieu s'aime :
Je n'ai plus d'être ni de jour,
Tout eſt dans ſon Etre Suprême :
Son tout eſt lumiere & ardeur,
Et ſon ſeul vouloir eſt mon cœur.

Qui n'a plus ni cœur ni vouloir,
N'a plus en ſoi de propre flamme :
Car Dieu, par ſon divin pouvoir,
Ayant en ſoi transformé l'ame,
S'aime en elle d'une façon
Qui ſurpaſſe toute leçon.

Il l'enſeigne dans le ſecret,
Sans lui laiſſer de connoiſſance ;
Il eſt éloquent & diſcret :
Cette ſavoureuſe ſcience
Ne s'apprend que dans l'unité,
Par la divine charité.

Savoir tout & ne ſavoir rien,
Eſt donc mon unique partage :
Adhérant au Souverain Bien,
Toute peine m'eſt avantage :
Si mon corps a quelque douleur,
Elle n'entre pas dans mon cœur.

Ce cœur demeure indifférent,
Abîmé dans l'Etre Suprême ;
Il n'a ni crainte, ni tourment :
Tout ſe perd en celui qui s'aime
Chez moi avec tant de ſecret,
Que j'ignore ce qu'il y fait.

CLXXII.

L'Amour imperceptible & perdu en Dieu.

AIR : *Songes agréables.*

QUE la flamme eſt pure,
Qui s'élance en Dieu,
Sans qu'à la nature
Elle donne lieu !

Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Adorable Pere,
Reçois mon eſprit :
Le corps eſt en terre,
L'ame en Jéſus-Chriſt.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de vie,
Je n'ai plus d'ardeur ;
Je n'ai plus d'envie,
Je n'ai plus de cœur.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de forme,
Je n'ai plus d'emploi ;
L'amour me transforme,
Je n'ai plus de MOI.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de régle,
Je n'en puis garder ;
Je fais comme l'aigle,
Je me vais guinder.
Inceſſamment
Vers mon Soleil levant.

Je veux pour mon Maître
Tout bien, tout honneur ;
Je ne vois plus d'être,
D'eſprit, ni de cœur :
Tout eſt perdu
Dans l'amour inconnu.

L'homme de lui-même
Toujours amoureux,
Veut en ce qu'il aime
Se trouver heureux :

L'amour jaloux
Ne ſouffre rien de nous.

CLXIII.

Simplicité & largeur de l'Amour.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

DE nous tous quittons le ſéjour,
Pour laiſſer la place à l'amour,
Sans nous en mettre en peine :
Sitôt qu'on fait quelque retour,
On entre dans la gêne.

La triſteſſe nous retrécit,
La ſimplicité réjouit :
Si le cœur n'eſt au large,
Il ſera toujours trop petit
Pour le divin uſage.

Vous contriſtez tous mon eſprit :
Que chacun devienne petit,
Sans ſouci de ſoi-même :
Sitôt que le cœur s'élargit,
On apprend comme on aime.

Mon cœur eſt plein d'affliction,
On ne veut point de l'onction
Que mon cher Maître donne ;
On veut écouter la raiſon,
Et ne croire perſonne.

Mon cher petit Maître eſt trop bon,
Il doit vous gronder tout de bon.
Pour que l'on ſoit plus ſage :
Fi de la vilaine raiſon,
Qui trouble le ménage.

Je m'en irai cacher bien loin,
Je m'enfoncerai dans un coin
Avec mon petit Maître;
Et lui ſeul ſera le témoin
Du mal que l'on m'apprête.

Je ſuis un pauvre & ſimple enfant,
Qui n'a que deux mois plus que l'an,
Et déjà l'on me fâche:
Mon petit Maître, allons-nous en,
Nous ferons notre tâche.

Je ſouffrirai dans le ſecret,
Et mon cœur ſera ſatisfait
De payer pour leur ame:
Nul ne ſaura notre ſecret,
Nous ſerons dans le calme.

Car la paix gît dans la douleur:
Si je demande que leur cœur
Soit exempt de ſouffrance,
Je veux toujours en leur faveur
Faire une pénitence.

Nous ſerons ſi petits tous deux,
Nous ſerons ſans fin amoureux,
Nous ſouffrirons ſans ceſſe;
Rien ne bleſſera plus les yeux
De la fauſſe ſageſſe.

CLXXIV.

Se réſoudre à vivre,

AIR: *On ne vit plus dans nos forêts.*

AH, que je vole dans ton ſein,
Que je me repoſe en toi-même,

Sei-

Seigneur autant juſte que ſaint ;
Et que ta volonté ſupréme
Me délivre de ce ſéjour
Par un effet de ton amour !

Je n'oſe demander la mort,
Car tu te mettrois en colere ;
Je porte la vie ſans effort,
N'oſant, de peur de te déplaire,
Aſpirer à l'heureux trépas
Qui me mettroit entre tes bras.

Mon corps n'eſt plus qu'une priſon,
Qui tient mon ame priſonniere,
Tu peux, ô Seigneur de Sion,
Rompre bientôt cette barriere :
Tout demeure dans ton vouloir.
C'eſt à quoi je n'ai rien à voir.

CLXXV.

Conduite d'abandon à Dieu.

AIR ; *Taiſez-vous ma muſette.*

O Paiſible ſilence,
Tu fais tout mon plaiſir !
Une ſimple condeſcendance
Me fait au ſilence mourir.

Je me tais, & je parle,
Comme par un reſſort :
Je ſuis tout ainſi qu'une bale,
Qu'un homme pouſſe avec effort.

Quelquefois on m'éléve
Avec un bras puiſſant :
Puis on me donne quelque tréve ;
Alors mon pas eſt languiſſant.

Je vais, je viens, je roule
Pour atteindre à mon but :
Mais il ſurvient une autre boule
Qui me donne d'un prompt début.

Je cours avec viteſſe,
Et je n'attrape rien ;
Et ſi perſonne ne me preſſe,
Ma courſe ſe termine bien.

Si je ne ſuis pouſſée,
Je demeure en repos ;
Mais ſitôt que je ſuis preſſée
Je vais ou trop bas ou trop haut.

Pour ce qui me concerne,
Je n'ai point de penchant :
Allant tout ainſi qu'on me mene,
Tous lieux me ſont indifférents.

Quelquefois je recule,
Et j'en avance mieux :
Mon chemin paroît ridicule ;
Et par lui j'arrive où je veux.

Je demeure inutile,
Quelquefois bien longtems ;
Enſuite une main très-habile
Me pouſſe, & c'eſt ſon paſſetems.

Enfin je laiſſe faire
Tout ce qu'on veut de moi,
Soit pour agir, ſoit pour me taire ;
Je ſers aux plaiſirs de mon Roi.

Quelquefois je me crotte
Pourſuivant mon chemin ;
Et d'autrefois on me rabotte,
Afin que je n'arrête à rien.

Celui qui me gouverne,
Sait mon foible & mon fort :
C'eſt lui qui me mene & ramene ;
Pour moi, je ne fais nul effort.

Je ſuis dans l'équilibre;
Le moindre mouvement,
Sans que j'aie de penchant libre,
Me fait courir rapidement.

On me croiroit vivante,
En me voyant courir;
Je n'ai pourtant ni choix ni pente,
Pour me faire aller & venir.

Je vais comme on me mene,
Ou fort ou lentement;
Et qui le veut me meut ſans peine:
Je ne ſuis qu'un vil inſtrument.

CLXXVI.

Abandon à la Juſtice de Dieu.

AIR : *Tu dis que les bergers de notre voiſinage.*

EXERCE ſur mon cœur, adorable Juſtice,
Les tourmens les plus rigoureux,
Cherche quelque nouveau ſupplice,
Redouble l'ardeur de tes feux.

En ne m'épargnant pas tu me fais plus de grace;
Si je n'étois un pur néant,
J'aurois peut-être aſſez d'audace
Pour défier ton bras puiſſant.

Juſtice, tu ne peux regarder que Dieu même
Dans ce que tu nous fais ſouffrir:
Si je te crains, c'eſt que je m'aime;
De ta main je veux bien mourir.

Mais que dis-je mourir, ah! c'eſt trop peu de choſe!
Mon cœur ne ſauroit s'y borner:
De dire tout; non, je ne l'oſe:
Frappe, frappe ſans m'épargner.

Que j'aime ta rigueur ! qu'elle a pour moi de charmes !
Je la veux aimer dans l'enfer.
Divine juſtice, tu t'armes
Avec une verge de fer.

Mon cœur eſt tout froiſſé, une douleur mortelle
L'accable d'excès de rigueur :
Mais cette rigueur ſi cruelle
Eſt le ſeul ſoutien de mon cœur.

Oui ce cœur t'aimeroit au milieu de la flamme
Qu'on deſtine à le tourmenter :
Ces braſiers pourroient-ils, mon ame,
T'empêcher de toujours aimer !

Mon amour eſt trop pur, & ma flamme trop belle,
Pour s'éteindre dans le tourment.
Non, non; une flamme éternelle
Eſt plutôt un ſoulagement.

Éloignez-vous de nous, intérêt pour ſoi-même ;
Vous êtes indigne de Dieu :
L'amour de la Beauté Suprême
Sait dévorer tout autre feu.

Reçois, divin Amour, reçois le ſacrifice
Que je t'ai fait depuis longtems,
De me livrer à ta Juſtice,
Et ſans aucun ménagement.

CLXXVII.

Soupleſſe de l'amour.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

J'AIME Jéſus uniquement,
Lui ſeul fait mon contentement ;
Je vis fort à mon aiſe :

Car même un très-rude tourment
N'a plus rien qui me peſe.

Je ſuis contente de mon ſort ;
Soit pour la vie ou pour la mort ;
L'ame ſimple eſt contente ;
Je ne ſouffre jamais d'effort,
Quoique l'on me tourmente.

Je ne ſais ce que c'eſt qu'amour ;
Et j'aime pourtant ſans détour
Un Objet tout aimable :
Je ne connois ni nuit ni jour,
Mon cœur eſt immuable.

Qui fait l'immutabilité ?
C'eſt la divine charité.
C'eſt elle qui transforme
En ſoi la propre volonté,
Si chere au cœur de l'homme.

Il faut combattre fortement
Et le cœur & l'entendement,
Et que la foi les dompte ;
Que le vouloir du Tout-puiſſant
Notre vouloir ſurmonte.

Alors on avance à grands pas ;
Et quittes de tout embarras,
Rien plus ne nous ſurcharge :
On ne veut point ce qu'on n'a pas,
Le cœur étant au large.

Mais d'où nous vient cette largeur ?
C'eſt de la ſoupleſſe du cœur,
Qui perd ſa conſiſtance,
Et s'écoule avec ſon Sauveur
Dans la divine Eſſence.

Amour ſi doux & ſi charmant,
Prends le cœur de ce pauvre enfant,
Qu'il t'adore & qu'il t'aime ;

Que ſon vouloir, ſon jugement
Soient perdus en toi-même.

Fais le même à tous mes enfans ;
Tu le peux, Seigneur tout-puiſſant :
Ah ! fais-le pour ta gloire :
Détruis leur eſprit & leur ſens,
Leur cœur & leur mémoire.

CLXXVIII.

Exhortation à l'abandon.

AIR : *Branle de Metz* ; ou, *Un berger tendre eſt ſincere.*

SI vous connoiſſiez mon Maître,
Tranſportés d'amour pour lui
Vous ne feriez aujourd'hui
Que des airs au Premier Être.
Conſacrons lui notre cœur ;
Car il eſt notre Sauveur.

Si je pouvois faire entendre
A tous mes petits enfans,
Comment le Dieu tout-puiſſant,
Devant les reduire en cendre,
Veut qu'on ſe laiſſe à ſa main,
A ſon pouvoir ſouverain !

Mais chacun veut ſe conduire
Suivant la propre raiſon,
Et fuyant ſa motion,
On dédaigne ſon empire :
Dieu punira quelque jour
Le défaut de leur amour.

Aimant Dieu plus que moi-même,
Je me mets de ſon parti
Que je trouve l'homme hardi,

Qui veut de l'Être Suprême
Partager l'autorité,
Combattant ſa vérité.

CLXXIX.

Se laiſſer conduire à la Sageſſe divine.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites ;* ou, *Je ſais les maux où je me livre.*

O Vous, que j'adore & que j'aime,
Qui connoiſſez le centre de mon cœur !
Gouvernez Sageſſe Suprême
Ses mouvemens & ſon ardeur.

Qu'il n'agiſſe que par votre ordre
Sans ſuivre ſon vouloir ni ſon plaiſir,
Et que votre bonté m'accorde
L'effet d'un ſi juſte déſir.

Je vis ſans connoître ma vie ;
Je n'ai plus rien ni déhors ni dedans ;
Captive je ſuis affranchie
Sans en avoir les ſentimens.

Vous êtes ma ſeule lumiere ;
Que je ſerois aveugle, hélas, ſans vous !
Quand vous déſillez ma paupiere,
Vos brillans n'ont rien que de doux.

Venez adorable lumiere :
Venez éclairer le fond de mon cœur :
Faites-voir l'extrême miſere
De qui ſuit la fauſſe lueur.

Il la ſuit ſuivant ſon caprice.
Qu'il s'abandonne à l'amour, à la foi,
Qu'il quitte ſa propre juſtice ;
Il ſera régi par mon Roi.

CLXXX.

Abandon ſans nul retour ſur ſoi.

AIR : *La bergere Nanette.*

A Toi je m'abandonne,
Mon ſouverain Seigneur,
Et de plus je te donne
Et mon ame & mon cœur :
Ta divine providence,
Dès mon enfance,
M'a toujours aſſiſté
Avec fidélité.

Je ſuis dans la vieilleſſe,
Et dans l'infirmité ;
N'as-tu plus de tendreſſe
M'aurois-tu rejetté ?
Enviſage ma miſere,
Mon divin Pere ;
Ne m'abandonne pas
Si proche du trépas.

Ainſi qu'un pauvre aveugle,
Je vais ſans ſavoir où ;
Comme le bœuf je meugle,
Quand il eſt ſous le joug :
Toi qui connois toutes choſes,
Cauſe des cauſes,
Fais que ta volonté
Régle ma liberté.

Comme la ſentinelle
Je t'attends nuit & jour ;
Inceſſamment je veille,
T'explicant mon amour ;
Tu me rebutes ſans ceſſe,

Et la triſteſſe
S'empare de mon cœur,
Ainſi que la douleur.

Jadis de l'alégreſſe
Je goûtois le tranſport ;
A préſent la détreſſe
Me conduit à la mort :
Je veux ton vouloir ſupréme ;
Et ſi je t'aime,
Ce ſouverain vouloir
Doit régler mon devoir.

„ C'eſt penſer à toi-même
„ Que de te plaindre ainſi.
„ S'il eſt vrai que tu m'aimes,
„ D'où vient donc ce ſouci ?
„ L'abandon ſans défiance
„ Eſt la ſcience
„ Qui doit faire toujours
„ Oublier les retours.

„ Etre aimant en peinture,
„ C'eſt de penſer à ſoi ;
„ Et c'eſt une impoſture
„ De m'appeller ſon Roi :
„ Quand je régne ſur une ame,
„ Que je la calme
„ Ou la trouble, à l'inſtant
„ Son cœur ſera content.

„ Qu'il eſt peu ſur la terre
„ De fideles amours ;
„ La paix comme la guerre
„ Satisfera toujours
„ Le cœur pur, tendre & fidele :
„ Jamais cruelle
„ Il ne voit ma rigueur,
„ L'acceptant de bon cœur ".

Je connois, mon cher Maître,
Et ſens quel eſt mon tort :

Je ſuis & je veux être
A toi juſqu'à la mort :
Ordonne dans ta Juſtice
De mon ſupplice ;
Je recevrai tes coups,
Sans craindre ton courroux.

Que je ſerois à plaindre,
Si dans mes derniers jours
Il me falloit contraindre
Mon cœur & mes amours !
Qu'on m'eſtime, ou qu'on me blâme ;
Jamais mon ame
N'ordonnera de ſoi :
Je ſuis tout à mon Roi.

CLXXXI.

Abandon pur & déſintéreſſé.

AIR : *La bergere Nanette.*

J'ÉTOIS dans la ſouffrance
Dès mes plus jeunes ans ;
Souvent ma patience
Redoubloit mes tourmens :
Eſt-ce l'amour ou la haine,
Qui fait ma peine ?
Je n'en veux rien ſavoir ;
Tout reſte en ton pouvoir.

Ordonne de mon ame,
Ordonne de mon ſort :
Si jamais je reclame
Contre l'arrêt de mort,
Je veux bien que ta juſtice
M'anéantiſſe ;

Et que les plus grands maux
Couronnent mes travaux.

Soulageant ma miſére,
C'eſt excès de bonté;
Lorſque tu m'ès contraire,
J'y vois ton équité:
Quoi que ta juſtice ordonne
De ma perſonne,
Je bénirai toujours
Ton vouloir, mes amours.

Chacun ſe conſidere,
Et chacun penſe à ſoi:
Mais pour moi, je n'adhére
Qu'au vouloir de mon Roi:
Je ne penſe qu'à ſa gloire;
Et ma mémoire
Ne ſe ſouvient jamais
Que de ſes intérêts.

L'intérêt pour moi-même
De mon cœur eſt banni;
Pour ſon vouloir ſuprême
Je n'ai point de nenni:
Qu'on me hauſſe, qu'on m'abaiſſe,
Qu'on me (*a*) renverſe;
Je trouverai tout bon,
Sans dire jamais NON.

Le OUI dans mon langage
Ne change point de ton;
Le OUI fut mon partage:
Je ne dis jamais NON
A ce que mon Maître ordonne;
Je m'abandonne
A ſes divins arrêts;
J'aime ſes ſaints décrets.

Je ſais que mon langage
Sera goûté de peu;

(*a*) *Ou*, délaiſſe.

On penſe à l'héritage,
Et jamais à mon Dieu :
Car toujours le MOI l'emporte ;
Et la plus forte
De nos intentions
Eſt d'avoir ta Sion.

Un Dieu ſans récompenſe
Ne mérite nul ſoin ;
C'eſt notre prévoyance
Qu'on reclame au beſoin :
Le MOI eſt notre ſageſſe,
La fortereſſe
Où l'on eſt à couvert
Dans ce triſte déſert.

Dieu me doit mes ſervices,
J'ai travaillé pour lui ;
Je fais des exercices
Qui me ſervent d'appui :
J'attends une récompenſe,
Dont l'abondance
Comblera mes ſouhaits
Pour les biens que j'ai fait.

CLXXXII.

Bonheur & ſûreté de la perte en Dieu.

AIR : *Adieu donc dame Françoiſe.*

JE veux à la Providence
M'abandonner déſormais ;
Je laiſſe tous les projets :
La divine Sapience
Me conduira ſûrement ;
Si ce n'eſt par l'évidence,

Me conduira ſûrement
Du moins juſqu'à mon néant.

Ce doit être là ma place ;
Ailleurs je ne ſuis pas bien :
Je veux reſter dans mon RIEN ;
Et c'eſt où coule la grace
Avecque rapidité :
Les montagnes ſont de glace :
Avecque rapidité
On m'emporte en l'unité.

Certaine grande riviere
Coule dans un creux vallon,
Ou roulant ſur le ſablon :
On m'enleve toute entiere.
Je ne cherche plus de lieu,
Ni mon ancienne lumiere ;
Je ne cherche plus de lieu,
Puiſque je m'abîme en Dieu.

Je ne vois plus le rivage
Environné d'habitans :
Tout le monde appréhendant
De me ſuivre en mon naufrage,
Pour moi je ne crains plus rien ;
Mais ce n'eſt point par courage :
Pour moi je ne crains plus rien ;
Étant perdu qu'on eſt bien !

Du milieu de mon naufrage,
Je crie à tous mes enfans :
Suivez ; vous ſerez contents.
Mais ils n'ont point de courage,
En craignant le fil de l'eau :
Ils n'auront pas l'avantage,
En craignant le fil de l'eau,
De jouir d'un ſort ſi beau.

Il eſt vrai, l'eau m'a portée
Juſques au fond de la mer ;
Et pour me mieux abîmer,

On m'a tenue arrêtée :
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
Vouloit ſelon ma portée ;
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
M'enfonçoit bien plus avant.

De la terre qui nous porte
J'apperçus les fondemens :
Alors je dis à l'inſtant ;
Que la tromperie eſt forte
De la plûpart des vivans ,
Qui ne veulent que la porte :
De la plûpart des vivans :
Moi je veux les fondemens.

Là je voyois que l'abîme
Se ſoutenoit ſur ſon poids ;
Que Dieu lui donna des loix :
Ce ſont ſes loix qu'il confirme ,
En l'empêchant de paſſer
Ce qui ſa fureur reprime ;
En l'empêchant de paſſer
Les bords qu'il voulut poſer.

D'inonder toute la terre
Elle auroit facilité :
Dieu retient ſa liberté :
Lui qui toute choſe enſerre ,
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour ce qu'il en veut faire ;
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour remplir ſon devoir.

Toute la nature enſeigne ,
Qu'il faut que le Créateur
Soit le ſouverain moteur ;
Et toutefois l'on dédaigne
De ſe ſoumettre à ſes loix ,
Quoique par-tout on les peigne ,
De ſe ſoumettre à ſes loix ,
Si ce n'eſt de notre choix.

Amour, on ne comprend guere
Ce que tu peux ſur le cœur,
Comme étant ſon Créateur !
Tu le plonges en ſa miſére,
Et l'en tires promptement
Lorſqu'en toi ſeul il eſpere ;
Et l'en tires promptement,
Le rendant parfait amant.

CLXXXIII.

Pureté d'amour dans une ame morte à ſoi.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

SI je vis en ce bas ſéjour,
Ah ! je n'y vis que de l'amour.
Un amour pur & ſans retour,
Eſt ce qui fait ma vie.
Ah ! je n'y vis que de l'amour,
Et n'ai plus d'autre envie !

Qu'il ſoit rigoureux, qu'il ſoit doux ;
Ah ! qu'il allume ſon courroux,
Ou qu'il m'accable de ſes coups ;
Il eſt toujours le méme !
Ah ! qu'il allume ſon courroux ;
Plus il bat, plus je l'aime !

Chacun ſe plaint de ſa rigueur,
Ah ! je l'aime de tout mon cœur !
S'il répand ſur moi ſa fureur,
Il ne trouve perſonne.
Ah ! je l'aime de tout mon cœur ;
Qu'il careſſe ou qu'il tonne !

Celui qui n'eſt plus, ne craint plus :
Ah ! craindre ſeroit ſuperflu !
Que craindre ſi j'ai tout perdu ?

Que me pourroit-on faire ?
Ah ! craindre ſeroit ſuperflu ,
Que j'aime le tonnerre !

La foudre n'épouvante pas ,
Quand on a ſouffert le trépas :
Celui qui n'eſt plus ici-bas
Ne ſauroit plus rien feindre ;
Quand on a ſouffert le trépas ,
Pourroit-on encor craindre !

CLXXXIV.

L'enfance ſpirituelle.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE vous parle du bonheur de l'enfance ,
Mes chers enfans , n'en ſoyez point fâchés :
Si vous ſaviez quelle eſt ſon excellence ;
Vous l'aimeriez , vous en ſeriez touchés.

Le grand ne peut l'aimer ni la comprendre ;
Il en conçoit même un certain dégoût :
Cette leçon ne peut jamais s'apprendre
Que l'Epouſe ne paſſe en ſon Epoux.

O cher Epoux , donnez la petiteſſe
A ceux qui diſent être vos enfans ,
Quoiqu'énivrés de la fauſſe ſageſſe !
Sont-ils ſimples , ſouples , obéiſſans ?

Un ſimple enfant ſouffre tout ſans replique ;
Il ne préſume jamais rien de ſoi :
Il eſt exempt de toute politique ,
Et ne connoit ni le mien ni le MOI.

Heureux enfant , que je te porte envie !
Me diſoit un ſaint homme l'autre jour ,

Apprends

Apprends-moi, quelle doit être ma vie ?
Je lui répondis bruſquement, l'amour.

Oui, c'eſt l'amour qui conduit à l'enfance :
C'eſt cet amour qui nous transforme en ſoi ;
Qui nous apprend la ſimple obéiſſance,
Et l'abandon, qui couronne la foi.

L'enfant poſſéde un certain caractere,
Dont Jéſus fit ſur terre ſon plaiſir :
L'enfance en ſoi cache un ſecret myſtere
Que l'homme vain ne ſauroit découvrir.

Je ſens en moi une ſecrette flamme
Que je voudrois à tous communiquer :
Je vois briller l'innocence en mon ame :
Le grand la voit ; il oſe s'en moquer.

Heureux celui dont l'humble petiteſſe
Sert de ſujet de honte & de mépris !
Il poſſéde la ſuprême Sageſſe :
Qui le verroit en reſteroit ſurpris.

Mais l'homme vain accuſe de baſſeſſe
Ce que Dieu regarde comme grandeur :
L'Être divin verſe en la petiteſſe
La plus ſublime & plus pure faveur.

C'eſt du néant qu'il fait les grandes choſes :
Il ne s'attribue & n'uſurpe rien ;
Ses yeux fixés ſur la Cauſe des cauſes,
Il ne regarde pas même ſon bien.

Il ne prend plus d'intérêt pour ſoi-même ;
Dieu ſeul pour lui eſt ſaint, il eſt heureux :
Reſtant perdu dans l'Eſſence Suprême,
Il s'oublie autant qu'il eſt amoureux.

CLXXXV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

COMME un enfant, je vis ſans prévoyance :
Si je voulois prévoir, & me garder,
Je ſortirois de votre dépendance,
Divin Amour, qui dois ſeul me guider.

Sans raiſonner je ſuis ce qui me mene ;
Je vais ſans crainte où Dieu me fait aller :
La propre conduite n'eſt pas la mienne ;
Je ſuis celui qui daigne m'appeller.

On me mene ſouvent par la liſiere ;
On paroit quelquefois m'abandonner ;
Et c'eſt alors qu'on me tient toute entiere :
Je n'ai que ce qu'on veut bien me donner.

Rien ne ſeroit ſi doux que cette enfance,
Si l'on ne me chargeoit pas d'un fardeau,
Qui de beaucoup ſurpaſſe ma puiſſance,
Et qui me rend auſſi foible que l'eau.

Amour me dit : Je porterai ta charge.
Sitôt qu'il me l'a miſe ſur le dos,
Il me laiſſe faire tout le ménage :
Je ſouffre juſqu'à la moëlle des os.

Amour trompeur, mais pourtant tout aimable,
Faut-il charger ainſi ton pauvre enfant ?
Tu ne me parois pas trop équitable :
D'où vient, d'où vient que mon cœur t'aime tant ?

Tu ris, Amour, tu ris de mon ſupplice ;
Je cours à toi, je crie & me plains fort,
Au même inſtant tu le changes en délices ;
Dis-moi, qui de nous deux a plus de tort.

CLXXXVI.

Aimer en enfant.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

JE ne connois plus que l'amour ;
Mais un amour enfant, ſans ſoutien, ſans défenſe ;
Qu'on mene, qu'on inſtruit, qu'on nourrit chaque jour,
Qui laiſſe tout faire ſans réſiſtance.

Je ne diſcerne plus l'amer,
Il eſt égal au doux ; je n'ai plus de ſouffrance :
Si l'amour diſparoît, s'il daigne m'enflammer ;
Je n'en ai plus même de connoiſſance.

On me fait marcher quelquefois,
On me fait arrêter ; & ſouvent on me porte :
Je fais tout ce qu'on veut, ſans plaiſir & ſans choix :
Puiſque mon Dieu l'ordonne de la ſorte.

Je ſuis foible, & tombe ſouvent ;
On me leve ſoudain ; je n'en ai point de honte :
Lorſque je ſuis bleſſé dedans le même inſtant,
On me guérit ; je n'en fais point de compte.

Ce qu'on me donne, je le prends ;
Si l'on me laiſſe là, je m'y laiſſe de même :
Je badine, je ris comme un petit enfant ;
C'eſt en enfant, mon Dieu, que je vous aime.

Je ne connois point au-dedans
Ce qui me conviendroit, ce qu'il faut que j'évite :
Car je ſuis trop petit : ſi j'évite les grands,
C'eſt que j'ai peur de leur ſage conduite.

Hélas ! que je ſerois heureux,
Si l'on ne m'obligeoit de ſécourir mes freres !
Car inſenſiblement je me forme ſur eux,
Changeant ainſi mes petits caracteres.

Quand ils ſont grands ; je le deviens ;
Je quitte mon berceau ainſi qu'un homme ſage :
Mais comme cet état jamais ne me convient,
Je fais, hélas ! un fort ſot perſonnage.

Que je ſerois ſimple & petit,
Si j'avois des enfans ſans raiſon, ſans ſageſſe !
Perſonne ne me croit ; on ſuit ſon propre eſprit,
En mépriſant l'aimable petiteſſe.

Quand je ſuis avec un enfant,
Je me trouve fort bien, & je vis à mon aiſe :
Mais le Démon jaloux de mon contentement
Nous vient troubler avec quelque fadaiſe.

Petit Maître, il faut le chaſſer,
Et l'envoyer bien loin de notre domicile :
Il trouble la raiſon, & cherche à me fâcher :
Qu'il n'ait ici jamais aucun aſile !

CLXXXVII.

Etat d'enfance ſpirituelle accompagné de croix.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SEIGNEUR, prends pitié de mon ſort ;
Reçois mon innocente plainte :
Mon eſprit n'a plus rien de fort ;
La peine dont je ſuis atteinte,
Me jette dans l'épuiſement,
Je ſuis plus foible qu'un enfant.

Je traîne ſouvent mon lien,
Ne pouvant plus porter ma chaîne ;
Je ne trouve en moi que le RIEN ;
Tout ſert à redoubler ma peine :
Quand ſera-ce, divin Époux,
Que tu ceſſeras ton courroux ?

Je ne puis plus faire aucun bien,
Dans cette terre de miſére :
O Grand Dieu, qui fus mon ſoutien,
Mon Roi, mon Seigneur, & mon Pere,
Ne me délaiſſe point, hélas !
Étant ſi proche du trépas !

Dans un ſi long banniſſement,
Je ſuis étranger à moi-méme ;
Je vis ſans nul ſoulagement,
Et ſans bien diſcerner ſi j'aime :
Comme un inſtrument ſuperflu,
Je ſuis ainſi que n'étant plus.

Je ſuis avec ceux de Cédar,
Comme en une ville ennemie :
A rien je ne prends plus de part ;
Et quoique ſous leur tyrannie,
Je trouve mes contentemens
En toi ſeul avec tes enfans.

L'enfance dont je ſuis couvert,
M'attire leur haine & leur doute :
Je ſerois bien dans un déſert,
Quoique ſans chemin & ſans route :
Ignoré là du genre humain,
Tu me porterois dans ta main.

Que je m'eſtimerois heureux,
Si ſéparé de tout le monde,
J'étois caché de tous les yeux !
Mon cœur dans une paix profonde
Contempleroit tes vérités,
Aimant, adorant tes beautés.

Ne vaudroit-il pas mieux mourir ?
Ah ! ſi ma mort pouvoit te plaire !
Je n'oſe former un déſir,
La peine égalant le ſalaire :
Mon bien eſt dans ta volonté,
Seigneur, & dans ton équité.

Mon néant ne t'eſt point caché ;
Toi, qui pénetres toutes choſes,
Tu ſais, mon cœur n'être attaché
Qu'à toi ſeul, ô Cauſe des cauſes !
Ordonne toujours de mon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

CLXXXVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

J'ÉPROUVE dans mon fond une diviſion ;
Je ſuis étrangere à moi-même :
Le dedans eſt ſans action ;
Le déhors eſt pauvre à l'extrême.

Je trouve que j'agis & parle par reſſort ;
C'eſt une choſe inexplicable :
Je ne ſaurois faire d'effort ;
Et mon cœur eſt invariable.

On parle, je l'entends ; & je ne conçois pas
Bien ſouvent ce qu'on me veut dire :
Je parle, & ne m'exprime pas,
Si mon doux amour ne m'inſpire.

Chacun fait bande à part ; & je ne connois rien,
Quoique rempli de connoiſſance :
On eſt ſoutenu ſans ſoutien,
Ignorant & plein de ſcience.

Mon ame eſt dans les Cieux, & mon corps ſur la croix,
Je m'en trouve toute interdite :
L'un bien haut, l'autre par ſon poids,
Me rend chaque jour plus petite.

Si je pouvois, Amour, vivre ainſi qu'un enfant,
Je me trouverois bien au large :

Plus mon Maître en moi paroit grand,
Et plus j'aime le badinage.

Hélas ! de toutes parts je ne vois que des grands,
Que quelque homme prudent & ſage :
Je ne voudrois que des enfans ;
Tout me remet dans l'eſclavage.

Je ne m'arrête à rien ; tout eſt outrepaſſé :
Je ne me connois plus moi-même ;
Car l'homme toujours compaſſé
Me dérobe de ce que j'aime.

Il me faut des égards, on veut de la raiſon ;
Je ſuis un enfant à la chaine :
Prenez de moi compaſſion,
Et me tirez de cette gêne.

Laiſſez couler mes jours dans un ſacré repos :
Que tout le parler m'importune !
Qu'une priſon bien à propos
Combleroit ma bonne fortune !

Être ſeul enfermé dedans d'obſcurs cachots,
Seroit un lieu plein de délices :
On ſeroit hors de ces Cahos :
Tout redouble ici mes ſupplices.

Vous le pouvez, Seigneur, m'affranchir à l'inſtant
Vous êtes maître de ma vie :
Comment peut vivre un pauvre enfant,
Accablé ſous la tyrannie.

CLXXXIX.

Simplicité enfantine avec Dieu.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

JE ſuis dans ma ſolitude
Ainſi qu'un petit enfant,

J'y vis ſans inquiétude :
Je n'y pourrois reſter ſi j'étois grand.

Je m'amuſe à toute choſe,
Sans être amuſé de rien ;
Je chante, je me repoſe ;
Je ris de tout : je me trouve aſſez bien.

Nous contons notre aventure,
Nous tenons de doux propos ;
Et jamais Dame Nature
N'y vient troubler notre aimable repos.

Là je ris, je me goberge ;
Je ſuis libre, & fais l'enfant :
Mon Maître y tient ſon auberge,
Et me donne du bon vin en tout tems.

Si mes vers n'ont pas de rime,
S'ils ne ſont pas bien peignés ;
C'eſt un enfant qui s'exprime :
Si vous y touchez, vous me contraignez.

Une liberté parfaite
Fait & mon mal & mon bien ;
J'ai là ce que je ſouhaite :
Il eſt vrai que je ne ſouhaite rien.

Taiſez-vous, Grands de la terre,
Laiſſez libre un pauvre enfant,
Qui ne vous fait point de guerre,
Et dont la paix fait le contentement.

Je crains bien que quelque ſage
Ne vienne ici me troubler :
Un myſtérieux langage
Seroit bien propre à me faire trembler !

Si je parle, je bégaye ;
Je chante, & n'ai point de ton ;
Je badine, je m'égaye :
Mon Maître trouve tout cela fort bon.

Rien que lui ne m'accommode :
Je crains fort le ſérieux,

Je ne vis point à la mode :
Chacun de ſa pratique eſt amoureux.
Comme je n'en ai pas une,
Je m'accommode de tout :
N'ayant rien qui m'importune
Le commencement eſt pour moi le bout.
Je ſuis toujours à mon aiſe,
Ne m'incommodant de rien :
Qu'on me conte une fadaiſe,
J'écoute comme ſi l'on diſoit bien.

CXC.

Souffrances de Jéſus-Chriſt & celles d'une ame choiſie.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

QUE vous avez ſouffert, mon aimable Sauveur,
En expirant ſur le Calvaire !
Vous fites ouvrir votre cœur :
Et ce fut un ſacré myſtere.
Vos mains, vos pieds percés par des douloureux clous,
Furent vos légéres ſouffrances :
La charité donne des coups
Plus terribles & plus intenſes.
Vous enfantâtes lors tous les prédeſtinés :
Mais leur cruelle ingratitude,
Leurs cœurs contre vous mutinés,
Fut votre tourment le plus rude.
Ils s'arrachoient de vous qui vouliez les ſauver ;
Votre cœur ſouffrit ces partages :
Vous voulûtes lors éprouver
Ce que coutent ces cœurs volages.

Je ne puis plus ſouffrir la douleur que je ſens :
C'eſt un ennui qui me dévore.
Si mes diſcours ſont impuiſſans,
Pourquoi donc parlerai-je encore ?

Je veux me condamner à ne parler jamais :
Et ma douleur ſe renouvelle,
Dans le même inſtant je le fais ;
Ce vouloir me rend infidelle.

Rien ne m'eſt plus permis : ſouffrir en me taiſant
Paroîtroit avoir quelque force :
Il me faut ſouffrir en enfant ;
Je ne puis porter ce divorce.

D'un état douloureux je me plains chaque jour ;
Et nul ne ſoulage ma peine :
Si je me plains à mon Amour,
J'apperçois que ma plainte eſt vaine.

Tous ſont comme rochers, tout ſe change en tourment ;
Et la douleur eſt mon partage :
Je ne vois que déguiſement,
Par tout un ſimulé langage.

Que ferai-je, Seigneur, en l'état où je ſuis ?
Ma vie eſt un cruel ſupplice :
Sans voir de borne à mes ennuis
Je vais reſter en ſacrifice.

CXCI.

Plaiſir à ſouffrir pour Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE t'aime, mon Seigneur, cent fois plus que ma vie ;
Et je voudrois toujours encore plus t'aimer :
Quand je te ſuis aſſujettie
Je ne trouve plus rien d'amer.

Se plaigne qui voudra de cette auguſte chaîne ;
Je t'adore en mon cœur & je bénis mon lien :
S'il trouve à ſouffrir quelque peine,
Il ne connoit pas ſon vrai bien.

O ſouverain Amour, augmente mes délices
Que j'en trouve en ſouffrant mille douleurs pour toi !
Les tourmens ne ſont plus ſupplices,
Lorſqu'on eſt guidé par la foi.

D'où viens, mon cher Époux, que perſonne ne t'aime ?
Qu'aucun ne veut ſouffrir, & t'être aſſujetti ?
„ C'eſt que l'on s'aime trop ſoi-même :
„ Nul ne veut être anéanti.

Ah ! choiſi-toi des cœurs, & te les rends conformes !
Arrache-leur le MOI : lors ils ſauront t'aimer.
„ Il faudroit les changer de formes ".
Mais ne ſaurois-tu les charmer.

„ Je le puis, il eſt vrai ; mais j'ai fait l'homme libre :
„ Il abuſe ſans fin de cette liberté ".
Mets-le dans un juſte équilibre :
Il penchera vers ta beauté.

„ Ah ! que tu coñois peu quel eſt le cœur de l'homme !
„ Il aime cent fois mieux la poſſeſſion de ſoi ".
Que ton feu divin le conſomme,
Et le faſſe paſſer en toi.

O quel renverſement ! Et qu'on eſt miſérable !
On aime ſon malheur, on en fait ſon plaiſir !
Donne-moi, Juſtice adorable,
Quelques cœurs ſelon mon déſir.
Qu'on ne réſiſte plus à l'attrait de tes charmes ;
Qu'on te préfére à ſoi ; qu'on ſe livre à tes coups :
Que mille cœurs rendent les armes
Au plus aimable des Époux.

CXCII.

Priere pour les enfans de Dieu.

AIR : *La bergere Nanette.*

MON Seigneur, que je t'aime!
Et tu le ſais fort bien.
Cet amour eſt toi-même,
Ah mon unique bien!
Malgré toute ma miſere,
Mon divin Pere
Me reçoit dans ſon ſein,
Et perd en lui mon RIEN.

Daigne faire de même
A mes petits enfans;
Et que tout leur cœur t'aime,
Mon Seigneur, purement.
Que leur pur amour ſurpaſſe
Toutes les traces
De la propre raiſon,
Par l'aveugle abandon.

Je te donne leur ame,
Leur eſprit & leur cœur;
Fais que la même flamme
Nous conſomme, Seigneur,
Conduis-nous tous en toi-même,
Bonté Suprême;
Arrache à tous leur MOI
Conduis-les par la foi.

Que toute ta juſtice
Se tourne contre moi;
Sois leur à tous propice,
Ah! mon aimable Roi!
Comble leur cœur de ta grace,

Digitized by Google

Et me terraſſe
Sans jamais m'épargner,
Afin de les ſauver.

Tu ſais que je les aime,
Tu me les as donnés;
Perds les tous en toi-même,
Qu'ils ſoient abandonnés:
Que ta volonté ſuprême
Les tienne fermes
Dedans ton pur amour,
Sans regard, ſans détour.

Fais-leur perdre ſans ceſſe
Toute réflexion;
Et fais que leur ſoupleſſe
Soit ſans reſtriction:
Et daigne les mettre au large
Que ſans partage
Ils ſoient tous en ta main,
O Seigneur ſouverain.

Qu'ils ſe laiſſent conduire
Se perdant à leurs yeux;
Soumis à ton empire,
Qu'ils deviendront heureux!
Qu'en tout tems on ſe délaiſſe
A ta Sageſſe,
Ainſi que des enfans
Foibles & languiſſans.

CXCIII.

Priere pour ſoi & pour le prochain.

AIR: *La bergere Nanette.*

JE fus dans la ſouffrance,
Dès mes plus jeunes ans;
Mais l'humble patience

Rend les maux moins cuiſans :
Dieu voyant notre ſoupleſſe,
Par ſa Sageſſe
Verſe au fond de nos cœurs
Ses céleſtes douceurs.

Les travaux avec l'âge
Augmentoient chaque jour ;
Mais un nouveaux courage
Qui venoit de l'amour,
Me fit aimer la Juſtice
Et le ſupplice,
Trouvant dans la douleur
La paix & la largeur.

M'ayant dans ma jeuneſſe
Gouverné par ton ſoin,
Faut-il dans ma vieilleſſe
Me laiſſer au beſoin ?
Une aſſiſtance ſi tendre
Devroit s'étendre
Juſqu'à mon dernier jour,
Conſommant mon amour.

Mon adorable Pere,
Accorde-moi le don,
Que mon cher petit frere
Se livre à l'abandon,
Sans ſe regarder ſoi-méme ;
Son cœur qui t'aime
Se laiſſe gouverner
Où tu le veux mener.

Tu ſais bien que je l'aime
Autant qu'il eſt à toi ;
Que le Vouloir Suprême,
Qui fut toujours ma loi,
Me ſollicite & me preſſe
D'être ſans ceſſe
En priere pour lui :
Deviens-donc ſon appui.

CXCIV.

Recevoir l'épanchement du cœur.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

MON cœur, ainſi qu'en un fourneau,
Se diſtille en votre préſence ;
Il eſt preſque reduit en eau,
Et s'écoule avec abondance :
Mais je ne trouve point de cœur
Pour recevoir cette liqueur.

Donne-moi des recipients,
Pour recevoir ce qui diſtille ;
Et donne à mes petits enfans
Un cœur ſimple, pur & docile,
Sans quoi je ne pourrois jamais
Répandre en eux ta douce paix.

Qu'ils reconnoiſſent, petit Roi,
Que mon ame eſt ton domicile ;
Donne-leur cet eſprit de foi ;
Et que mon cœur ſoit leur aſile,
Qu'ils habitent ce beau ſéjour,
Qui n'eſt plein que de ton amour!

CXCV.

Indifférence à aider aux ames.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſuis, je le ſais bien, un inſtrument uſé,
Qui ne peut plus rendre ſervice :

Pluſieurs l'ont déja refuſé ;
Je trouve qu'ils lui font juſtice.

Dieu ſe ſert quand il veut, comme, autant qu'il lui plait,
D'un inſtrument qu'il ſe prépare ;
Et s'en ſert ſelon les ſujets :
Il les unit ou les ſépare.

Comme on ne peut vouloir qu'il ſe ſerve de nous,
On n'eſt point ſurpris qu'on nous laiſſe :
Tous deux ſont également doux
Au cœur qui vraiment ſe délaiſſe.

Il ne faut donc jamais ſe gêner un moment :
Qui ſert à l'un peut nuire à l'autre :
Il faut en uſer librement,
Et chercher ailleurs un Apôtre.

Ne nous attachons donc qu'à Dieu, ſeul vérité ;
Abandonnons la créature :
Mais faiſons-le avec équité,
Suivant Dieu, non pas la nature.

CXCVI.

Indifférence à tout ſous la conduite de Dieu.

AIR : *La bergere Nanette.*

GRAND Dieu que je reclame
Dans mon beſoin preſſant,
Diſpoſe de mon ame :
Mon cœur tout languiſſant,
Dans ſon extrême détreſſe,
Léve ſans ceſſe
Vers toi ſes triſtes yeux,
O Souverain des Cieux.

Ma vie eſt attachée
A ce ſublime Objet,

Des

Des autres détachée,
Comme un ſimple ſujet :
Mon ame foible eſt conſtante
Dans ſon attente,
Sans jamais ſe laſſer
De lui tout délaiſſer.

Que ſi ſa main m'employe,
Je me laiſſe guider ;
A ſes vouloirs je ploye,
Sans jamais demander
Ce que Dieu déſire faire
De la miſere,
De ce pauvre inſtrument,
Qui reſte en ſon néant.

Quelquefois on me jette
Comme inſtrument uſé :
Là rien ne m'inquiéte,
Et ſans être abuſé
Je demeure en ma place :
On me fait grace
De ſe ſervir de moi
Pour le plus vil emploi.

De ce que je mérite
Là trop récompenſé,
Jamais je ne m'acquitte
Par un ſoin empreſſé
De ce que mon Maître ordonne :
Si l'on me donne
Un emploi plus ſavant,
Je reſte en mon néant.

On me hauſſe, on m'abaiſſe,
On me met comme on veut ;
A tout je me délaiſſe :
Faiſant ce que je peux,
Sans regarder ma foibleſſe,
Ni ma baſſeſſe ;

Je ſuis content de tout,
Sans en chercher le bout.

Tout-à-coup on m'arrête,
On me jette à l'écart;
Je ſuis dans la diſette,
A rien je ne prends part:
Je ſuis comme une œuvre morte,
Si l'on m'emporte
Hors de mon logement,
Je n'ai nul mouvement.

Enfin laiſſant tout faire,
Je ne prends part à rien:
Je ſens bien ma miſere;
Et c'eſt là le ſeul bien
Que j'aie pour mon partage:
Mon héritage
Eſt la mort, le néant;
Dieu ſeul eſt juſte & grand.

CXCVII.

Plaintes ſur le peu de correſpondance des bons mêmes.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne puis rien gagner ſur l'eſprit prévenu:
Il ſuit ce qu'il a dans la tête;
Loin de devenir pauvre & nud,
Pour ſe ſoutenir il s'apprête.

De raiſons ſur raiſons il charge ſon eſprit;
La foi n'eſt plus ſa ſûre guide:
Son eſprit devient interdit,
Et ſon cœur ſec & tout aride.

Revenez, mes enfans, revenez à l'amour;
Et que le froid amant raiſonne:

Je ne forme pas un retour ;
Je n'ai d'intérêt pour perſonne.

Mais Dieu vous a choiſis pour vous conduire en foi,
Et pour vous remplir de lui-méme :
Il vouloit être votre Roi,
Vous enſeigner l'amour ſuprême.

Il ne reſte chez vous nul lieu pour le loger ;
Il veut pour l'amour un grand vide :
Il faut de tout ſe dégager ;
Sinon, l'on eſt lâche & timide.

On ne m'écoute plus ; mon diſcours eſt ſans fruit :
Vous n'en tenez plus aucun compte.
Tout ce qu'on dit déplaît & nuit ;
Il ne me reſte que la honte.

O mon ſouverain Bien, enleve notre cœur,
Pour le ranger ſous ton Empire :
Tous ſuivent l'eſprit ſéducteur ;
Nul ne veut ſe laiſſer inſtruire.

Ils ne connoiſſent rien, idolâtres du MOI,
Que ce que le MOI leur inſpire :
C'eſt là leur véritable Roi ;
Et lui ſeul ſait bien les conduire.

Je ne puis plus ſouffrir ces grands renverſemens,
Seigneur, ôte-moi de la vie :
Je n'ai vécu que trop longtems,
Pour voir la vérité bannie.

O mon ſouverain Bien, ne m'exauces-tu plus ?
Suis-je rejetté pour mes freres ?
Mes ſoupirs ſont-ils ſuperflus ?
Adreſſe-les à d'autres peres.

Je ne m'en méle plus ; mon eſprit dégagé
Les laiſſera vivre à leur mode :
Hélas ! que le ſiecle eſt changé !
Le pur amour eſt incommode.

Ils ſe ſont fait un plan de certaines vertus ;
Mais l'on eſt trop propriétaire :
Ce qu'ils font ne me touche plus ;
Et j'en ſécouerai la pouſſiere.

CXCVIII.

Délicateſſe de l'amour divin.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O CHER enfant que je trouve en mon ame,
Quand ſeras-tu ſi petit & ſi rien,
Que nous n'aurons plus qu'une même flamme,
Un ſeul eſprit, même mal, même bien !

O pur amour, acheve de détruire
Ce qu'en ſon cœur il reſte encor d'appui :
Divin vouloir, daigne ſeul l'en inſtruire,
Qu'il ne ſe trouve plus en lui de lui.

Ah ! s'il pouvoit, mon Amour, vous entendre,
S'il connoiſſoit ce ſentier délicat,
Où l'homme étant retourné dans ſa cendre,
N'a plus ni tranquillité ni combat !

Eſprit Saint, ta motion eſt ſubtile ;
Elle échappe auſſitôt qu'elle paroît :
Qui croit la voir, la trouve inacceſſible.
Heureux inſtant, tu meurs & tu renais !

Étends ſon cœur, & le rend vaſte, immenſe,
Que rien ne borne & n'arrête ſon cours :
Amour, amour, que pure eſt ta ſcience !
Je la trouve nouvelle tous les jours.

CXCIX.

Croix de la Vie Apoſtolique.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſens bien que mon cœur veut toujours vous aimer;
Il vous aimera dans la flamme :
Le cœur ne trouve rien d'amer,
Lorſqu'amour poſſéde notre ame.

Que vous m'avez changé ! mes jours étoient heureux,
Lorſque renfermé dans vous-même,
J'avois un repos ſavoureux ;
L'amour augmentoit à l'extrême.

J'eſpérois bien de voir finir ainſi mes jours,
Déſoccupé de tout le monde ;
Je ne faiſois aucuns retours :
Qu'alors ma paix étoit profonde !

Quand j'y penſois le moins, vous vintes me charger
D'un peuple dur, ſouvent rebelle :
Je ne ſaurois m'en dégager ;
Je crains de vous être infidelle.

Je me ſuis plaint cent fois d'un fardeau ſi peſant :
Vous me répondez : patiente.
Hélas ! je ne ſuis qu'un enfant !
Je me conſume en mon attente.

Vous frappez ſur mon dos, vous me faites payer
Souvent leurs déſobéiſſances ;
Je dois tous vos coups eſſuyer :
Ah ! vengez ſur moi leurs offenſes.

Vous voyant accablé ſous le poids de la croix,
Mon ame interdite & muette,
N'oſeroit former aucun choix ;
Se plaiſant en ce que vous faites.

J'aime plus vos enfans que tous mes intérêts ;
Je les aime pour votre gloire :
Faites en eux ce qui vous plaît ;
Vous m'en chargez, faites-les croire.

Que le défaut de foi les éloigne de vous !
Je le vois ſans pouvoir rien faire :
Faites donc tout, divin Epoux ;
C'eſt ce qui me doit ſatisfaire.

Que les voir tout à vous rempliroit mes déſirs !
Que mon ame ſeroit contente !
Je ne connois d'autres plaiſirs
Que les voir remplir votre attente.

Je ne prétends plus rien ſur terre & dans les Cieux ;
J'attends la fin de ma carriere :
Mon ſort ſeroit délicieux
S'ils marchoient à votre lumiere.

C C.

Croix de la Vie Apoſtolique.

AIR : *La jeune Iris.*

VÉRITÉ que j'aime & que je révere,
Tu ſais que le menſonge eſt loin de moi :
Tu me donnas une ame ſi ſincere :
Je te la dois ; & je tiens tout de toi.

Comme un enfant, je vis dans l'innocence :
Toi ſeul connois l'intime de mon cœur ;
Pour tes vouloirs ma prompte obéiſſance
Devroit faire connoître ma candeur.

O que les yeux ſont couverts de ténebres !
Tu le permets, Seigneur, pour m'affliger :
On n'a de moi que de penſers funebres :
Rien ne ſauroit hors toi me ſoulager.

Tout le dehors eſt comme une machine
Qu'on fait mouvoir par de ſecrets reſſorts :
Si je ſuis mû par la grace divine,
J'agis ; ſinon, vains ſeroient mes efforts.

Hélas ! je vis étranger à moi-même,
Inconnu, mépriſé preſque de tous ;
Ceux pour qui je ſouffre un tourment extrême
N'ont pour moi que dédain & que courroux.

Comme la vigne à l'orme tu m'attaches,
Sans que par moi j'oſe me ſéparer :
On me tire quelquefois, on m'arrache ;
Je l'embraſſe auſſitôt pour m'y ſerrer.

Amour, Amour, que ta route eſt étrange !
L'homme peut-il diſcerner ton ſentier ?
S'il veut le voir, il prend ſouvent le change,
Et ne ſait que ſe méprendre & tromper.

Tes enfans ſont, dans ce ſéjour de larmes,
Comme le rebut de tout l'Univers :
Quoique leur cœur ſoit fixe & ſans alarmes,
Ils endurent mille tourmens divers.

Vivre ſans choix, ſans ſentiment, ſans ame,
Eſt-ce là vivre ? Et n'eſt-ce pas mourir ?
Languir, aimer, ſans diſcerner ſa flamme :
Divin Amour, quand veux-tu me guérir ?

J'entends que tu dis au fond de mon ame :
Tu ne dois plus t'attendre qu'à ſouffrir :
Tout eſt égal, & la peine & le calme ;
Ma volonté ne veut que t'appauvrir.

O volonté, doux centre de ma vie,
O volonté, qui fais tout mon bonheur !
En toi mon ame eſt ſans ceſſe ravie ;
Tu tiens chez moi la place de mon cœur.

CCI.

Douleur du refus qu'on fait de la conduite de l'Amour.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

ENFANS, ne vous étonnez pas,
Si je ſuis dans quelque embarras
Lorſque mon Maître appelle :
Car ſi vous ne l'écoutez pas,
Que ma peine eſt cruelle !

Cette paix qu'il veut vous donner,
Revient ſur moi pour m'accabler
D'une peine profonde :
Alors je ne puis empêcher
Qu'il ſe fâche, & qu'il gronde.

Car ſi vous refuſez ce bien,
Celui qui ne pardonne rien,
Se met fort en colere ;
Il ſe venge de ce dédain,
Et ne veut plus rien faire.

Lui ſeul diſpoſe les canaux,
Afin d'y conduire ſes eaux ;
Je n'ai qu'à le voir faire.
Que leurs refus me font de maux !
Qu'ils doivent lui déplaire !

Tout cela ne vient pas de moi,
Je n'y puis rien ; & c'eſt mon Roi
Qui regle toute choſe :
Je ne prends ſur rien aucun droit ;
De tout il eſt la cauſe.

Cela vient ſi ſubitement
Se gliſſer en cet inſtrument

Comme un trait d'arbalétre,
Tiré par le bras du tout-puiſſant
De mon cher petit Maitre.

Cœurs ingrats, que tous vos refus
Sur moi font tomber un reflux,
Qui me pénétre l'ame!
Et quelquefois je ne puis plus
Supporter cette flamme.

Quoi, ne comprendrez-vous jamais
Que Dieu communique ſa paix
Par ce moyen indigne?
Et qu'il s'y cache déſormais
Par une grace inſigne?

Sans vous ſoumettre à ſon vouloir,
Vous voulez régler ſon pouvoir
Sur vos foibles idées:
Quand il donne il faut recevoir,
Remplir ſes deſtinées.

Mais une fauſſe humilité,
Qui n'eſt que pure vanité,
Vous retient en vous-même,
Vous mépriſez la vérité;
Votre perte eſt extrême.

L'opérer ſecret du Seigneur
Qui paſſe d'un cœur en un cœur,
Le façonne à ſa mode:
Vous qui négligez ſa faveur,
Voulez d'autre méthode.

Votre eſprit rempli de raiſons,
En comparant mes actions
Sur d'anciennes idées,
Ne veut que les dévotions
Circonſpectes, guindées.

Que je te plains, mon pauvre Enfant!
Si tu prens le noir pour le blanc,

Cette couleur ſi ſombre
Te fera prendre aſſurément
Au lieu du vrai, ſon ombre.

Eſt-ce à toi de donner des loix
A ce Maître de tous les Rois ?
Veux-tu borner ſa grace,
Et l'aſſujettir à ton choix ?
Ah ! quelle eſt ton audace ?

Il vaut mieux devenir enfant,
Simple, petit, obéiſſant ;
Et ſe laiſſer conduire
Par le vouloir du Tout-puiſſant,
Et s'en laiſſer inſtruire.

Mais celui qui croit tout ſavoir,
S'imagine de tout pouvoir
En ſuivant ſon caprice :
Il ne connoit point ſon devoir,
Ne ſe fait point juſtice.

Si tu refuſes le moyen
Que l'amour a mis en ta main,
Pour ſuivre une autre route,
Tu ne verras plus ton chemin ;
L'aveugle ne voit goutte.

Il faut qu'il ſe laiſſe mener,
Sans vouloir toujours raiſonner
Sur une autre conduite :
S'il ne veut pas s'abandonner,
Quelle en ſera la ſuite ?

CCII.

Douleur de ne voir pas Dieu aimé, & qu'on n'enſeigne pas bien à l'aimer.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

QUE je porte au fond de mon cœur
Une douleur profonde !
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Preſque dans tout le monde.
Mon divin Maître, mon amour,
Vous ferez-vous aimer un jour ?

Les enfans demandent du pain,
Et nul ne leur en donne :
Ils ſont près de mourir de faim,
Ils ne trouvent perſonne :
Mon divin Maître, mon amour,
Donnez-leur en donc quelque jour.

Ah ! ſi l'on vouloit vous aimer,
Sans autre nourriture,
L'amour qui peut ſeul nous calmer,
Serviroit de pâture :
Mais on n'aime point mon Sauveur ;
C'eſt ce qui me perce le cœur.

On ne parle jamais d'amour,
Mais bien de la colere :
On veut éloigner chaque jour
La tendreſſe de pere.
On ne rend pas parfait amant
Ne parlant que de châtiment.

Notre cœur eſt fait pour aimer
Beaucoup plus que pour craindre :
Cherchant le doux, il fuit l'amer,

Et ne peut ſe contraindre :
Faites-donc parler, mon Époux,
Du bonheur d'être tout à vous.

On ne met point à l'hameçon
Du chicotin ſauvage :
On n'y prendroit pas un poiſſon,
L'appas prend davantage :
En ne parlant que de rigueur
On n'attrapera pas un cœur.

CCIII.

Déſir que tous aiment Dieu.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

VOUS qui poſſédez ce que j'aime,
Divin Objet, qui pouvez ſeul charmer,
Vous ſavez ma douleur extréme,
Je languis pour vous voir aimer.

Votre puiſſance eſt infinie,
Rien ne peut égaler votre grandeur ;
Vous êtes maître de la vie,
Soyez-le donc auſſi du cœur !

Mais ce cœur vous fait réſiſtance :
Vous êtes juſte & ſaint autant que doux,
Ha, montrez-lui votre puiſſance ;
Je languis de le voir à vous.

Digitized by Google

CCIV.

Inſtances à Dieu, pour qu'il ſe faſſe des amants.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

FAITES-vous des amans ſinceres,
Je vous le dis depuis longtems :
Vous n'en voulez rien faire,
Mon cœur n'eſt pas content :
Vous aurez une affaire
Avec moi ſûrement.

Pourquoi tant de cœurs inutiles
Qui pourroient ſi bien vous aimer ?
Tout-puiſſant, tout habile,
Vous laiſſer déſarmer !
Vos traits ſeroient utiles,
Ils pourroient tout charmer.

Cher Maître, je ſuis en colere,
Je bouderai juſqu'à demain,
Si je ne vous vois faire
Bientôt un grand butin
De ces cœurs téméraires
Qui s'occupent du RIEN.

Pourquoi vous donner tant de peines,
Vous, qui ſavez former des cœurs ?
Tout le ſang de vos veines
Verſé pour les pécheurs,
Ils reſtent dans leurs chaînes ;
Vous riez de mes pleurs.

Vous avez un peu de malice
De me laiſſer dans les tourmens ?
Je connois que le vice

Enleve vos amans ;
Et ce m'eſt un ſupplice
De le voir ſeulement.

Ah ! vous n'avez point de courage
Si vous n'attrapez quelque cœur :
Vos fléches, vos cordages
Sont de nulle valeur,
Ce n'eſt qu'un badinage,
Montrez de la vigueur.

Vous ſouffrez, vous verſez des larmes,
Ah ! n'êtes-vous pas tout-puiſſant !
Souffrir qu'on vous déſarme
Ainſi qu'un foible enfant !
Donnez à tout l'alarme,
Vous ſerez triomphant.

C C V.

Réſignation d'une ame apoſtolique.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

AH ! ne parlons plus de la mort,
Parlons bien plutôt de la vie !
L'amour, qui gouverne mon ſort,
Et qui tient mon ame aſſervie,
Me fait mourir à tout moment ;
Et c'eſt là mon contentement.

Que ſi mes enfans ont beſoin
Que je reſte encor ſur la terre,
Et que j'en prenne quelque ſoin ;
J'en accepte le miniſtere,
N'ayant ni déſir, ni vouloir,
Ni capacité, ni pouvoir.

L'Amour, à qui ſeul j'appartiens,
Ordonne de ma deſtinée;
S'il veut que j'aide encore aux ſiens,
Sa puiſſance n'eſt pas bornée;
S'il veut prolonger mon tourment,
J'en ferai mon ſoulagement.

Enfin tout m'eſt indifférent,
Tout me paroît dans l'équilibre,
Je n'ai ni crainte, ni penchant;
Et mon ame tranquille & libre,
Veut également obéir
S'il faut vivre, s'il faut mourir.

CCVI.

On ſe rebute de la ſimplicité.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

MES petits enfans s'envolent,
Tout ainſi que des moineaux;
Ils cherchent d'autres écoles:
Moi, je m'amuſe à faire des rondeaux.

Ils s'en vont courir le monde,
Vers celui-ci, celui-là:
Notre mere toujours gronde,
Se diſent-ils; il faut la laiſſer là.

Je trouve qu'ils font merveille;
Je ne ſais que badiner:
Je ſuis une pauvre vieille;
Ils feront bien tous de m'abandonner.

Depuis longtems je le chante,
Je le dis à tout venant:
On me trouve trop méchante;
Je ne ſaurois pourtant faire autrement.

Viens, prends en main notre défenſe,
A toi ſeul nous avons recours:
Grand Dieu, donne-nous du ſecours;
Et ſans égard à notre offenſe,
Soutien avec ton bras puiſſant
Le nôtre foible & languiſſant.

Que j'aime tes ſaints Tabernacles!
Voudrois-tu les abandonner,
Entre les mains de l'étranger?
Vérifie en eux tes oracles,
Nous aſſiſtant de ton ſecours;
Tu nous l'as promis pour toujours.

Nos ennemis ſe glorifient
Dans leurs armes & leurs ſuccès:
Penſent-ils que tu les as faits
Afin que nos cœurs s'humilient?
D'un revers puni leur orgueil,
Retire les tiens du cercueil.

Chacun ſe reconnoit coupable,
Ayant attiré ton courroux:
Dans ta pitié regarde-nous,
Veuille nous être ſecourable:
Et nous bénirons ton pouvoir,
S'il daigne en nous ſe faire voir.

Ne différe pas davantage;
Fais de tes coups ineſpérés:
Plus nos maux ſont déſeſpérés,
Et plus la tempête & l'orage
Sont tout prêts de tomber ſur nous;
Plus tu paroîtras juſte & doux.

Ne rejette pas ma priere,
Divin Protecteur de Sion;
Regarde notre affliction,
Et montre-nous un cœur de pere:
Si daignes exaucer mes vœux
Mon cœur ſe croira trop heureux.

CCVIII.

Dieu loué par les enfans.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

Vous tirez, dites-vous, de vos petits enfans
Une louange très-parfaite :
C'eſt donc leur cœur qui vous la rend ;
Car toujours leur langue eſt muette :

De ces petits enfans qui ſont remplis de vous,
Suçant le lait de la mamelle
De votre Épouſe, ô cher Époux,
Par une grace très-nouvelle ;

Tirez-donc à jamais de leur cœur, cher Amour,
La louange qui vous peut plaire :
Que j'aurai de plaiſir un jour
De nous voir un en votre Pere !

Verſez, mon cher Époux, verſez du haut des Cieux,
Au ſein de votre pauvre Épouſe,
Ce lait pur & délicieux
Dont pour eux mon ame eſt jalouſe.

Ne permettez jamais, Seigneur, que vos Enfans
Manquent de cette nourriture,
Ni qu'ils deviennent languiſſans
N'ayant plus en moi leur pature.

Ne me refuſez pas, ô maître de mon cœur,
Ce que ma charité demande ;
Je ne veux point d'autre faveur
Pour eux que la céleſte viande.

CCIX.

Plainte ſur le déchet des bons.

AIR : *Les bergeres de Maintenon.*

TOUS les Enfans dont tu m'as fait la Mere,
Ne portent pas ton divin caractere ;
J'en porte au cœur une douleur amere.

Pourquoi veux-tu que je porte ſans ceſſe
L'orgueil des uns, & leur délicateſſe ?
Je n'ai que trop de ma propre foibleſſe.

Ah ! je veux bien porter toute ma vie
De tes rigueurs la douce tyrannie !
Mais, cher Amour, ne fuis pas, je t'en prie.

J'en vois beaucoup que l'amour abandonne,
Mon ame en ſouffre, & mon corps en friſſonne ;
Je n'oſerois même indiquer perſonne.

Je vais reſter dans un profond ſilence,
Sans déclarer jamais ce que je penſe :
De quoi ſerviront mon lait, ma ſcience ?

Mais ſi j'étois moi-même la coupable,
Divin Amour, dans l'ennui qui m'accable,
Tombe ſur moi ta Juſtice implacable !

Que tu ſais bien renverſer toutes choſes !
Les épines croiſſent au lieu de roſes :
De tant de maux, dis nous quelle eſt la cauſe ?

C'eſt que chacun ſe recherche ſoi-même,
Qu'on n'aime point, quoiqu'on diſe qu'on aime.
Que ma douleur eſt juſte autant qu'extrême !

CCX.

Souffrances pour le peu de correſpondance des bons même.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! Amour, que t'ai-je fait !
Je ſouffre un très-rude martyre ;
Je ne connois point mon forfait,
Et je ne ſaurois plus que dire :
Dois-je donc ſouffrir pour tous ceux
Qui ne plaiſent pas à tes yeux ?

Je ſuis à toi, divin Époux :
Et je reſpecte ta Juſtice ;
Je veux bien porter ton courroux,
Si ta Bonté leur eſt propice :
N'ayant plus d'intérêts humains
Je m'abandonne entre tes mains.

Tu ſais, ô Seigneur tout-puiſſant,
Que je ne (*a*) vois rien que ta gloire ;
Je ſuis comme un petit enfant,
Sans ſoins, ſans eſprit, ſans mémoire.
O, toi qui poſſédes mon cœur,
Pour eux j'éprouve ta rigueur.

Mon eſprit dégagé de tout,
Vit dans une ſimple innocence :
Mais toi, tu me pouſſes à bout,
Je fais avec toi pénitence ;
Toi qui ſouffris pour les pécheurs,
Tu me fais ſouffrir pour ces cœurs.

En me donnant beaucoup d'enfans,
Tu me donnes des cœurs fragiles,

(*a*) *Ou* veux.

Qui ne ſont fermes ni conſtants,
Et dont l'eſprit toujours vacille;
Ce qui fait perdre la liqueur
Qui devroit entrer dans leur cœur.

Que j'ai de regret, cher Amant,
De voir tes graces mépriſées!
La baſſeſſe de l'inſtrument
Leur donne de fauſſes idées;
Et me fait éprouver un ſort
Mille fois plus dur que la mort.

Que j'étois heureuſe autrefois,
Lorſque jouant en ta préſence,
Je n'avois point ce rude poids,
Ni cette affreuſe dépendance,
Qui me fait payer pour autrui
Ce qu'il ne paye pas pour lui!

J'entends dans le fond de mon cœur,
Divin Époux, que vous me dites:
J'ai tout payé pour le pécheur,
Qui mépriſe tous mes mérites;
J'étois Dieu content, très-heureux
Quand pour lui j'ai quitté les Cieux.

Il m'a fallu pour les ſauver,
Quitter le doux ſein de mon Pere:
J'ai voulu pour eux éprouver
La mort honteuſe & très-amere;
Sans que ma mort & mes tourmens
Rendent leurs cœurs reconnoiſſans.

J'ai porté toutes leurs langueurs,
J'ai même éprouvé leurs foibleſſes;
Sans que l'excès de mes douleurs
M'ayent attiré leurs tendreſſes,
Me regardant avec dédain
Comme frappé du bras divin.

Que j'aurois tort, mon divin Roi,
Moi qui ſuis votre pauvre eſclave,

Si j'oſois exiger leur foi !
Je veux bien qu'un chacun me brave
Et que l'on n'ait que du mépris
Pour un bien qui paroît ſans prix.

Conſervez-donc vos intérêts ;
Le reſte n'eſt pas mon affaire :
Exercez ſur moi vos décrets,
Je vous bénirai comme un Pere
Dont on aime le châtiment,
Toujours juſte & toujours clément.

En exerçant votre rigueur
Toujours votre amour la tempere :
Si vous bleſſez un pauvre cœur,
Tous vos coups portent leur ſalaire ;
Et font déſirer d'en mourir,
Bien loin de vouloir en guérir.

Que je porte au fond de mon cœur,
Amour, une douleur profonde !
Qui peut pénétrer ſa grandeur
Au Ciel, en la terre & ſur l'onde ?
Nul ne la pénétre que vous,
Amour cruel autant que doux.

Non, je ne plaindrai plus mon ſort,
Je n'en dirai rien autre choſe :
L'Amour-Dieu, plus fort que la mort,
En eſt le principe & la cauſe ;
Il eſt l'auteur de mon tourment,
Comme de mon contentement.

Tout ce que l'on ſouffre pour lui,
Porte une peine ſavoureuſe :
Mais ce qu'on ſouffre pour autrui,
Eſt une peine infructueuſe ;
L'homme contre ſon Bienfaiteur
Souvent s'irrite avec fureur.

J'en dirois trop, divin Amour,
Si je diſois ce que je penſe :
Rien ne ſera produit au jour ;

La nature de ma ſouffrance
Et le ſujet de ma douleur
Ne ſortiront pas de mon cœur.

CCXI.

Vœu pour la converſion des hommes.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR en qui je me repoſe,
Je ne veux & n'aime autre choſe
Que voir régner ta vérité.
Elle eſt pour moi bien plus que les oracles.
Se livrer à ta ſainteté,
Ne vouloir que ta volonté,
Eſt bien au-deſſus des miracles.

Mais hélas! au ſiecle où nous ſommes
On ne voit par-tout que des hommes
Suivre le menſonge & l'erreur.
Fais-éclater, ô mon Dieu, ta puiſſance :
C'eſt toi qui peux changer leur cœur;
Uſe de force & de douceur,
Range-les à l'obéiſſance.

Détrui ces amateurs d'eux-mêmes,
Qu'ils ſentent ta grandeur ſuprême,
Qu'ils s'abaiſſent deſſous ſon poids,
Que déteſtant leur vanité premiere
Ils ſe ſoumettent à tes loix;
Et que ton vouloir ſoit leur choix;
Fais-les entrer dans ta lumiere.

Détruiſant ce qui te réſiſte,
Que ta puiſſante main aſſiſte
Tous ceux qui retournent à toi :
Fais-leur ſentir le fond de leur miſere,
Enſeigne-leur ta ſainte loi,

Donne-leur l'eſprit de la foi,
Et daigne les punir en pere.

Mon cœur eſt jaloux de ta gloire,
Il n'en peut perdre la mémoire:
Les ingrats me ſont odieux:
Pour les pécheurs j'implore ta clémence:
Pour ces eſprits audacieux,
Puni-les, Monarque des Cieux,
Faiſant voir à tous ta vengeance.

Ces châtimens ſi mémorables
Ébranleront ces grands coupables,
En leur donnant de la terreur;
S'ils n'aiment pas, ils craindront ta juſtice:
Peut-être une ſainte frayeur
Te rendra maître de leur cœur,
Ou bien la crainte du ſupplice.

Qu'en tous lieux on te glorifie,
Que ton ſaint Nom ſe magnifie
Et s'exalte en cet Univers,
Qu'en mille endroits on chante tes louanges,
Qu'on forme de ſacrés concerts;
Par mille cantiques divers
Uniſſons-nous au Chœur des Anges.

CCXII.

Complainte de ne pas voir fructifier à ſouhait la vérité.

AIR: *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR, tu m'avois fait la grace
Que d'une parole efficace
Je touchois & gagnois les cœurs:
Pourrois-je donc à préſent les ſéduire?
Que ſur moi tombe ta fureur,

Que je ſois un objet d'horreur
Lorſqu'à quelqu'un je pourrois nuire.

Toi qui connois bien toutes choſes,
Et qui de tous les cœurs diſpoſes,
Tu ſais que je n'aime que toi :
Si je m'employe encore pour mes freres,
J'ai cru obéir à ta loi ;
Je n'ai rien attendu de moi,
Je connois trop bien mes miſeres.

Je n'ai recherché que ta gloire :
Rien ne revient en ma mémoire
Qui marque d'autres ſentimens.
Mon cœur en ſecret m'aſſure qu'il t'aime,
Auteur de tous ſes mouvemens :
Je ne trouve point de momens
Qu'il ſe ſoit regardé lui-même.

Daigne, Seigneur, de m'en inſtruire ;
Et dans l'inſtant daigne détruire
Ce que je dis, ce que je fais :
Leur ame m'eſt plus chere que la mienne :
J'abhorre le propre intérêt ;
Et je ne fais aucun ſouhait
Pour ma gloire, mais pour la tienne.

Seigneur, corrige & rectifie,
Aux dépens même de ma vie,
Ce qui n'eſt pas ta volonté :
Mon ame, tu le ſais, eſt ignorante ;
Tu vois ſon imbécillité,
Quoiqu'elle aime ta vérité,
Et qu'elle en ſoit très-dépendante.

Je ſouffre une douleur extréme
De pouvoir nuire à ceux que j'aime ;
Seigneur, je n'ai que trop vécu ;
Je ne veux vivre que pour ton ſervice :
La peine m'a preſque vaincu ;
Je ſuis déjà très-convaincu
Que tu me rendras la juſtice.

Puni-moi, ſi je ſuis coupable,
Et ſi d'un eſprit charitable
Je n'ai pas ſervi tes enfans.
S'ils trouvoient jadis près de moi ta grace,
Ah ! d'où vient donc ce changement ?
Serois-je devenu méchant ?
Eſt-ce le fruit de mon audace ?

Raſſure mon ame alarmée ;
Et ſi tu l'as jamais aimée,
Fais-le moi paroître en ce jour.
Je ne ſuis que ténebres & pouſſiere,
Si tu ne viens à mon ſecours,
Ou par juſtice, ou par amour,
Pour m'éclairer de ta lumiere.

Je ferai de nouveaux cantiques,
Et des louanges magnifiques,
Pour ta clémence & ta bonté :
Souvien-toi que je n'ai plus de refuge,
Qu'appuyé ſur ta vérité,
J'ai fait voir à tous l'équité
De tes jugemens, ô mon Juge.

CCXIII.

Amour maternel pour les ames.

AIR : *Mon cher troupeau.*

EXERCE ſur moi ta juſtice,
N'épargne pas mon lâche cœur :
Choiſis le plus affreux ſupplice,
S'il peut reparer ton honneur.

Je me conſume en ta préſence :
Seigneur, & tu ſais bien pourquoi :
Après tant de perſévérance,
Voudrois-tu rebuter ma foi ?

Ce cœur n'eſt point un cœur de roche ;
Pénetre-le par ta bonté :
Ah ! ſi tu veux bien qu'il t'approche,
Enſeigne-lui ta volonté.

Que je ne ſois pas un obſtacle
Aux purs deſſeins de ton amour,
Vérifie en lui ton oracle ;
Qu'il le comprenne quelque jour.

L'homme tout rempli de ſoi-même,
N'approuve que ce qu'il conçoit :
Bornant ta puiſſance ſuprême,
Pour s'aſſurer, il ſe déçoit.

Divin centre des ames pures,
Enſeigne-leur ta vérité,
Qu'ils ne ſuivent pas l'impoſture,
En croyant ſuivre l'équité.

Je t'offrirois cent fois ma vie,
Si j'y croyois quelque valeur ;
Afin de voir l'ame affranchie
De l'intérêt & de la peur.

Au lieu de certaine ſoupleſſe,
Je vois l'inflexibilité :
Qu'elle effarouche ma tendreſſe !
Que j'y trouve de dureté !

Mais il faut bien porter ma charge,
Et la porter pour ton amour :
Je dois ſouffrir mon eſclavage,
Si tu veux, juſqu'au dernier jour.

Grand Dieu, ſi je te fais ma plainte,
Ce n'eſt pas pour m'en dégager :
La douleur dont je ſuis atteinte,
Veut peut-être ſe ſoulager.

Par là je ſuis une infidele ;
Je redouble mon châtiment :
Ta miſéricorde eſt cruelle
Par un ſi long retardement.

Ah ! je m'adreſſe à ta Juſtice ;
Elle applique bien mieux ſes coups :
Qu'elle accepte le ſacrifice
Que j'offre par elle à l'Époux.

CCXIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

L'AMOUR, le pur amour, eſt cauſe
Que je me charge d'un troupeau :
Mais comme il eſt le moindre du hameau,
On dira que c'eſt peu de choſe.
Ah ! quand j'aurois tous les enfans,
Plus petits, plus innocens ;
Je voudrois m'en charger encore,
Pour l'amour du Dieu que j'adore.

L'homme ingrat bien ſouvent préfere
Les moindres plaiſirs à ſon Dieu ;
Et loin de brûler de ſon ſacré feu,
Il ne s'attache qu'à la terre.
Non ; ce n'eſt point là mon troupeau :
S'il eſt foible, il eſt plus beau :
J'eſpere qu'il ſera fidele,
Aimant d'une Amour éternelle.

Bien ſouvent je m'afflige encore
Quand l'amour-propre les retient :
Ah ! que ne romps & briſes-tu leur lien,
Diſois-je au Seigneur que j'adore ;
Mon Dieu, tu ne m'exauces pas,
Tu vois bien mon embarras :
Souvent je demeure muette :
Fais un jour ce que je ſouhaite.

Je ſens bien que je m'intéreſſe
Bien plus à leur bonheur qu'au mien ;
Poûr moi, Seigneur, je ne demande rien :
Pour eux je t'implore ſans ceſſe.
Hélas ! ſi tu voulois un jour
Accorder à mon amour,
Qu'ils te fuſſent toujours fideles ;
Mes graces ſeroient éternelles.

Je me livrois à ta Juſtice
Cent fois dans les commencemens,
Afin de les rendre parfaits amans ;
Ta bonté me parut propice :
Voudrois-tu rebuter mes vœux,
Quand je t'implore pour eux ?
Non ; je me fie à ta promeſſe :
Conduis-les ſelon ta Sageſſe.

Mene-les dans des pâturages
Qui ſoient exemts de toute erreur ;
Et ne permets pas que leur pauvre cœur
Ailleurs trouve ſes avantages :
Ah ! ne ſouffre point mes enfans,
Cher Époux, être inconſtans ;
Apprends-leur que le cœur ne t'aime,
Qu'en ſuivant ton vouloir ſuprême.

CCXV.

Sur le même ſujet.

AIR : *La bergere Nanette.*

TOUT pendant votre abſence,
Enfermée à l'écart,
J'ai gardé le ſilence
Dans un ſimple regard ;
Auprès de mon divin Maître

J'ai fait paroître,
Comme un petit enfant,
Un air tout languiſſant.

La mere déſolée
De n'avoir plus d'enfans,
D'amour eſt conſolée
Dans ſes beſoins preſſans :
Là cet amour ſi fidele
Vole vers elle,
Lui montrant ſes attraits,
La comblant de bienfaits.

Veux-tu que leur abſence
Dure juſqu'à ma mort,
O Dieu, que ta puiſſance
M'enleve ſans effort :
J'irai chanter tes louanges
Avec les Anges ;
Je me ſouviendrois d'eux
Quand je ſerois aux Cieux.

Toi, qui m'en as chargée,
Daigne les ſécourir :
Je ſerois affligée,
S'il me falloit mourir,
Avant qu'épurant leurs ames,
Tes douces flammes
Les forment ſelon toi
Par l'amour & la foi.

Que, ſans prendre le change,
Ils tâchent de mourir ;
Que ton vouloir les range ;
Et daigne anéantir
Toutes les fauſſes pratiques
Des politiques,
Leurs ſens & leur raiſon,
O Seigneur de Sion.

Qu'ils te ſuivent ſans ceſſe,
S'abandonnant à toi ;

Qu'en tout ils ſe délaiſſent,
Sans penſer à leur MOI :
Change leurs fauſſes idées,
Accommodées
Du faux ſage & prudent
Au vain raiſonnement.

C'eſt par votre foibleſſe
Que vous irez à Dieu ;
Il faut la petiteſſe,
Pour brûler de ſon feu,
Supporter votre miſere,
Et ſans colere
Découvrant vos défauts,
En bénit le Très-haut.

L'homme, plein de lui-même,
Veut ſe voir ſans défaut ;
Et ſa peine eſt extrême,
Quand, loin d'avoir le haut,
Son ame eſt précipitée
Dans la vallée
De ſa corruption,
Dans ſon abjection.

CCXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

HÉLAS ! ſi je voulois me plaindre de mon ſort,
Mes plaintes ſeroient équitables :
Un poids bien plus dur que la mort
M'afflige ſouvent & m'accable.
Si j'étois à toi ſeul, je ſerois trop heureux ;
Mais tu m'as donné d'autres chaînes :

Mon cœur en amant douloureux
T'aime, plus il ſouffre de peines.

De ta main les tourmens ſont pour moi des plaiſirs ;
Je ne me plains point de ma charge :
Mais d'autres cauſent mes ſoupirs :
Qu'ils ſoient donc à toi ſans partage.

Ah ! ſi leur cœur t'aimoit, que je ſerois content !
Quel eſt le bonheur de la vie
Pour un fidele & tendre amant ?
C'eſt de voir l'ame aſſujettie.

Tu peux ce que tu veux ; & tes attraits puiſſans
Les rangeroient ſous ton Empire :
Accorde à mes empreſſemens
Ce que tu ſais que je déſire.

Je ne dirai plus rien ; mes pleurs ſont ſuperflus :
Si je me condamne au ſilence,
Tu ſais bien que je ne puis plus
Porter, Amour, leur réſiſtance.

J'ai juré devant toi de remettre en ta main
Les ames que tu m'as données :
Toi ſeul ès le Dieu ſouverain,
Qui dois régler leurs deſtinées.

Ne me demande point compte de tes enfans ;
Je ſerai toujours à mon aiſe :
Hélas ! ils me ſont trop peſans ;
Je ne leur vois rien qui te plaiſe.

Ils conſervent chez eux mille choſes avec toi ;
Je n'y vois point de petiteſſe :
Donne-leur donc l'eſprit de foi ;
Et les conduis par ta Sageſſe.

J'ai ſouffert trop longtems une triſte langueur ;
A préſent je ſuis à mon aiſe :
Mon cœur a repris ſa largeur ;
Et je n'ai plus rien qui me peſe.

Je n'éprouve qu'un poids ; & c'eſt le poids d'amour :
Ce fardeau me rend plus légere ;

Mon

Mon eſprit s'étend chaque jour,
Quoique pauvre & dans la miſere.
Que ton joug, mon Seigneur, paroît délicieux!
Car rien en lui ne nous ſurcharge:
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Ce même joug nous met au large.

CCXVII.

Enfans de Dieu inconnus au monde & à eux-mêmes.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

O Dieu que j'aime uniquement,
Daigne recevoir ton enfant,
Qui ne veut que te plaire:
Je viens ſubir le châtiment;
Que ce ſoit mon ſalaire.

Je veux ce qui t'eſt glorieux;
Et ne vois rien deſſous les Cieux
Si ce n'eſt ton Empire,
Qui puiſſe contenter mes vœux,
Ni que mon cœur déſire.

Régne, ô mon Dieu, dans tous les cœurs;
Conſume-les de tes ardeurs,
Te les rendant conformes:
Tu n'as plus de vrais ſerviteurs
Dans le ſiécle où nous ſommes.

Tu ne voudrois que des enfans,
Et tous déſirent d'être grands
Fuyant la petiteſſe;
Ils ſe piquent d'être ſavans
Et d'avoir la ſageſſe.

Seigneur, tu me l'avois promis
Que tu m'enverrois des petits
Pour réjouir mon ame:
Ce ſont ceux qui ſont tes amis,
Qui brûlent de ta flamme.

Ils ſont délivrés d'embarras;
Le monde ne les connoit pas,
On n'en fait aucun compte:
Ils ſont tous mépriſés, hélas!
Et chacun en a honte.

Qu'ils ne ſoient connus que de toi;
Que leur amour & que leur foi
Se concentre en toi-même;
Et que ton amoureuſe loi
Soit leur règle ſuprême.

Conduis-les ſi ſecrétement
Qu'ils perdent le diſcernement
De tes routes divines,
Afin que t'aimant purement
Toi ſeul les détermines.

CCXVIII.

Comment profiter des inſtruments dont Dieu ſe ſert pour le bien des ames.

AIR: *Taiſez-vous ma muſette.*

JE ne ſaurois plus vivre
Abſente de mon Dieu:
Il me faut en tout tems le ſuivre,
Et m'unir à lui ſans milieu.

Tout milieu m'eſt à charge,
Je ne le puis ſouffrir:

Il faut que mon cœur ſoit au large ;
Sinon je ne fais que languir.

Je ſuis comme une pompe
Qui ne donne point d'eau :
Celui qui l'ébranle ſe trompe ;
Elle ne peut remplir ſon ſeau.

Il faut que dans la ſource
Son canal ſoit poſé ;
Et l'on voit qu'elle prend ſa courſe
Au lieu qui lui eſt oppoſé.

Si la ſource divine
Ne monte à mon tuyau,
On a beau mouvoir la machine ;
On n'en ſauroit tirer de l'eau.

Il faut une foi pure,
Qui ne s'arrête pas
Au foible de la créature,
Non plus qu'à ce qu'elle a de bas.

Qui ne veut que l'eau pure,
La boit ſans embarras :
Que le tuyau ſoit plein d'ordure,
Lorſque l'eau ne s'en reſſent pas.

Dieu ſe ſert de l'argile,
Il en fait un tuyau ;
On ſait que le vaſe eſt fragile ;
En boit-on moins pour cela l'eau.

Lorſque la foi chancelle,
On ſe tarit d'abord :
Mais ſitôt que l'ame eſt fidelle,
On la ſent venir juſqu'au bord.

Sans regarder le vaſe,
Bûvons le pur amour :
Nous voulons les dons & l'extaſe :
Soyons petits & ſans détour.

On s'eſt fait une idée
De l'eſprit de la foi,
Où l'ame s'eſt accommodée :
Tout le reſte eſt de bas aloi.

Un chacun ſuit ſa mode
Dans la dévotion ;
Et preſque chacun l'accommode
Suivant ſon inclination.

Il faut une foi pure,
Un chaſte & ſimple amour ;
Sans plus écouter la nature,
Ni faire ſûr nous un retour.

CCXIX.

Croire par-deſſus les ſentimens.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

REMARQUEZ-vous JÉSUS-CHRIST dans l'hoſtie ;
On n'y voit que de ſimples accidens :
Il eſt ainſi de l'ame anéantie ;
Rien n'y paroît pour appuyer les ſens.

La ſeule foi pénétre ce myſtere ;
Sans elle on eſt inceſſamment flottant :
Qui veut ſentir rampe toujours ſur terre ;
La vérité paſſe tout ſentiment.

Ceci eſt beau dedans la théorie ;
Pour la pratique, aucun n'y veut entrer :
Car ſitôt que notre ame eſt appauvrie
Sa foi chancelle & ne peut ſe fixer.

Divin Amour, prend pitié de ma peine,
Fais-toi ſentir au cœur de tes enfans :
Ils déſirent une route certaine
Et tu les conduis au-deſſus des ſens.

L'enfant à qui le pere ôte une pomme
Pour lui donner un riche diamant,
S'afflige : il n'en eſt pas ainſi de l'homme :
Il voit cela comme un bonheur très-grand.

CCXX.

L'amour pur peu ſuivi.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

JE ſuis tout à vous, mon Seigneur,
Je vous aime de tout mon cœur ;
Vous me laiſſez dans la douleur,
Ennuyé de moi-même :
Je vous aime de tout mon cœur ;
Et ma peine eſt extrême.

On vous écoutoit autrefois :
Ah ! l'on n'entend plus votre voix ;
Ils ont tous fait un autre choix,
Pour ſuivre leur méthode :
Ah ! l'on n'entend plus votre voix ;
Chacun vit à ſa mode.

Que ſont devenus tous ces cœurs !
On abandonne vos douceurs,
Pour ſuivre certaines erreurs ;
Tous ſe laiſſent ſéduire :
On abandonne vos douceurs,
Et votre heureux empire.

Quand on vous aime purement,
Ah ! qu'on a de contentement !
Car le plus rigoureux tourment,
Et même le martyre,
Quand on vous aime purement,
Eſt tout ce qu'on déſire.

On ne craint point votre rigueur ;
Ah ! c'eſt le repos d'un bon cœur
Tout poſſédé de ſon Seigneur !
Il aime la ſouffrance.
Ah ! c'eſt le repos d'un bon cœur,
Que l'humble dépendance.

L'obéiſſance eſt tout amour ;
Ah ! le cœur n'a pas un retour :
Sa peine la nuit & le jour
Fait ſes cheres délices :
Ah ! le cœur n'a pas un retour ;
Il vit de ſacrifices !

Mais hélas ! qu'on vous aime peu !
Ah ! tout aimable & puiſſant Dieu,
On craint d'approcher votre feu,
Loin d'y livrer ſon ame !
Ah ! tout aimable & puiſſant Dieu,
Brûlez-nous de ſa flamme !

CCXXI.

Indifférence pour être employé à aider aux ames ou non.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

MON Dieu que j'aime uniquement,
M'avoit choiſi pour inſtrument ;
Il me jette aux ordures :
Je ſuis également content,
En changeant de poſtures.

Je me trouve également bien,
Soit que je reſte dans mon rien,
Ou que ſa main m'employe :
Si l'on me traite comme un chien,
Je le ſouffre avec joie.

Cet inſtrument étoit uſé ;
Amour l'a ſouvent aiguiſé ;
Il n'en veut plus rien faire :
Je ſerois un mal-aviſé,
De ne m'y pas complaire.

Retiré dans un petit coin,
Sans ſouci, ſans penſer, ſans ſoin,
Ainſi qu'une œuvre morte ;
J'irai content de mon deſtin
Là derriere la porte.

S'il me reprenoit quelquefois,
Afin de me mettre où j'étois ;
Je me laiſſe reprendre :
De ſuivre à tout moment ſes loix,
Je ne puis me défendre.

S'il me faiſoit changer d'état ;
Et s'il m'employoit au combat,
Sans me donner des armes ;
Ou s'il me tient ſur le grabat ;
Je vois tout ſans alarmes.

Si ce n'étoit là mon devoir,
Ou que je puſſe encor vouloir ;
L'entiere ſolitude
Seroit mon plaiſir, mon eſpoir ;
N'y voyant rien de rude.

Mais je ſuis ainſi qu'un bâlon :
Tout ce qu'on fait, me ſemble bon :
On me pouſſe, on me laiſſe ;
On me jette dans un vallon ;
Jamais rien ne me bleſſe.

CCXXII.

Le malheureux moi, *obſtacle à l'amour de Dieu.*

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

GRAND Dieu, vous voyez ma langueur,
Ah ! prenez promptement ce cœur ;
Puiſque vous êtes ſon Sauveur :
Vous ſeul le pouvez faire,
Ah ! prenez promptement ce cœur :
C'eſt en vous que j'eſpere.

Ah ! ſi je le voyois un jour
Brûler de votre pur amour,
Sans raiſonnemens, ſans détour ;
Que je ſerois contente !
Ah ! ſi je lui voyois un jour
Une flamme conſtante !

Hélas ! que le raiſonnement
Eſt un facheux empêchement !
On n'eſt point véritable amant,
Qu'en ſe quittant ſoi-même.
Hélas ! que le raiſonnement
S'oppoſe au Bien Suprême !

Nous nous enfonçons chaque jour
Dans le MOI, dans le propre amour :
Que nous faiſons mal notre cour
A cet Etre Suprême !
C'eſt en quittant le propre amour,
Qu'on apprend comme on aime.

Celui-là ne vit que pour ſoi,
Qui ſe cantonne dans ſon MOI :
Qu'il eſt loin de la pure foi,

Et de l'amour ſupréme !
Qui ſe cantonne dans ſon MOI,
Ignore comme on aime.

Quand on a de l'entêtement,
Ah ! qu'on parle inutilement !
On n'écoute pas ſeulement :
Toute parole eſt vaine.
Ah ! qu'on parle inutilement,
Et qu'on ſouffre de peine !

Quand le cœur eſt bien amoureux,
Ah ! qu'il paroît délicieux
De s'entretenir de ſes feux !
Dieu fait couler ſes graces :
Quand le cœur eſt bien amoureux
Tous mots ſont efficaces.

On ſent bien que le cœur répond,
Et qu'il chante le même ton :
Le bon cœur ne dit jamais, NON ;
Il eſt toujours fidele :
Il chante le bienheureux ton
De l'amour éternelle.

Où trouverai-je ce bon cœur ?
Vous me l'aviez promis, Seigneur :
Pourquoi différer mon bonheur ?
Vous voyez ma ſouffrance.
Ah ! donnez-le-moi ce bon cœur,
Plein de correſpondance !

Je ſens repouſſer chaque jour
Les attraits de ton pur amour :
On n'écoute plus mon diſcours ;
On veut vivre à ſa mode :
On n'écoute plus mon diſcours ;
Souvent il incommode.

D'où vient cet affreux changement ?
Ah ! toi que j'aime uniquement,
Délivre-moi de ce tourment,

Si ce n'eſt pour ta gloire !
Ah ! ſur le cœur trop inconſtant
Remporte la victoire !

Je ne me plains pas de mes pleurs ;
Je veux bien ſouffrir des douleurs :
Si je puis te gagner des cœurs,
Que je ſerois heureuſe !
Je préférerois mes douleurs
A la paix ſavoureuſe.

CCXXIII.

L'Amour pur n'eſt point goûté.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DEPUIS longtems j'écris, & je chante d'amour ;
Je ne connois plus autre choſe :
Je recommence chaque jour ;
L'amour me meut, & me repoſe.

Depuis près de deux ans je demeure en repos ;
Je ne parle, n'écris, ni chante :
Tout ſe réduit en un cahos ;
Et cependant l'amour m'enchante.

Je me tais, mon Seigneur, & tu ſais bien pourquoi ;
La douleur m'ôte les paroles :
Hélas ! c'eſt qu'on n'a plus de foi,
Et que mes diſcours ſont frivoles.

O Verbe qui parlez ſans ceſſe au fond du cœur,
Pourquoi vous taiſez-vous vous-même ?
„ Je te le dirai, chere ſœur,
„ Aucun ne me croit ni ne m'aime.

„ Comme je ſuis parlé, je parle inceſſamment :
„ Mais l'homme me force au ſilence,
„ Ou par un faux raiſonnement,
„ Ou par ſa déſobéiſſance.

„ Tu ne ſaurois ſans moi former aucun diſcours ;
„ Tu n'ès alors qu'une ignorante :
„ Lorſque je viens à ton ſecours,
„ Je te rends diſerte & ſavante.

O que j'ai de plaiſir, mon adorable Époux,
Que vous ſoyez mon ſeul principe !
Tout me réuſſit avec vous :
Sans vous je répands, je diſſipe.

Vous connoiſſez le tems où l'on écoutera
Par moi la divine parole :
Lorſque le cœur la goûtera,
Il ſuivra l'amoureuſe école.

C'eſt à vous de donner l'amour, l'eſprit de foi ;
C'eſt à vous d'incliner l'oreille :
Alors en l'honneur de mon Roi,
Je pourrai chanter à merveille.

CCXXIV.

Ne point s'égarer des voies de l'amour pur.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

TU cherchois autrefois la divine Juſtice ;
Et ton cœur tout rempli de ſes ſacrés brandons,
Renvoyoit à mon Dieu ſans ceſſe tous ſes dons :
Tu voulois tout ſouffrir, & vivre en ſacrifice.

D'où vient le changement qui paroît dans ton ame ?
Ah ! ton cœur a changé ; tout change avecque lui !
Quoi, voudrois-tu trouver hors de lui quelque appui ?
Ne brûles-tu donc plus d'une pudique flamme ?

Non, non ; je n'en crois rien, & mon eſprit ſe flatte
Que je verrai ton cœur brûler du pur amour ;

Je me plains quelquefois de te voir un retour ;
Et ſur l'amour ſacré mon ame eſt délicate.

O divin artiſan du beau feu qui me brûle,
Daigne faire en ſon cœur cet heureux changement :
Que je ſouffre pour lui le plus rude tourment,
Pourvu qu'en tes vouloirs jamais il ne recule !

Il connut autrefois tout ce que Dieu mérite :
Il me diſoit ſouvent : „ Nous devons tout donner ;
„ A ce Dieu ſouverain l'on doit s'abandonner,
„ Sans croire cependant que jamais on s'acquitte.

„ Qu'il diſpoſe de nous, ſoyons ſon héritage ;
„ Et qu'il faſſe de nous ſelon ſa volonté :
„ Il agira toujours dans ſa juſte équité ;
„ Je ne voudrois pour moi jamais nul avantage.

„ Qu'il ſoit donc le ſeul ſaint, ſeul grand, ſeul
„ adorable ;
„ Je ſerai très-content de reſter dans mon rien :
„ Ce que je trouve en lui fait mon unique bien ;
„ Je me hais d'autant plus que je le trouve aimable ".

Ah ! que j'étois charmé, cher enfant de t'entendre !
Mon cœur en bondiſſoit de joie & de plaiſir :
Je ne trouvois en moi ni peine ni déſir ;
Et de prier pour toi pouvois-je me défendre ?

Que je vivois heureux dans ce tems de délices,
Dont je ne croyois pas voir abréger le cours !
Je me flattois en Dieu de joindre nos amours :
Mais ces tems fortunés ſont changés en ſupplices.

Non, non, mon foible cœur, tu te fais des alarmes !
J'eſpere que ſon cœur ſe donnant tout à Dieu,
Ne voudra plus que lui ſans partage ou milieu ;
Et ce penſer flatteur vient eſſuyer mes larmes.

CCXXV.

Prieres ardentes pour le prochain.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

MON Seigneur, tu ſais que je t'aime :
Et ſi je t'implore toujours,
Tout le ſuccès de mes chaſtes amours
Ne tend qu'à voir l'Être ſupréme
Régner ſur ces perfides cœurs
Qui rebutent tes faveurs.
Hélas ! accorde ma demande :
Que cette grace ſera grande !

Depuis le tems que je ſoupire,
Tu ſais que ce n'eſt pas pour moi ;
Que tout ce que veut & prétend ma foi,
Eſt voir des cœurs ſous ton Empire.
Amour, ô mon Souverain Bien,
Dégage-les de ce lien
Qui retient leur ame aſſervie :
Pour eux je conſacre ma vie.

Tu connois ma perſévérance ;
Je ne ceſſe de demander :
Ah ! ſi tu voulois enfin m'accorder
Ce bien pour ma longue ſouffrance !
Je me trouverois trop heureux :
Jamais mon cœur amoureux
Ne peut déſirer davantage
Que de te voir leur ſeul partage.

C'eſt à toi que mon cœur s'adreſſe :
Pourquoi ne l'exauces-tu pas ?
C'eſt ce qui fait toujours mon embarras.
Quoi ! mépriſes-tu ma baſſeſſe ?

Les petits ont charmé ton cœur,
O mon aimable Sauveur,
Lorſque vivant deſſus la terre
Tu daignas porter leur miſere.

Je vais ceſſer toute priere ;
Si tu ne veux pas m'exaucer,
Je ne fais que languir & ſoupirer :
Accorde-moi la grace entiere.
Si tu les donnois à mes vœux,
Que mes jours ſeroient heureux !
Ah ! toi qui connois que je t'aime
Fais, tu le peux, Bonté Supréme.

CCXXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne veux rien pour moi, ô mon Souverain Bien,
Je ne déſire que ta gloire :
Sans avoir égard à mon rien,
Remporte ſur eux la victoire.

Hélas ! que t'ai-je fait pour me charger ainſi
D'un peuple qui t'eſt infidele !
Malgré mes pleurs & mon ſouci,
Il reſte bien ſouvent rebelle.

Je vais l'abandonner ſi tu ne me ſoutiens :
J'entends que tu dis à mon ame,
Que tu briſeras leurs liens,
Et les brûleras de ta flamme.

Quand viendra-t-il ce jour, ô mon unique eſpoir !
Je l'attends, même je l'eſpere.
Hélas, quand me feras-tu voir,
Qu'à mes vœux tu deviens proſpere.

Eſt-ce eux, eſt-ce bien moi qui m'oppoſe à ce don ?
Si c'eſt moi, puni-moi toi-même.
Eſt-il contraire à l'abandon
De déſirer que chacun t'aime.

Après m'être trouvé ſi longtems ſans déſirs,
Tu m'en as donné pour mon frere !
Regarde mes pleurs, mes ſoupirs ;
Souviens-toi que tu fus ſon Pere.

Quand je vois ton amour pour des peuples ingrats,
Je ſens que tu me juſtifies,
Et crois que tu m'accorderas
Ce pourquoi tu donnas ta vie.

Si je me ſens preſſé d'implorer chaque jour
Pour eux cette miſéricorde
Que nous devons à ton amour :
Eſt-il rien que tu ne m'accordes ?

Taiſez-vous ma raiſon, taiſez-vous mes ſoupirs,
Le Seigneur va finir mes peines :
Il vient exaucer mes déſirs ;
Et mes larmes ne ſont plus vaines,

CCXXVII.

Sur le même Sujet.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O SEIGNEUR à qui j'appartiens,
Diſpoſe toujours de mon ame ;
Je ne puis rien, je ne ſuis rien.
Si quelquefois je te reclame,
C'eſt en faveur de mes enfans
Qu'ils ſoient ſimples & innocens.

Je porte ſouvent dans mon cœur
Pour eux une douleur profonde :

Ne permets jamais, mon Seigneur,
Que la raiſon trop vagabonde
Leur faſſe quitter de la Foi
La route pour ſuivre leur MOI.

Peut-on s'abandonner à toi,
Et craindre de ne pas te ſuivre ?
Toi, qui prends plaiſir d'être Roi,
De qui de tout ſon cœur ſe livre
A ton ſecret commandement,
Sans ſe regarder un moment.

Rien n'offenſe tant ta bonté
Que ces ſortes de défiance :
Il faut quitter ſa volonté,
Et te ſuivre ſans aſſurance,
Sans ſe mettre en peine de ſoi ;
C'eſt là le ſentier de la foi.

Mais combien d'héſitations,
Que de doutes qui te déplaiſent,
Combien de penſers, de raiſons !
L'ame n'eſt jamais à ſon aiſe ;
Toujours flottante en ſes ſouhaits,
Elle ne peut avoir de paix.

La douleur m'oblige ſouvent ;
Comme malgré moi, de te dire :
Seigneur qui fais tout juſtement,
Délivre-moi de ce martyre,
Soit en me livrant à la mort,
Soit en m'abandonnant au ſort.

CCXXVIII.

CCXXVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

TU rebutes, Seigneur, mes vœux les plus ſinceres,
Et tu n'écoutes point mes ſoupirs languiſſans :
Pourquoi m'as-tu donné ce grand nombre d'enfans
Si tu n'exauces pas leur déplorable mere.

Je ne veux rien pour moi, pour eux je m'intéreſſe ;
Je ne ſuis qu'une enfant, comblée de douleur
Je porte chaque jour le foible de leur cœur :
Amour, épargne, hélas ! mon extrême foibleſſe.

Affermi dans leurs cœurs le déſir de ta gloire ;
Qu'ils ſe renoncent tous, mourant à l'intérêt ;
Qu'ils ſe comptent pour rien, voulant ce qui te plaît ;
Que le MOI ſoit banni ſans fin de leur mémoire.

O qui mérites ſeul les ſouverains hommages,
On doit vouloir pour toi ; non pas vouloir pour nous,
Reſpecter la juſtice adorant ton courroux :
Mais ces lâches enfans manquent bien de courage.

Change, change, Seigneur, leur cœur puſillanime,
Revêts-les de ta force, apprends leur à t'aimer ;
Qu'ils ne puiſſent hors toi jamais rien eſtimer :
Ah ! fais que ton Eſprit en tout tems les anime.

Vivez, vivez, Seigneur, & que l'humain périſſe,
Qu'il ne leur reſte plus ni volonté ni choix ;
Incertains de leur ſort ſe trouvant aux abois,
De leur éternité reçois le ſacrifice.

CCXXIX.

Douleur ſur la perverſité des hommes.

AIR : *Profitons des plaiſirs bergere.*

CHACUN joue une comédie,
Et nul ne va de bonne foi;
Si tu n'y remédies
Je ſuis en déſarroi :
Tire-moi de la vie,
O mon cher petit-Roi.

Ce ne ſont que marionettes
Que l'on fait agir par reſſorts,
L'entretien des ſornettes;
Dans le ſecret on mord :
Hélas ! que je ſouhaite
D'abandonner ce corps !

Serai-je longtems ſur la terre
Pour te voir ſi peu reſpecter?
Chacun ſe fait la guerre,
On tâche à s'attraper;
O l'horrible miſere!
On cherche à ſe duper.

Hélas ! que je ſuis affligée
De voir ſouvent ce que je vois!
Ta juſtice outragée
Me jette dans l'effroi,
Ta bonté mépriſée
Me met preſque hors de moi.

Je n'ai que des momens à vivre,
Je ſens redoubler ma douleur;
Si l'on vouloit te ſuivre,
Quel plaiſir pour mon cœur!
Le monde les enivre
D'une fauſſe douceur!

CCXXX.

L'ennemi cherche à ſemer la zizanie parmi le bon grain.

AIR : *Dans ces déſerts paiſibles.*

DANS ce ſéjour paiſible
Le Démon vient nous tourmenter :
Que cela m'eſt pénible !
Je voudrois bien loin l'écarter.

Vous ſeul le pouvez faire,
Vous qui ſavez donner la paix :
Etat ſi ſalutaire,
Viens combler nos juſtes ſouhaits.

Nous étions ſi tranquilles ;
L'ennemi de notre bonheur
Prend notre domicile :
Ah ! du moins gardez notre cœur.

Souffrez-vous qu'il dévore
Ce que nous vous avons donné ?
Daignez le prendre encore :
Ce ſéjour ſera fortuné.

Digne objet d'eſpérance,
Daignez-vous ſouvenir de nous :
Croiſſez ma patience ;
Et tous les maux me ſeront doux.

Hélas ! notre foibleſſe
Nous accable dans tous les tems !
Regardez ma triſteſſe :
Prenez-les comme vos enfans.

CCXXXI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

J'AI beau vous peindre ma douleur,
Ah ! vous n'écoutez plus mon cœur !
Qu'eſt devenu votre faveur,
Seul Auteur de mon être ?
Ah ! vous n'écoutez plus mon cœur,
Mon adorable Maître !

Souverain Monarque des Cieux,
Ah ! daignez écouter mes vœux !
Banniſſez l'eſprit envieux
De ma triſte demeure.
Ah ! daignez exaucer mes vœux ;
Ou faites que je meure !

Je ne puis ſouffrir plus longtems
Que l'ennemi ſoit triomphant,
Voyez en pitié vos enfans,
O mon unique cauſe !
Voyez en pitié vos enfans ;
Qu'en vous leur cœur repoſe.

L'ennemi verſe ſon poiſon ;
Il vient offuſquer leur raiſon,
Les retire de l'abandon,
De la paix & du calme :
Donnez, ô Seigneur de Sion,
Le repos à leur ame.

O doux centre de l'unité,
Rempliſſez-les de charité ;
Faites ſentir la vérité,
Qu'ils ne prennent le change :

Rempliſſez-les de charité
Je me livre en échange.

J'ai déja ſouffert mille maux,
Ah! je ne crains point les travaux!
Quand vous m'accablez de fardeaux,
Je chante vos louanges:
Je ne craindrai point les travaux;
Si votre amour les change.

Donnez-leur la ſainte union,
Renverſez ſous eux le Dragon;
Qu'ils quittent la propre raiſon:
Ils verront que leur ame
Goûtera la ſainte union,
Et votre pure flamme.

Vous avez la clef de leur cœur,
Ah! daignez me l'ouvrir, Seigneur!
Car je vois que le Suborneur
Tient leur ame fermée:
Ah! daignez me l'ouvrir, Seigneur,
Si vous m'avez aimée!

Hélas! qu'eſt devenu ce tems,
O Jéſus, mon divin Amant,
Que vous m'exauciez à l'inſtant;
Et votre amour fidele,
O Jéſus, mon divin Amant
Secondoit lors mon zéle!

Vous me voyez longtems languir,
Hélas! vous me laiſſez gémir!
Et ſans daigner me ſécourir,
Vous détournez l'oreille!
Hélas! vous me laiſſez gémir,
O Bonté ſans pareille!

Ai-je attiré votre courroux,
O Jéſus mon céleſte Époux;
Je viens pour recevoir vos coups:
Daignez leur faire grace.

O Jéſus ! mon céleſte Époux,
Puniſſez mon audace !

CCXXXII.

Préſens efforts de Satan contre l'Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois, mon Jéſus, que vous fuſſiez aimé,
Je n'exprime pas mon martyre :
Ah ! perſonne n'eſt enflammé,
Aucun ne vit ſous votre empire !

Quand je dirois mes maux, nul n'en ſeroit touché ;
Quand je laiſſerois voir mon ame,
Dans ce tems, qui n'eſt que péché,
(*a*) Tous ſe bandroient contre ma flamme.

Satan eſt déchaîné, faiſant tout ſon effort
Pour nuire à tous tant que nous ſommes :
Les pécheurs avec lui d'accord
Voudroient perdre les autres hommes.

Mais il n'a plus qu'un tems, les autres ſont paſſés ;
Tout ſuit ſon malheureux domaine :
Tous les bons qui ſont diſperſés,
Éprouvent l'effet de ſa haine.

Retire-toi d'ici, malheureux ſéducteur,
Laiſſe les enfans de mon Maître ;
Tu n'as nul pouvoir ſur leur cœur,
Qu'à tes efforts tu veux ſoumettre.

Depuis que je l'ai vu dans cet acharnement,
Ma joie eſt changée en triſteſſe :
Je n'ai plus ce contentement
Qui tient mon ame en alégreſſe.

(*a*) *Ou* Tous s'oppoſeront à

Retire-toi d'ici, va, laiſſe-nous en paix :
Petits enfans de la Sageſſe,
Ah! ne lui permettez jamais
De verſer en vous la triſteſſe.

Cet eſprit ſéducteur met la diviſion,
Il ôte la paix de nos ames :
Jéſus veut de nous l'union,
En lui ſont les plus pures flammes.

Jéſus, divin Amour, qui poſſédez mon cœur,
A tous daignez être propice ;
Enchaînez l'Eſprit ſéducteur,
Ou bien redoublez ſon ſupplice.

Ah! je vois que par tout il ſéduit mes enfans,
Les uns par la fade molleſſe,
Les autres par les ſentimens,
D'autres par la propre ſageſſe.

Venez, divin Enfant, renverſez le deſſein
De l'ennemi de votre gloire ;
Ah! cachez-nous dans votre ſein,
Sur lui remportez la victoire.

Pour voir ce que je vois, je n'ai que trop vécu,
Je ne ſouffre rien pour moi-même ;
Pour eux mon cœur eſt abattu,
Faites-donc, Seigneur, qu'on vous aime!

Je n'oſerois encore aſpirer à la mort,
L'amour pur m'en feroit un crime ;
Je ne puis faire aucun effort,
Mais je puis être ſa victime.

La charité, Seigneur, a différens effets,
Vous aimant j'aime plus mon frere ;
Et plus ces amours ſont parfaits
Plus j'appaiſe votre colere.

Je ne puis oppoſer, ô mon divin Époux,
A tant de ſujets de vengeance,
Que votre ſang verſé pour tous :
C'eſt-là notre ſeule défenſe.

Vous-voulez qu'avec vous je paye pour autrui ;
A vos vouloirs je m'abandonne :
Soyez ma force & mon appui ;
L'amour fait tout ce qu'il ordonne.

O pur & chaſte amour, vous faites mon bonheur,
Enfant Dieu, Sageſſe incarnée,
Vous qui ſeul poſſédez mon cœur,
Réglez toujours ma deſtinée.

CCXXXIII.

Dieu réſiſte au ſuperbe & donne ſa grace à l'humble.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE vivrois trop heureux, ſi je voyois un jour
Un peuple ſoumis, non rebelle :
Tout ſeroit doux à mon amour ;
Même la douleur plus cruelle.

Régne ſur tous les cœurs, ô mon ſouverain Bien ;
Mon ame alors ſera contente :
Car je ne déſire plus rien ;
Ton régne fait toute ma pente.

Tu ne m'exauces point, ô mon divin Époux ;
Je vois par-tout des cœurs rebelles,
Ton bras prêt à lancer des coups
Deſſus ces têtes criminelles.

Ah ! ſi le châtiment pouvoir donc les changer !
Leur cœur s'endurcit davantage :
Je ne ceſſe de m'affliger ;
Souvien-toi qu'ils ſont ton ouvrage.

„ Ils n'ont plus d'autre Dieu que l'infâme plaiſir ;
„ Leur loi gît en leur ſeul caprice :

„ Ils ne connoiſſent qu'un déſir ;
„ C'eſt de ſe livrer à tout vice ".

Je n'oſerois, Seigneur, implorer ton ſecours,
Pour cette race péchereſſe :
Je vois qu'on t'offenſe toujours,
Et qu'on mépriſe ta Sageſſe.

Faut-il que ton honneur ſoit mépriſé de tous ?
Je me condamne encor moi-même
A ſubir ton juſte courroux :
Agis, ô Juſtice ſuprême.

Agis, car il eſt tems de montrer ton pouvoir
Contre l'homme qui te mépriſe,
Qui s'éloigne de ſon devoir,
Et que ſon orgueil autoriſe.

Il décide de tout contre ton jugement :
Il voudroit borner ta clémence,
Lorſque le pécheur pénitent
S'accuſe de ſon ignorance.

Leurs crimes ſont cachés, leur zele eſt trop amer
Contre les pénitens coupables :
C'eſt ce qui les fait eſtimer,
Non de toi, mais de leurs ſemblables.

Daigne montrer à tous quelle eſt ton équité ;
Ton jugement entre en victoire,
Découvrant leur iniquité :
Tu le dois, Seigneur, pour ta gloire.

Pardonne à tes enfans : ils ne ſont pas parfaits ;
Mais ils eſtiment ta Juſtice :
Ils regardent comme bienfaits,
Quand tu punis ici leur vice.

Adorant en ſecret tes ſouverains décrets,
Ils les trouvent tous équitables ;
N'ayant que des déſirs parfaits,
Ils ſe reconnoiſſent coupables.

Bien loin de s'excuſer, comme l'audacieux,
Ils s'accuſent en ta préſence ;

Et ſans oſer lever les yeux,
Ils adorent ta preſcience.

Toujours contens de toi, ne ſe plaignant que d'eux,
Croyant mériter le ſupplice,
Ils ſe confeſſent trop heureux
D'être punis par la Juſtice.

Préférant dans leur cœur le plus dur châtiment,
Ils veulent tout ce qui t'honore;
Et ſe livrent à tout moment,
Afin de plus ſouffrir encore.

Ils diſent: Venge-toi, Seigneur, de nos forfaits;
N'épargne pas ce cœur coupable:
Nous voulons ſubir tes arrêts;
Tout de toi nous eſt adorable.

L'orgueilleux racontant ſes bonnes actions,
Ne trouve point de récompenſe
Digne de ſes afflictions;
Il n'eſt pas juſte en ſa balance.

Sur le moindre défaut qu'il remarque en autrui,
Son zele rempli de colere,
Le porte à mépriſer celui
Que tu conduis comme un bon Pere.

Il traite durement le pécheur pénitent,
Il ne lui préche qu'abſtinence:
S'en prenant même à l'innocent,
Il accuſe ſon innocence.

Eſt-ce le poids de Dieu que ce poids inégal?
Quand Dieu découvrira leur ame,
On verra ce courroux fatal
Ne mériter rien que la flamme.

Lorſqu'il aura pitié de l'humble pénitent,
Il perdra dedans ſa colere
Ce ſuperbe qui ſe flattant,
S'indiſpoſoit contre ſon frere.

Si nous nous accuſons, Dieu nous pardonnera;
Il ne peut ſouffrir qu'on s'excuſe:

Et bientôt il condamnera
Ce faux zélé rempli de ruſe.
L'homme de bonne foi s'accuſe de bon cœur ;
Il ſait qu'il n'eſt rien que foibleſſe :
Quand l'orgueilleux plein de hauteur
Ne fait cas que de ſa ſageſſe.

CCXXXIV.

Vraie liberté. Etat du néant.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AMOUR, Amour, à toi je m'abandonne :
Étant à toi, puis-je m'abandonner ?
Fai de ce cœur ce que tu veux, ordonne :
Tu ne me verras jamais murmurer.

Si je me plains, l'intérêt pour moi-même
Me fait trop voir qu'indigne de mon Dieu,
Je n'aime point comme Dieu veut qu'on aime,
Ni ne connois ſon pur & chaſte feu.

Mon divin Roi, que j'aime ton empire !
Quand ſeras-tu Souverain en tous lieux ?
Tu connois bien pourquoi mon cœur ſoupire ;
Ta gloire ſeule eſt l'objet de mes vœux.

Dieu tout-puiſſant, ah ! vaincs la réſiſtance
De ces cœurs qui ſont formés de ta main !
Tout diſparoît ſitôt que ta puiſſance
Uſe ſur eux d'un pouvoir ſouverain.

J'ai des enfans, commence ton ouvrage
Deſſus leurs cœurs ; rends-les aſſujettis,
Soumis à toi ; c'eſt ſortir d'eſclavage :
Toi ſeul rends libre, & vaincs nos ennemis.

La liberté gît en l'obéiſſance
Que nous rendons au Souverain Pouvoir ;

Trop heureux ſort, aimable dépendance,
Qu'on trouve en ſuivant le divin vouloir!

O volonté que j'aime & que j'adore!
Viens perdre en toi notre propre vouloir:
Pourrions-nous bien nous gouverner encore?
Ah! je ſens trop mon foible & mon pouvoir!

Oui, je ſens bien mon extrême miſere;
J'en ſuis content, voyant ta Sainteté:
Mon plaiſir eſt que ta gloire proſpere;
Hors d'elle tout me paroît vanité.

Le néant eſt ma véritable place;
Hors de là tout eſt uſurpation:
C'eſt ſur le rien que triomphe ta grace,
C'eſt où Dieu met ſon application.

Ce même Dieu qui réſiſte au ſuperbe,
Qui s'irrite contre toute hauteur,
S'unit au cœur qui, comme petite herbe,
Se plie au moindre vent de ſon moteur.

Tous les hommes tendent à quelque choſe;
Et Dieu veut qu'on demeure dans ſon RIEN:
Laiſſons agir notre Premiere Cauſe;
En perdant tout, nous trouverons tout bien.

Mais l'homme vain abhorre ce langage:
Ce qui le détruit à ſes propres yeux,
Lui fait ſentir une mortelle rage;
Le pur néant lui paroît odieux.

C'eſt du néant que Dieu fait toute choſe,
En lui donnant & l'être & la beauté:
Il ne trouve rien en lui qui s'oppoſe
A tous les deſſeins de ſa volonté.

L'homme au contraire inceſſamment s'oppoſe
A tout ce que mon Dieu veut faire en lui:
Il veut gouverner la Premiere Cauſe,
Et ſe faire à ſoi-même un ferme appui;

Se croit plus ſage que la providence,
Veut tout plier ſelon ſa volonté;
Si quelque choſe lui fait réſiſtance,
Il accuſe la Supréme Équité.

Mais Dieu ſe rit de ſa fauſſe Sageſſe,
Il détruit ſes deſſeins en un moment;
Et lui montrant quelle en eſt la foibleſſe,
Il fait bien voir qu'il eſt le Tout-puiſſant.

CCXXXV.

Rareté des vrais enfans de Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE ne vois plus de vrais enfans :
Tous ſont faux, chacun ſe déguiſe;
Trop ſages, ou trop inconſtans,
Un chacun veut vivre à ſa guiſe :
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

O mon cher & divin Époux,
Accorde-moi du moins la grace,
Avant les abandonner tous,
Que quelqu'un d'entr'eux ſatisfaſſe
Les empreſſemens innocens
Que j'ai pour te voir des enfans.

Je m'apperçois de jour en jour,
Qu'on ſe recherche plus ſoi-même;
Qu'on s'éloigne de ton amour;
Et que c'eſt vraîment ſoi qu'on aime :
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

Ils ſuivent l'inclination
Dans les conſeils qu'ils te demandent,

Croyant, ô Seigneur de Sion,
Te tromper ; & s'ils appréhendent,
Ce n'eſt que pour leurs intérêts
Pour ta ſeule gloire jamais.

On ſe déguiſe en cent façons ;
On examine ta parole,
On veut te faire des leçons :
Que leur eſpérance eſt frivole !
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

Tu les feras tromper, Seigneur,
Puiſqu'ils déſirent qu'on les trompe ;
Tu féconderas leur erreur :
Si tu veux qu'avec eux je rompe,
Je le ferai dès à préſent ;
Mais garde pour toi ton enfant.

O quelle aveugle & folle erreur !
Quitter cette ſource premiere,
Suivant l'égarement du cœur ;
Fermer les yeux à la lumiere :
On veut toujours être flatté ;
Je ne vois que la vérité.

O vous, qui mettez des couſſins,
Pour appui d'un peuple rebelle ;
Qui le flattez en ſes deſſeins ;
Qui, d'une amitié mutuelle,
Cherchez votre propre intérêt,
Et n'aimez que ce qui vous plaît.

Je viens, dit le Dieu tout-puiſſant,
Et j'arracherai cette vigne ;
Je chercherai quelqu'autre plant
Plus reconnoiſſant, moins indigne :
Je me donnerai des enfans,
Simples, & purs, obéiſſans.

Ah ! Seigneur, qu'eſt-ce que je vois,
Cette belle vigne au pillage !
J'en ſuis preſque tranſi d'effroi :

Elle eſt comme un terroir ſauvage ;
Ses raiſins en ſont détachés ,
Et tous ſes pampres arrachés.

Quel eſt ton orgueil cependant ,
Vieux pampre , tu te dis ſa vigne ,
Quoique ſous le pied du paſſant ?
O que ta folie eſt inſigne ,
De ne voir pas que le Seigneur
T'a rendue un objet d'horreur !

C'eſt où le hibou fait ſon nid ;
Tu ſers aux renards de tanieres ;
Là le ſerpent à petit bruit
Se gliſſe & cache entre tes pierres ;
Tes murs dans leurs renverſemens
Servent d'azile aux chats-huans.

Confuſe , & dedans la douleur ,
Pour une choſe ſi funeſte ,
Je pleure aux pieds de mon Seigneur :
Je m'en vais raſſembler le reſte ,
M'a-t-il dit , & de ce débris
Il me ſortira d'autres fils.

Ne pleurez plus à l'avenir
Le débris d'une vigne ingrate ;
Bientôt je viendrai le bénir :
Il faut que mon courroux éclate
Avant ce rétabliſſement ,
Qui doit venir inceſſamment.

CCXXXVI.

Souhaits pour le regne de l'Amour.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

AH ! regnez ſur toute la terre,
Je le déſire, ô mon très-cher Époux !
Je ne veux point d'autre ſalaire
Que de voir tous les cœurs à vous.

Cent fois je m'afflige moi-même,
Ne vous voyant régner ſur tous les cœurs :
Ah ! faites que chacun vous aime !
Eſprit Saint, où ſont vos ardeurs ?

Tous les cœurs ne ſont que de glace ;
Mais pour le monde ils ſont tous pleins d'ardeurs:
Fondez-les du feu de la grace,
Ou donnez-nous de nouveaux cœurs.

CCXXXVII.

Déſir que Dieu ait & ſe raſſemble des Amateurs, par le moyen de l'oraiſon.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DONNE-moi, mon Époux, doñe-moi tant de cœurs,
Qu'ils puiſſent contenter ma flamme :
Je leur tranſporte tes faveurs,
Pour eux je t'offre encor mon ame.

Hélas, ſi tu voulois contenter mes déſirs !
Ils ne regardent que ta gloire :

Ton

Ton regne feroit mes plaiſirs :
Fais-les t'aimer, fais-les me croire.

Qu'ils viennent t'adorer, ô Seigneur de Sion !
Qu'ils aiment tes ſaints Tabernacles !
Qu'ils reçoivent ton onction !
Elle inſtruit mieux que les oracles.

Vous, Michel, raſſemblez le peuple du Seigneur,
Appellez d'une voix puiſſante
Ceux qui ſe plaiſent dans l'erreur ;
Rendez leur ame obéiſſante.

Dites comme autrefois, dites, QUIS UT DEUS !
Suivez tous ce Sauveur aimable.
Venez, raſſemblez-vous, Élus ;
Dieu ſeul eſt ſaint, juſte, adorable.

Venez de tous côtés vers ce Dieu tout-puiſſant,
Venez lui conſacrer vos ames :
Mais que chacun vienne en enfant :
L'enfant a les plus pures flammes.

Pour être bien petit, il faut faire oraiſon :
Elle rend l'ame ſimple & pure.
Que toute cette nation
La prenne pour ſa nourriture.

Cette manne cachée enleve tous les cœurs,
Elle les comble de délices,
Produit les vrais adorateurs,
Elle éteint en eux tous les vices.

Elle enfante l'amour, produit la vérité ;
Elle unit l'ame à ſon principe :
Elle fait la ſimplicité,
De qui tout eſt, tout participe.

CCXXXVIII.

Désir ardent pour le regne de Jésus-Christ.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

DEPUIS longtems je restois en silence,
Ne pouvant plus parler de mon amour :
Si je me suis tû par obéissance,
Pour obéir je chante en ce beau jour.

Divin Amour, je veux finir ma vie,
En racontant tes exploits glorieux,
Sur les grands cœurs malgré la tyrannie
Que tes ennemis exercent sur eux.

Quand une fois on connoît ta puissance,
On quitte tout pour marcher sous ta loi ;
On est heureux dessous ta dépendance :
Sois donc de tous & le Maître & le Roi.

Si je cessois de parler ton langage,
Divin Amour, que je meure à tes yeux :
Si je ne suis à toi seul sans partage,
Fais-moi périr en homme malheureux.

Je veux par-tout entonner tes louanges :
Que par mon chant dans ce grand Univers
L'homme s'unisse avec les chœurs des Anges,
Pour publier ta Grandeur par mes vers.

Que ma langue se sèche dans ma bouche,
Si je ne parle à tous de mon amour :
Si tu permets que mon discours en touche,
Je verrai ce jour comme un heureux jour.

Je ne désire, ô Seigneur, que ton Regne ;
Je te demande enfin de m'exaucer :
Ce n'est point, ô Dieu, ce que tu dédaignes ;
C'est ce que tu veux ; je dois donc l'oser.

Si tu ne peux refuſer ma demande,
Fais donc que j'en reſſente les effets :
O toi, qui peux tout, ordonne & commande,
Mets dans les cœurs ces déſirs ſi parfaits.

Je vois ceci dans la priere unique :
Tes Apôtres la demandant un jour,
Tu leur appris ce regne magnifique
Qui doit être un fruit du plus pur amour.

Tu veux que ton Nom l'homme glorifie ;
Il le fait quand tu regnes en ſon cœur :
Que ta volonté ſe trouve accomplie,
C'eſt la gloire que tu veux, mon Seigneur.

Tout aboutit à la charité pure :
Glorifier ton Nom, c'eſt te bénir ;
Que tu regnes ſur toute la Nature,
N'avoir de volonté qu'en ton plaiſir.

Qui veut encore, ignore comme on aime ;
Qui te bénit dans les maux, dans les biens,
Te reconnoît être le Roi Suprême,
Qui doit régner & briſer nos liens.

C'eſt donc l'amour qui fait toutes ces choſes
Dedans le cœur qu'il s'eſt aſſujetti :
Il le tranſporte en la Cauſe des cauſes,
Lorſque par lui l'homme eſt anéanti.

CCXXXIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

PETIT Maître, je trouve étrange,
Que le Démon devienne ſi puiſſant :
A ſes vouloirs chacun ſe range ;
Et tu n'as preſque aucun enfant.

Hélas ! c'eſt ce qui me déſole
De te voir en tous les lieux combattu !
Chacun mépriſe ta parole,
Rejettant la pure vertu.

Pour la vertu l'on veut la mode ;
L'apparence, & non la réalité :
Et tout le monde s'accommode
De l'ombre de la vérité.

Car la vérité toute nue
Ne plait qu'aux petits enfans du Seigneur :
Elle bleſſe aux autres la vue ;
On la fuit, même avec ardeur.

Divin Amour que je reclame,
Quand viendras-tu régner dans tous les cœurs ?
C'eſt le ſeul déſir de mon ame,
Qui cauſe mes triſtes langueurs.

Ce Regne pour qui je ſoupire,
Et qui tarde ſi longtems à venir,
Me fait endurer un martyre ;
Quand viendras-tu pour le finir.

Je ne puis vouloir que ta gloire :
C'eſt le ſujet de mon gémiſſement.

Regne & remporte la victoire :
Je l'attends de ton bras puiſſant.

Pourquoi augmentes-tu ma peine,
En différant ce bonheur déſiré ?
Viens régner, Bonté Souveraine,
C'eſt un bien longtems eſpéré.

Tu peux finir notre martyre :
Pour le faire il ne te faut qu'un inſtant.
Pour ton intérêt je ſoupire :
Que fais-tu, Seigneur tout-puiſſant !

Tu ſouffres tout ce qui ſe paſſe :
Il ſemble que tu ne le voyes pas :
Ta patience n'eſt pas laſſe
Des crimes qu'on fait ici-bas.

Ta patience eſt infinie,
Comme étant, ô Grand Dieu, l'Etre Éternel :
Tu vois comme inſtant notre vie,
L'homme agit en homme mortel.

Renverſe-la, cette Ninive ;
Envoye vers elle un autre Jonas :
Par ſa voix fais qu'elle te ſuive ;
Guéris-la, ne la punis pas.

CCXL.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE voudrois bien, mon Seigneur & mon Pere,
Qu'on t'adorât d'eſprit en vérité :
Un adorateur de ce caractere
Seul eſt digne de la Divinité.

L'homme toujours veut ſentir & connoître,
Et ne veut point outrepaſſer ſes ſens :

Te traite-t-il en véritable Maître ?
Où ſeroit-il du nombre des enfans ?

C'eſt le groſſier qu'on veut, & le ſenſible ;
Ce qu'on ne ſent pas eſt illuſion :
Vivre en eſprit leur paroît impoſſible ;
Ils ont horreur de cette région.

Je penſois qu'on verroit dans peu ton regne ;
Depuis longtems tu nous l'avois promis :
Mais, ô malheur qu'il faut que chacun plaigne !
On ne voit régner que tes ennemis.

J'attends en paix l'effet de ta promeſſe ;
Plus tout s'éloigne, & plus j'eſpere en toi :
Tu ſais que pour toi ſeul je m'intéreſſe ;
Aſſujetti ces pécheurs ſous ta loi.

En leur faveur fais un coup mémorable ;
Abats-les afin de les convertir :
Change leur cœur, Bonté toute adorable,
Qu'ils donnent des marques de répentir.

On ne ſauroit laſſer ta patience,
Étant un Dieu tout immuable & ſaint :
Fais, par un châtiment plein de clémence,
Qu'ils te connoiſſent pour leur Souverain.

O toi de qui la Majeſté Suprême
Te fait aimer des Eſprits Bienheureux,
Fais qu'ici-bas on t'adore & qu'on t'aime,
Et qu'on t'y rende gloire comme aux Cieux.

Nous ſommes tous, Seigneur, tes créatures,
Tire donc même louange de tous :
Nos louanges ſont autant d'impoſtures,
Quand nos péchés attirent ton courroux.

Uniſſons-nous à la troupe Angelique,
Afin de te glorifier en Dieu :
L'amour eſt la louange magnifique
Qu'il veut tirer de nous en ce bas lieu.

CCXLI.

Jéſus-Chriſt viendra punir les méchans.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE veux chanter un merveilleux cantique
A la louange de mon Souverain,
Et relever ſon pouvoir magnifique :
La force & la juſtice eſt en ſa main.

Je veux faire connoître ſa Sageſſe,
En mille endroits de ce grand Univers,
Exalter ſa gloire avec alégreſſe,
Et la publier encor par mes vers.

Je veux, je veux que la race future
Par des ſaints airs célebre ſon ſaint Nom ;
Je veux faire voir à la créature
Ce qu'on te dois, ô Seigneur juſte & bon.

Il vient bientôt, mais en magnificence ;
Non plus comme un homme foible & ſouffrant,
Non plus ſujet, & dans l'obéiſſance,
Mais comme un victorieux Conquérant.

Il va venir changer toute la terre,
Après en avoir détruit le méchant :
Lui, d'une main qui l'Univers enſerre,
Sera de ſes ennemis triomphant.

On verra ſa Majeſté redoutable
Pour ſes amis ne montrer que douceur :
Pour ce pécheur, cet orgueilleux coupable,
Il ſentira le poids de ſa fureur.

Il verra ce grand Tout ſi reſpectable,
Pour lequel il n'avoit que du mépris,

Qui d'un regard le terraſſe & l'accable :
Qu'il ſera lors & confus & ſurpris !

Cette beauté qui charme tous les Anges,
Et les enleve par un ſaint tranſport,
Cette bonté ſi digne de louanges
Les abîmera ſans aucun effort.

Tu l'as haï pendant toute ta vie,
Ce Dieu qui fait le bonheur de ſes Saints ;
Tu verras en lui leur ame ravie,
Dans l'accompliſſement de ſes deſſeins.

Charmés de voir qu'il venge ſon injure,
Ils l'en béniront dans l'éternité ;
Lors qu'accablé d'une peine ſi dure,
Tu maudiras juſqu'à ſon équité.

Que j'aime, ô Dieu, que j'aime ta Juſtice !
Qu'elle ſe venge ſur l'uſurpateur.
J'accepte pour moi-même le ſupplice,
Si de ce nombre ſe trouvoit mon cœur.

CCXLII.

L'amour-propre ſera détruit.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

J'AI fait autrefois un étrange ſonge,
Qui me parut être la vérité :
Je n'y vis point les ſignes du menſonge,
Ni des autres ſonges la vanité.

Je vis un ſerpent ſans queue & ſans tête
Qu'on portoit ainſi qu'en proceſſion ;
Une foule, comme en un jour de fête,
Le ſuivoit avec admiration.

Je dis alors, d'où vient que tout le monde
Suit à l'envi ce monſtre qui fait peur ?
D'où vient cette extravagance profonde ?
Ont-ils perdu l'eſprit avec le cœur ?

Lors on me dit : ce ſerpent admirable,
Qui paroît ſans tête & ſans mouvemens,
Nous fait à tous une playe incurable,
Et plus de mal que les autres ſerpens.

Nous admirons & ſuivons ce prodige :
Sa puiſſance ſurpaſſe le pouvoir
De ces anciens ſerpens dont le preſtige
De leurs maîtres déſignoit le vouloir.

Couvert d'un dais avec magnificence,
Je le voyois conduire en divers lieux ;
Où les peuples redoutant ſa puiſſance,
Se ſoumettoient à lui comme à des Dieux.

Me retournant j'apperçus mon cher Maître,
Que l'on portoit abandonné de tous :
Nous étions une douzaine peut-être,
Qui le ſuivions d'un cœur triſte & jaloux.

Je lui dis : Hélas, Auteur de la vie,
On ſuit celui qui donne à tous la mort ;
La nation ſous ſes loix aſſervie,
Le ſuit avec joie & ſans nul effort :

On ne veut point vivre ſous ton Empire ;
On s'aſſujettit à ton ennemi !
Et ce qui me paroît encor le pire,
On tâche, hélas, d'augmenter ſon crédit !

On te délaiſſe, ô Monarque Suprême !
C'eſt là ce qui m'afflige au dernier point :
Je vois ce mal comme un malheur extrême ;
D'y remédier inutile eſt le ſoin.

J'ai bien connu mon ſonge véritable ;
Cela ne paroît que trop à préſent :
Ce petit nombre d'amis qu'on accable,
Fait voir le grand crédit de ce ſerpent.

O pur amour, un chacun te mépriſe !
C'eſt l'amour-propre qui regne aujourd'hui ;
Cet amour-propre que chacun déguiſe
Du nom de réforme, & de bel eſprit.

Hélas ! Seigneur, gardes-tu ta vengeance
Pour tes enfans, ou pour tes ſerviteurs !
Pour les pécheurs quelle eſt ta patience !
Tu laiſſes vivre en paix ces ſéducteurs.

Sitôt que tes enfans ſont quelques fautes,
Tu les punis avec ſévérité ;
Tu les jettes, de ton ſein tu les ôtes,
Pour châtier la moindre impureté.

„ Je punis mes enfans ; car je les aime :
„ Pour les autres, j'attends à les punir ;
„ Je veux voir s'ils rentreront en eux-mêmes,
„ Gardant le châtiment pour l'avenir.

„ Adore, adore en ſecret ma Sageſſe ;
„ Et me béni, loin de t'en affliger :
„ Bientôt, bientôt elle ſera maîtreſſe,
„ Bientôt on verra l'Univers changer ".

Tu dis toujours, mon cher Maître, de même
Bientôt, bientôt ; je ne vois rien venir :
„ Ah ! ma fille, ton audace eſt extrême,
„ Sans ton amour je ſaurois t'en punir.

„ Demeure en paix, j'aurai ſoin de ma gloire :
„ On verra bientôt dans tout l'Univers
„ Mon jugement triompher en victoire,
„ Mon nom loué dans mille endroits divers.

CCXLIII.

Venue de Jéſus-Chriſt vers ſon peuple.

AIR : *Les Triolets.*

DONNEZ-moi cette nation
Qui n'eſt qu'amour, qu'obéiſſance :
J'en conſtruirai votre Sion ;
Donnez-moi cette nation :
Comblez-la de votre onction,
Ils viendront tous en abondance.
Donnez-moi cette nation,
Qui n'eſt qu'amour, qu'obéiſſance.

Fuyez, fuyez, mon cher Époux,
Sur la montagne d'aromates :
Montrez combien vous êtes doux :
Fuyez, fuyez, mon cher Époux.
Ils viendront au-devant de vous,
Ils y viendront, & je m'en flatte :
Fuyez, fuyez, mon cher Époux,
Sur la montagne d'aromates.

Ouvre tes portes, ma Sion,
Pour recevoir le Roi de gloire :
Entre dans la ſoumiſſion ;
Ouvre tes portes, ma Sion :
Tu deviendras ſa nation,
Et le butin de ſa victoire :
Ouvre tes portes, ma Sion,
Pour recevoir le Roi de gloire.

Ouvre tes portes pour ton Roi,
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le Seigneur veut venir chez toi,
Ouvre tes portes pour ton Roi.
C'eſt par l'amour & par la foi

Que vous lui ſerez tous fideles :
Ouvre tes portes pour ton Roi,
Ouvrez-vous, portes éternelles.

Quel eſt ce Roi ? me dites-vous :
C'eſt un Dieu tout brillant de gloire,
Quoique meurtri de mille coups :
Quel eſt ce Roi ? me dites-vous.
Cet Agneau ſi ſimple & ſi doux
Eſt le maître de la victoire :
Quel eſt ce Roi ? me dites-vous :
C'eſt un Dieu tout brillant de gloire.

Ouvrez vos portes au Seigneur,
O nation ſimple & fidele :
Venez lui donner votre cœur ;
Ouvrez vos portes au Seigneur :
Il vient à vous comme Sauveur,
Avec ſa bonté paternelle.
Ouvrez vos portes au Seigneur,
O nation ſimple & fidele.

FIN DU SECOND VOLUME.

850168